

DGCL  
A

G-E

R17

7,250.00

C.C.

Barbier III,  $\lambda = 18.95 \mu$

Tt. 138366 CB 1193536

LA VIE



S<sup>T</sup>. FERDINAND,

ROI DE CASTILLE

ET DE LEON.



A PARIS;

Chez } BUTARD, Imprimeur - Libraire ;  
          rue S. Jacques, à la Vérité.  
          CHENAULT, Imprimeur - Libraire ;  
          Grand'Salle du Palais,  
          au Lion d'or.

---

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LA VIE

S. FERDINAND

ROI DE CASTILLE



PARIS

chez M. de la Motte, Libraire,  
rue St. Jacques, à la Vérité.  
chez M. de la Motte, Libraire,  
rue de la Harpe, au Lion d'or.

M. DCC. LIX

ROYAUME DE FRANCE ET PRIVILEGE DU ROI



R. 106147



A

SON ALTESSE ROYALE  
MONSEIGNEUR  
**FERDINAND,**  
PRINCE DE PARME.



MONSEIGNEUR;

*Pose présenter à Votre Al-  
tesse Royale la Vie de saint*

a ij

Ferdinand , dans l'espérance que le sujet vous dédommagera de ce qui manque du côté de l'Ecrivain , & que les actions de ce Grand Roi , quoique représentées par une main peu sçavante , suffiront toutes seules pour faire son éloge. Ce qui doit vous le rendre cher & intéressant , est encore ce qui augmente ma confiance. Vous tirez de lui , MONSEIGNEUR , votre Nom , & votre Sang , il est votre Patron & votre Pere , & vous lui appartenez comme Enfant de Dieu , & comme Enfant de Philippe d'Espagne & d'Elisabeth de France. Ces rapports vous le feront considerer avec plaisir , & vous piqueront

EPISTRE. v

*sans doute d'une noble émulation de retracer en vous ses vertus dont on voit déjà les prémices dans les heureuses dispositions que le Ciel a mises dans Votre Altesse Royale. Vous n'ignorez pas, MONSEIGNEUR, que le nom de Ferdinand est un engagement à une vertu peu commune. Le Héros Chrétien dont vous lirez l'Histoire n'est pas le seul qui l'ait rendu illustre. La Castille n'a rien vu de plus grand ni de meilleur que les Rois qui l'ont porté ; & s'ils n'ont pas tous été également Saints, ils ont tous été de Grands Princes. Mais les deux plus Grands ont*

été les deux plus Saints ; \* ce que vous remarquerez , MONSEIGNEUR , à la gloire de la sainteté , qui , bien loin d'empêcher l'héroïsme guerrier & politique , le perfectionne par l'héroïsme de la vertu qu'elle y ajoute. Agréez donc , je vous supplie , ce grand exemple que je prends la liberté de vous offrir. Il est vrai que vous en avez devant les yeux de plus sensibles , & qui sont très-suffisans pour vous donner l'idée , & le goût de toutes les vertus , & de tous les genres d'héroïsme. Ce-

\* L'autre est Ferdinand I. dit le Grand, mort à Leon en odeur de sainteté en 1067.

EPISTRE. vij

pendant il n'est pas inutile que vous connoissiez aussi un des principaux Modèles sur lesquels ils se sont formés, & que vous voyez comment par l'imitation on devient Modele à son tour. Vous le deviendrez, MONSEIGNEUR; & déjà plus heureux en Pere, aussi heureux en Mere que saint Ferdinand, un jour vous le représenterez tout entier par vos vertus, & par les succès dont il plaira à Dieu de les couronner. Ce sont les espérances autant que les vœux des Peuples qui doivent vous avoir pour Maître, & qui, sous la plus aimable domination, croient qu'il ne manque plus rien à leur bonheur de-

viii EPISTRE.

*puis qu'ils ont en vous le gage  
de sa durée. Permettez que j'u-  
niffe mes sentimens aux leurs,  
& que je me dise avec le plus  
profond respect,*

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble, & très-  
obéissant Serviteur



## P R E F A C E.



**L**E désir d'offrir un grand Modele à un jeune Prince n'est pas le seul motif qui m'ait engagé à écrire cette Histoire. J'ai voulu en même-tems faire connoître saint Ferdinand à la France. Un Saint ne doit jamais être indifférent à des Chrétiens , & j'ai cru qu'on ne pouvoit pas regarder comme étranger à notre

x      *P R E F A C E.*

égard un Saint de qui nos Souverains descendent. De plus , on verra dès l'entrée de cette Histoire que saint Ferdinand & saint Louis étoient enfans des deux sœurs. C'est ce rapport qui m'a fait naître l'idée d'écrire la Vie du premier. Il me falloit des Mémoires , & j'en ai trouvé, moins abondans que je ne le désirois , mais sûrs , & au témoignage desquels on peut se fier de la vérité que je raconte. Je mets à la tête des Auteurs qui m'en ont fournis Rodrigue Ximenès , Navarrois , Archevêque de Toledé , & en cette qualité Grand Chancelier de Castille. C'é-

P R E F A C E. xj

toit sans contredit un des plus grands Prélats , & un des plus sçavans hommes de son siècle. Il a écrit neuf Livres de l'Histoire d'Espagne qu'il conduit jusqu'à l'année 1243 , la trente-cinquième de son Episcopat , & la vingt - sixième du Regne de saint Ferdinand. Ainsi avec toutes les qualités qui font l'excellent Historien , il a encore ici l'avantage d'être Auteur contemporain & Témoin oculaire , non pas comme le seroit un Ecrivain renfermé dans son Cabinet ; mais comme a dû l'être un Grand Ministre , qui a eu part aux événemens qu'il rapporte.

*xij*      P R E F A C E .

Le second Auteur est Luc , d'abord Diacre , & ensuite Evêque de Tuy en Galice. Il voyagea beaucoup pour perfectionner ses connoissances , & pour en acquerir de nouvelles. De retour en Espagne , il s'appliqua à la composition de plusieurs Ouvrages , tant de Controverse , que d'Histoire. Un de ceux - ci est sa Chronique du Monde jusqu'à l'an 1237 , qui est la vingtième du Regne de Ferdinand. Luc de Tuy vivoit alors , & il est , comme l'Archevêque Rodrigue , Auteur contemporain de cette partie de son Histoire. A la suite de ces

P R E F A C E. *xiiij*

Auteurs je place deux Ouvrages d'une très-grande antiquité, mais qui ne font qu'une seule & même autorité, parce que l'un paroît évidemment copié de l'autre, sans qu'on puisse décider lequel des deux est l'original ou la copie. Ces deux Ouvrages font la Chronique générale d'Espagne, & la Chronique particulière de S. Ferdinand. On a tout lieu de croire que ces Chroniques, ou plutôt cette Chronique, puisque la seconde n'est pas différente de la première, a été écrite du tems, & peut-être par l'ordre d'Alphonse X. fils & suc-

cesseur immédiat de saint Ferdinand. Ce qui en démontre l'ancienneté, c'est qu'elle parle de choses comme existantes, qui ont cessé d'être, assez peu de tems après la mort du saint Roi, & qu'elle ne parle pas d'autres qui ont commencé d'être vers le même tems, & dont il semble qu'elle auroit dû parler. Voilà les sources principales où j'ai puisé, sans négliger les secours que j'ai pû tirer des Ecrivains postérieurs; mais je n'en ai usé qu'avec les égards qui sont dûs aux Auteurs contemporains, dont le témoignage a toujours été préféré, lorsqu'il

P R E F A C E. xv

m'a paru que ceux-là ne s'accordoient pas avec ceux-ci \*.

On trouvera que le détail des guerres occupe plus ici de place que celui des vertus. C'est la faute de mes Auteurs, comme je le dis, & comme je m'en plains dans un endroit de cette Histoire ; car j'avoue que j'aurois mieux aimé décrire des vertus que des guerres. J'espere cependant que les personnes pieuses y trouveront assez de vertus pour s'édifier ; & des

\* Tous ces Mémoires ont été recueillis par le Pere Papebrock, qui les a enrichis de sçavantes & judicieuses remarques dont j'ai profité. *Boll. Acta Sanct. Maii, tom. 7,*

xvj      P R E F A C E.

guerres toutes saintes dans leur motif, & dans leur issue, peuvent, au moins par cette raison, être encore pour elles la matiere d'une lecture intéressante.





LA VIE  
DE S. FERDINAND;  
ROI DE CASTILLE  
ET DE LEON.

---

LIVRE PREMIER.



SAINTE FERDINAND,  
Roi de Castille & de  
Leon, né à la fin \* du dou-  
zième siècle, fut fils d'Al-  
phonse Roi de Leon, & de Beran-

\* Les Auteurs placent sa naissance depuis 1198 jusqu'en 1201 inclusivement. Le sentiment qui m'a paru le plus probable, est celui qui le fait naître à la fin de l'an 1198, ou dans le courant de 1199.

gere de Castille, sœur de Blanche de Castille, mere de saint Louis. Le bonheur de chacune de ces Princesses fut d'être mere d'un saint Roi ; cette ressemblance n'est pas la seule qui ait été entre ces deux sœurs. Des circonstances à-peu-près semblables firent voir dans Berangere autant de capacité qu'il en parut dans la Reine Blanche. Elle eut les mêmes vertus morales & chrétiennes. Elle eut la même part au Gouvernement de l'Etat , non - seulement pendant la jeunesse de son fils , mais pendant tout le cours de sa vie , qui fut très-longue. Ce fut d'elle que Ferdinand apprit à être un grand Roi & un grand Saint, comme Louis l'avoit appris de Blanche. Ainsi on ne doit pas être surpris que son Histoire soit souvent mêlée avec celle de Ferdinand, comme celle de Blanche l'est avec celle de saint Louis , ni que par un dernier trait de conformité, la premiere partie de cette Histoire soit

moins l'Histoire du fils que celle de la mere. On trouvera peut-être que je m'arrête d'abord un peu trop à celle-ci. Mais les deux ou trois années qui précéderent l'élévation de Ferdinand au Trône de la Castille, se trouvent liées si étroitement avec les premières années du regne du saint Roi, qu'il m'a paru que pour bien entendre l'Histoire des suivantes, il falloit auparavant sçavoir celle des précédentes.

Berangere avoit été obligée par le Pape Innocent III. de se séparer d'Alphonse de Leon qu'elle avoit épousé sans dispense, quoiqu'ils fussent parens \* au troisième degré. Tout ce que purent obtenir les époux séparés, ce fut que les enfans seroient déclarés légitimes, à cause que le mariage avoit été contracté de bonne foi. Ils le furent en effet dans l'As-

\* Les deux Alphonse de Castille & de Leon étoient cousins germains. Ainsi Alphonse de Leon mari de Berangere avoit le germain sur elle.

semblée des Etats de Leon , où Ferdinand , qui étoit l'aîné , fut reconnu héritier des Etats de son pere. Berangere se retira en Castille , laissant à son époux quatre enfans , qu'elle en avoit eu , les Princes Ferdinand & Alphonse , & les Infantes Constance & Berangere. Alphonse Roi de Castille son pere, un des plus sages & des plus vaillans Rois qu'ait eu l'Espagne, lui adoucit cette séparation par tous les moyens que pouvoit employer un grand Roi & un bon pere. Il lui donna en appanage les Villes qu'elle avoit eu en dot , ce qui lui faisoit un revenu considérable. Il y ajouta mille autres marques de tendresse , qui augmentèrent tellement l'inclination naturelle que Berangere avoit pour lui , qu'il s'en fallut peu que les regrets de sa mort arrivée en 1214, ne la conduisissent elle-même au tombeau. Mais elle étoit nécessaire à Ferdinand , comme Ferdinand l'étoit, dans les décrets du Ciel, à l'ac-

croissement de la Religion , & au bonheur de l'Espagne. Dieu la rappella donc à la vie , & ne tarda pas à la faire entrer dans la pénible carrière où ses talens , rendus d'abord inutiles par l'éloignement excessif qu'elle avoit des affaires publiques , parurent ensuite avec autant d'éclat que de succès.

Alphonse de Castille avoit laissé pour héritier de ses Etats l'Infant Dom Henri, le seul de ses fils qui lui ait survécu. Ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans lorsqu'il monta sur le Trône. Eleonor d'Angleterre sa mere fut chargée du soin de son éducation , & de la régence du Royaume. Mais cette tendre épouse ne survêcut que vingt cinq jours au Roi son époux. Car les Historiens font l'honneur à Alphonse d'attribuer au regret de sa perte la mort de sa femme aussi-bien que la maladie de sa fille. Celle-ci sœur du jeune Roi , & après lui héritière du Royaume

se trouva aussi-tôt chargée de la régence à laquelle, outre le droit que lui donnoit sa naissance, elle étoit appelée par le testament de la feuë Reine sa mere, & par les vœux de toute la Nation. Elle y réussit au point de faire dire qu'on retrouvoit en elle tout ce qu'on avoit regreté dans le Roi son pere. La Religion fleurissoit, les Loix étoient respectées, les Gens de bien étoient protégés, les Méchans réprimés ou punis. Les Grands retenus par l'autorité, laissoient les Peuples de la Castille jouir en paix des fruits d'une si sage régence, lorsque l'ambition d'un homme troubla ce bel ordre, & causa des tumultes dans l'Etat qui ne finirent qu'avec la vie de leur auteur.

Cet homme s'appelloit Alvar de Lara. Il étoit le plus grand Seigneur de la Castille par sa naissance, par ses grands biens, par le nombre de ses Vassaux, & par les Places fortes qui

lui appartenotent. Il avoit beaucoup d'ambition , un caractère violent , & une ame vindicative. On ne voit pas cependant qu'il ait remué sous le regne précédent. Mais lorsqu'il ne vit plus au timon de l'Etat qu'une femme & un enfant , il résolut de s'y placer , & comme il n'étoit pas moins artificieux qu'emporté , il s'y glissa avec autant d'adresse qu'il sçut s'y maintenir avec audace.

Le moyen dont il se servit fut d'engager Berangere à lui céder la tutelle du jeune Roi , & la régence du Royaume. Il est surprenant qu'on ait pû y résoudre une Princesse si éclairée ; mais avec toutes les lumieres possibles , les ames droites ne sont pas toujours à l'épreuve d'une surprise. Comme on ne lui connoissoit aucun foible par où elle donnât prise aux mauvais conseils , on abusa , si j'ose ainsi parler , de ses vertus pour la tromper. Berangere joignoit à beaucoup de piété une grande dé-

licateſſe de conſcience. La première la faiſoit ſoupirer ſans ceſſe après la ſolitude pour y jouir en paix de l'entretien de ſon Dieu, occupation qu'elle préféroit à toutes les Couronnes du monde. La ſeconde, la rempliſſoit de ſcrupules par l'appréhenſion continuelle où elle étoit de manquer à quelqu'un de ſes devoirs, dans une place où les devoirs ſont ſi multipliés, & où les plus légers manquemens peuvent avoir de ſi grandes ſuites. On connoiſſoit ſes dégoûts & ſes embarras, dont elle ne faiſoit pas myſtere. Ce fut par cette ouverture qu'on lui inſinua le pernieux conſeil de ſe défaire de la régence, & de la remettre avec la perſonne du Roi entre les mains de Dom Alvar. Un certain Garcia Lorenzo, Gentilhomme de Palence, fut le principal inſtrument de cette intrigue. Comme il étoit un des plus intimes confidens de Berangere, Alvar lui promit de grands avantages, & entr'autres le

Château de Tablada, s'il réussissoit à persuader à la Régente de quitter sa place & de la lui céder. Lorenzo promit tout, & tint parole. Il parut donc entrer dans les peines de Berangere; & au lieu de les lui adoucir, lorsque sa confiance s'en ouvroit à lui, il les lui exagéroit, & ne disoit que ce qui pouvoit achever de les lui rendre insupportables. Il ne pouvoit assez louer son attrait pour la solitude, & pour la priere. Le repos de l'esprit & la paix de la conscience avoient dans la bouche de cet hypocrite des charmes mille fois plus doux que tous ceux de la Royauté. En même-tems il travailloit à augmenter les dégoûts de la Princesse par ceux qu'il inspiroit au jeune Henri pour sa sœur. C'étoit à lui que Berangere en avoit confié la garde, & les occasions ne lui manquoient pas de persuader à un enfant qu'il seroit plus heureux sous la tutelle de Dom Alvar, avec qui il lui faisoit es-

perer une vie plus libre & une éducation moins sévère. Il n'eut pas de peine à y réussir. Le Roi persuadé, découvrit aussi-tôt l'envie qu'il avoit de passer dans les mains de Dom Alvar ; on dit même qu'il le demanda à sa sœur, & ce chagrin ajouté à tout ce qu'elle avoit à souffrir dans une place qui n'avoit jamais été de son goût, acheva de la déterminer à en descendre.

Mais il falloit se donner un successeur, & la crainte de faire un mauvais choix la tenoit encore en suspens. Lorenzo, qui épioit les momens, trouva enfin celui de la décider. Elle se plaignoit à l'ordinaire de l'accablement que lui causoit la multitude & le poids des affaires. Son Confident ne manqua pas, selon sa coutume, de prendre part à sa peine, & ajoutant à ses maux présens, les inquiétudes sur l'avenir ; il lui peignit avec des couleurs si vives, le mécontentement des Grands, qui ne portoient

qu'à regret le joug d'une femme, les murmures des petits, les menées fourdes, les cabales qui se formoient & la guerre civile prête à éclater dans toutes les parties de la Castille, que Berangere poussée à bout s'écria enfin, trouvez-moi donc quelqu'un à qui je puisse confier ce que je suis résoluë à ne plus garder. C'étoit pour Lorenzo le moment d'emporter le Château de Tablada; il ne le manqua pas. Alvar fut proposé comme l'homme le plus capable de soutenir un si grand fardeau. Ses talens étoient assez connus, sa fidélité n'avoit jamais été suspecte, sa puissance venant à l'appui de l'autorité Royale lui donnoit un nouveau degré de force, & le Trône soutenu par les seules mains qui paroissoient capables de l'ébranler, devenoit inébranlable.

Berangere déterminée par ces raisons, convoqua une Assemblée des Prélats & des Seigneurs. Elle y pro-

posa les motifs de sa retraite , & le choix qu'elle faisoit de Dom Alvar , pour gouverner à sa place. Les Partisans de celui-ci y applaudirent. Ceux de la Princesse n'osèrent s'y opposer. Les indifférens trouverent bon ce qui étoit nouveau ; & l'ambitieux parvenu à la souveraine puissance , eut encore l'agrément de s'y voir élevé sans contradiction , & d'être devenu le maître sans qu'on pût le regarder comme un usurpateur.

Berangere n'auroit pas fait une faute de cette nature , si l'Archevêque de Toledé, Rodrigue Ximenès, avoit été alors en Espagne. Il étoit allé à Rome pour assister au quatrième Concile de Latran , où les Peres admirerent sa rare prudence , & son sçavoir , qui en effet étoit prodigieux pour le tems. Cet homme , qui s'étoit fait écouter comme un oracle dans l'Assemblée des Pontifes , étoit à Toledé un grand Evêque , & dans

les Conseils un grand homme d'Etat. Il eut part à tout ce que firent Berangere & saint Ferdinand, & ce ne fut pas un des moindres mérites du fils & de la mere, d'avoir sçu placer si bien leur confiance. Il n'y eut que cette démarche de Berangere qui se fit à son insçu, parce qu'elle se fit en son absence. Il la blâma lorsqu'il l'apprit. Mais quoiqu'il paroisse qu'elle n'étoit pas tout-à-fait consommée lorsqu'il arriva de son voyage de Rome, on étoit trop avancé pour pouvoir reculer. Il ne pensa donc qu'à diminuer le mal qu'il ne pouvoit plus empêcher. Par son conseil, Berangere fit un arrangement lequel, en bornant le pouvoir du nouveau Régent, la laissoit en possession d'une partie du sien. Elle exigea du Comte Alvar qu'il s'obligeroit par serment à ne donner & à n'ôter aucune Terre ou Château, à ne point déclarer la guerre, & à n'établir aucun nouvel impôt, que de l'avis & avec le consentement de la

Reine. Alvar fit le ferment , & avec lui ses deux freres Ferdinand & Gonzalès de Lara. Les Grands le firent aussi entre les mains de l'Archevêque de Toledé, & tous protesterent qu'ils consentoient à être regardés comme traîtres & infâmes , s'il leur arrivoit jamais de le violer.

A peine le ferment avoit-il été prêté , dit l'Archevêque Rodrigue , qu'Alvar sortit de Burgos pour faire tout ce qu'il venoit de jurer qu'il ne feroit pas. Il abaissa les Grands & il en exila. Il dépouilla ceux du Peuple qui n'ayant pas assez de naissance pour lui en imposer , avoient assez de biens pour tenter son avarice. Il n'épargna pas plus le sacré que le profane. Les immunités des Eglises furent violées ; leurs privileges traités d'abus , ou d'usurpations. Il alla jusqu'à s'approprier le tiers des dixmes , qui étoit affecté aux Fabriques. Il le faisoit au nom , & à ce qu'il disoit , au profit du Roi. Rodri-

gue, Doyen de Toledé, n'en fut pas la duppe, & l'excommunia seul. Ce coup lui fit peur. Il sentit d'abord le décri où il alloit le jeter dans l'esprit d'une Nation, qui a été dans tous les tems une des plus religieuses de l'Univers. Pour le prévenir, il demanda l'absolution & l'obtint; mais ce ne fut qu'en vuidant ses mains de ses larcins sacrileges, & en reconnoissant les droits de l'Eglise par deux actes \* authentiques, l'un signé par le jeune Roi, l'autre plus long, signé par Alvar, dans lequel il promit avec serment de ne plus récidiver.

Mais, comme il ne fut pas plus modéré qu'auparavant, lorsqu'il n'étoit pas retenu par un pareil frein, on jugea qu'il étoit tems de s'opposer à son audace, & de remédier efficace-

\* Ces deux actes sont datés de Soria le 15 de Février de l'ère 1254, qui revient à notre année 1211. On les trouve dans les notes sur l'Histoire de l'Archevêque Rodrigue, édition de Francfort, pag. 161.

ment aux maux de l'Etat. Les Grands qui en étoient les plus touchés, & qui avoient le plus à craindre pour eux-mêmes, s'étant trouvés assemblés à Valladolid, déliberèrent sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture. Le résultat de leur conférence fut qu'ils iroient trouver Berangere, pour la conjurer au nom de toute la Nation de la délivrer de son Tyran, & de reprendre une administration qu'on lui reprocheroit moins d'avoir quittée, si elle avoit été moins sage, & moins heureuse entre ses mains.

Berangere n'étoit pas à se reprocher la démarche qu'elle avoit faite. Elle en voyoit, & elle en pleuroit les suites malheureuses, & reconnoissoit enfin une vérité sur laquelle les ames pieuses sont assez sujettes à se faire illusion; c'est que, quelque dangereux que paroisse être l'état où Dieu nous a placé, il vaut toujours mieux y demeurer, que de suivre l'attrait de la solitude lorsqu'on n'y est pas

appellé. Ainsi il ne fut pas difficile de la déterminer à en sortir. Mais comme les voyes de modération étoient toujours les premières que sa douceur naturelle lui inspiroit, elle voulut commencer par faire ressouvenir Alvar du serment qu'il avoit fait de gouverner selon les Loix, & de ne rien décider d'important sans sa participation. Une remontrance si mesurée fut reçue par Alvar, comme une déclaration de guerre, & il n'y répondit que par des hostilités. Il fit saisir les Villes & les Châteaux que possédoit Berangere. Cette violence fut aussi-tôt suivie de l'ordre qu'il lui donna de sortir du Royaume. Ce fut ainsi qu'il traita une si grande Princesse, la fille & la sœur de ses Maîtres, sa bienfaitrice, celle de qui il tenoit ce même pouvoir, dont il se servoit pour l'opprimer. Berangere cédant à l'orage, se retira à Otella, Place forte auprès de Palence. Elle appartenoit à Dom Gonzalès Ruis

de Giron , un des plus grands Seigneurs de la Castille , & des plus attachés à sa personne. Elle y demeura avec sa sœur Eleonor , depuis Reine d'Arragon , jusqu'à la mort du jeune Henri ; & quoique dans un état d'oppression , elle y fit une si bonne contenance avec les Seigneurs de son parti , que sans manquer à ce qu'elle devoit au Roi , elle réprima au moins pour un tems l'insolence d'Alvar , qui craignit que cette nuée grossie par un plus grand nombre de Mécontents , ne vînt tout-à-coup fondre sur lui , & l'accabler.

Ensuite elle chercha les moyens de retirer des mains d'Alvar le jeune Roi , dont le nom autorisoit tous ses actes tyraniques. C'étoit ici le point capital , & il étoit évident que qui demeureroit maître de la personne du Roi , seroit le maître de l'Etat. Berangere toujours ennemie des voies violentes ne voulut y employer que de secretes insinuations. Elles firent

affez d'impression sur l'esprit de ce Prince, à qui les Auteurs du tems donnent une pénétration au-dessus de son âge, pour faire appréhender à Alvar qu'il ne lui échapât. Pour s'assurer mieux d'un dépôt si précieux, il résolut de le marier. Une Reine placée de sa main devoit naturellement attacher son époux à son bienfaiteur. Une jeune Reine ne devoit pas aller volontiers se ranger sous la tutelle d'une Régente, & à tout événement, une femme rendoit toujours la fuite plus embarrassante. Il fit donc demander à Alphonse Roi de Portugal, l'Infante Mafalde, sa sœur. Elle fut accordée sur le champ, & la Princesse amenée par les Ambassadeurs qui avoient fait la demande, arriva bien-tôt à Palence, où se fit la cérémonie des fiançailles & des nôces.

Berangere n'avoit pas été consultée sur ce mariage, & apparemment qu'elle n'auroit pas été d'avis de ma-

rier un enfant de douze ans avec sa parente. Elle fit sçavoir cette dernière circonstance au Pape Innocent III. de qui elle avoit trop bien éprouvé la fermeté sur cet article, pour appréhender qu'il eût dans une pareille circonstance une conduite différente de celle qu'il avoit tenuë à son égard. Le Pape nomma des Commissaires qui furent les Evêques de Burgos & de Palence. Ils vérifièrent la parenté, & déclarèrent le mariage nul. La jeunesse du Roi avoit empêché qu'il ne fût consommé. Ainsi Mafalde libre de tout engagement, après avoir rebuté avec indignation l'insolent Alvar, qui eut l'audace de se proposer à la place du Roi, retourna en Portugal. Elle ne voulut plus avoir d'autre époux que Jesus - Christ, & préférant un Cloître à toutes les Couronnes du monde, elle fonda un Monastere de l'Observance de Cîteaux, dans la Ville d'Arouca, & s'y renferma. Elle

y passa le reste de ses jours , dans la pratique des plus héroïques vertus. Elle y est honorée comme Sainte , & sa Fête s'y célèbre le premier jour de Mai. Les Peuples qui l'invoquent aujourd'hui ignoreroient apparemment jusqu'à son nom , si elle avoit été Reine de Castille.

Le mariage étoit rompu lorsqu'Alvar enmena le Roi dans la Province d'Estremadure. Berangere à qui cet éloignement faisoit peine, envoya un homme de confiance , qu'elle chargea d'examiner en quel état étoit son frere , & de lui en donner des nouvelles. On dit, qu'il étoit aussi chargé de parler secretement au Roi pour lui faire connoître tous les torts d'Alvar , & le danger qu'il y avoit pour lui à demeurer plus long-tems entre les mains d'un pareil Tuteur. La Cour étoit alors à Maqueda , petite Ville voisine de Tolède. Alvar informé par ses émissaires du sujet de la commission , fit arrêter

l'Envoyé au moment de son arrivée à Maqueda. On lui trouva les Lettres dont la Princesse l'avoit chargé, qui servirent à Alvar à se vanger d'une manière digne de lui. Il fit contrefaire l'écriture & le cachet de Berangere, & fabriqua des Lettres de sa part à quelques Officiers du Palais pour leur proposer d'empoisonner le Roi. En même-tems qu'il rendit ces Lettres publiques, il fit pendre le malheureux Envoyé comme complice du crime prétendu de la Princesse; mais en effet de peur qu'il ne servît un jour à la conviction du sien. La trame étoit assez bien ourdie, & le premier orage qu'elle excita contre Berangere fut terrible. Mais il ne dura qu'un moment, & soit que la vérité se fit jour à travers les nuages de la calomnie, soit que les Peuples qui se voyoient dans la nécessité d'imputer un grand crime à Berangere ou à Alvar, eussent honte d'avoir hésité un seul moment entre

une Princesse si vertueuse, & un si méchant homme ; il est certain que l'indignation publique se tourna toute entière contre celui-ci, & le déchainement fut si grand, surtout dans le canton où il étoit alors, que pour se dérober aux insultes qu'il y esfuyoit de toutes parts, il fut obligé de se retirer, ou plutôt de fuir d'abord à Huete, qui n'en est pas bien éloigné. De-là il ramena la Cour à Valladolid, où, pendant le Carême & les Fêtes de Pâques, il dissimula des fureurs qui n'éclaterent que trop au Printems. Car, après cet événement, il ne garda plus de mesures, & fit une guerre cruelle à tous ceux qu'il croyoit attachés au parti de Berangere. Il mit une armée en campagne qui ravagea leurs terres, & qui mit le siège devant Montalegre, Château appartenant à Dom Suero Tellès Giron. Ce Seigneur étoit en état de s'y défendre, & ses deux freres Ferdinand Ruis, & Alphonse

Tellès Giron ,avoient des Troupes à leur disposition , capables de faire tête à celles d'Alvar. Mais l'armée qu'il falloit combattre étoit l'armée du Roi. Ce nom feul , lors même qu'on en abusoit pour les accabler , désarma ces fideles fujets. Ils ne furent pas assez subtils pour imaginer , comme ont fait tant de rebelles , qu'on pût accorder le service du Roi avec le port des armes contre les Troupes du Roi. Ainsi ils demeurèrent dans l'inaction , & Dom Suero leur frere aussi fidele , & aussi soumis qu'eux , ouvrit les portes de Montalegre , à la premiere sommation qui lui en fut faite au nom du Roi. Cette conduite leur étoit inspirée par Berangere. Il est vrai que tous ne la suivirent pas. Outrés de voir qu'Alvar désoloit par mille ravages les terres de ceux que leur respect pour le Roi empêchoit de se défendre , quelques-uns se défendirent. Les deux freres de Los Cameros s'emparerent

s'emparèrent de Calahorra, & n'en sortirent qu'après y avoir soutenu un siège. Alphonse de Menesès obligea Alvar à lever celui de Villalva. Dom Lope de Haro après l'avoir chassé de la Biscaye où il étoit venu l'attaquer, avoit porté à son tour le ravage dans les terres de la Maison de Lara. Alvar envoya contre lui son frere Gonzalès de Lara; mais celui-ci n'ayant pas osé hasarder une action dont le succès paroissoit au moins douteux, conclut avec lui une espece d'armistice après lequel ils se séparèrent, Gonzalès pour rejoindre le gros de l'armée Royale, Dom Lope de Haro pour se rendre à Otella auprès de Berangere. Mais ces procedés n'étoient pas, comme je l'ai dit, du goût de la Princesse, & il y parut bien par la résolution qu'elle fit prendre à tous les Seigneurs de son parti, lorsqu'elle les vit rassemblés auprès d'elle. Ce fut, dans la triste nécessité où ils se trouvoient, ou de

faire la guerre au Roi, ou de souffrir les violences d'Alvar, d'abandonner tout à la merci du Régent, & d'attendre du Ciel le secours qu'ils ne croyoient pas pouvoir sans crime se procurer par les armes.

Ils ne furent pas long-tems dans cette attente, & un accident trop imprévu pour qu'on pût s'y attendre, mais en même-tems trop funeste pour qu'on se permît de le désirer, mit bien-tôt fin à la tyrannie. Alvar promenant ses ravages de contrée en contrée étoit arrivé à Palence avec le jeune Roi. Ce Prince qui étoit logé à l'Evêché se divertissoit dans la Cour avec quelques enfans de son âge, lorsqu'une tuile détachée du toit lui tomba sur la tête, & le blessa mortellement. Rodrigue dit que cette tuile avoit été jettée par un enfant : d'autres prétendent qu'une pierre jettée par un enfant du haut d'une Tour sur le toit de l'Evêché, avoit cassé la tuile qui en tombant

bleffa le Roi. Quoiqu'il en foit, Henri mourut onze jours après, un Mardi fixième de Juin de l'an 1217, âgé d'un peu moins de quatorze ans, dont il avoit regné deux ans, neuf mois & quelques jours. Alvar fit un mystere de sa mort pour avoir le tems de prendre ses mesures; Berangere l'apprit, mais elle se garda bien de réveler un secret qui servoit à ses vûes encore plus qu'à celles d'Alvar, & elle en fit un usage bien opposé aux desseins du Régent, dont le pouvoir étoit enfin expiré; car c'est ici proprement que commence le regne de saint Ferdinand & son Histoire.

Berangere \* fille aînée du dernier

\* Blanche mere de S. Louis étoit donc sa sœur cadette, quoique de graves Auteurs ayent cru le contraire. Un seul, qui, dans ce fait, a plus d'autorité que tous les autres ensemble, le décide sans retour. C'est l'Archevêque Rodrigue, qui dit trois ou quatre fois, & en termes bien clairs, que Berangere étoit l'aînée de toutes les filles d'Alphonse IX. & que la Castille lui appartenoit à ce titre. Or, Rodrigue étoit Archevêque

Alphonse Roi de Castille, devenoit Reine par cette mort; mais elle ne vouloit l'être que pour faire regner à sa place son fils Ferdinand. Ce Prince qui avoit dix-huit ans, avoit passé la plus grande partie de son enfance en Castille avec sa mere. Alphonse de Leon son pere l'avoit redemandé en 1213, & on le lui avoit rendu. Il étoit alors avec lui à Toro, & il s'agissoit de le retirer de ses mains; mais la chose paroissoit impossible, supposé que le Roi de Leon fut instruit de la mort d'Henri. On craignoit, & la suite fit bien voir que ce n'étoit pas sans raison, on craignoit, dis-je, qu'Alphonse ne vou-

de Toledé, grand Chancelier de Castille, Ministre d'Etat, contemporain de Berangere avec qui il a passé trente-sept ans de sa vie. S'il est permis de douter d'un fait de cette nature, attesté par un homme de ce rang & de ce mérite, lorsque Berangere vivoit encore, & que le dernier homme du peuple ne pouvoit pas ignorer, qui d'elle, ou de sa sœur, étoit l'ainée; si, dis-je, il est encore permis de douter d'un tel fait, il n'y a rien dont il ne soit permis de douter, & tous les fondemens de l'Histoire sont renversés.

lût être lui-même Roi de Castille comme époux de Berangere, quoiqu'il en fût séparé, ou qu'au moins il ne s'emparât du Gouvernement comme Tuteur de son fils, supposé que Berangere cédât à Ferdinand ses droits à la Couronne. On voit par-là de quelle conséquence il étoit qu'Alphonse ignorât pendant quelque-tems la mort du jeune Roi. Ce fut à cela que servirent les précautions que prit Dom Alvar pour la tenir secrete. Tandis que celui-ci faisoit porter à Tarriego le corps de son Pupille, publiant que le Roi n'étoit que malade, & qu'il commençoit même à se porter mieux, Berangere fit partir pour Toro, D. Lope de Haro, & Dom Gonzalès Ruis de Giron deux hommes dont l'habileté lui étoit connue, & dont elle avoit souvent éprouvé le zèle & la fidelité. Ils étoient chargés de supplier le Roi au nom de la Reine de lui donner la fatisfaction de voir son fils Fer-

dinand. Otella où elle demeueroit encore , n'étoit pas bien éloigné : Elle ne vouloit le garder que peu de jours , & le lui renvoyer ensuite par ceux mêmes qui le lui auroient amené. Les Députés s'acquitterent parfaitement de leur commission. Le Roi n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet de leur Ambassade , & ils donnerent à la demande de la Reine un tour si naturel , & en même-tems si agréable , qu'Alphonse se fit un plaisir d'en procurer un si sensible à la mere & au fils. Ferdinand partit avec eux , & fut conduit avec assez de diligence, pour être à Otella entre les bras de sa mere , avant que le Roi son pere pût avoir connoissance du sujet de ce voyage.

Berangere le retrouva tel qu'elle se l'étoit promis des heureuses dispositions que le Ciel avoit mises en lui , & de l'excellente éducation qu'elle lui avoit donnée. Ce fut ce qui acheva de la déterminer à lui dé-

clarer qu'elle l'avoit fait venir pour être Roi de Castille, \* ce qu'elle ne se seroit pas pressé de faire, si dès-lors il ne lui avoit pas paru digne de regner. Elle le présenta en cette qualité aux Grands qui composoient alors sa Cour. Tous le reconnurent, & le premier hommage lui fut rendu, dit-on, en pleine campagne où un grand orme servit de dais au nouveau Roi. Mais comme il falloit le faire reconnoître par tout le Royaume, & que le bruit répandu de la mort du Roi Henri ne laissoit plus de tems à perdre, on partit aussitôt pour Palence. L'Evêque Tello, qui avoit disposé les esprits en faveur de Berangere & de Ferdinand, vint les recevoir à la tête de son Clergé. De Palence on fut à Duenas, qui n'en est pas éloigné.

\* *Tantum prudentiæ, adolescens adhuc, specimen dedit, ut Berengaria mater, Castellæ Regina, à quâ per sanctè educatus fuerat, abdicatum à se regnum in filium transtulerit. Offic. S. Ferdinandi Lect. 1.*

Les Habitans refuserent d'ouvrir leurs portes; mais on les força, & on leur fit porter la peine de leur témérité. Après cette expédition, les Seigneurs du parti de Berangere, qui vouloient prévenir la guerre civile, proposerent un accommodement à Dom Alvar. Il falloit que cet homme eut rêvé qu'il étoit Tuteur né de ses Rois : car il ne voulut entendre à rien, à moins que Berangere, qu'il sçavoit être dans la résolution de céder la Couronne à son fils, ne lui en confiât la tutelle, comme elle avoit fait celle de Dom Henri. L'expérience du passé fit qu'on ne voulut pas même traiter à cette condition. Ainsi la conférence étant rompuë, on fut à Valladolid, où on tint Conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Il y fut résolu qu'on iroit dans \* l'Estre-

\* On appelloit encore ainsi tout le Pays renfermé entre le Duero & la chaîne de Montagnes qui sépare les deux Castilles & le Royaume de Portugal. Aujourd'hui on ne donne plus ce nom qu'à une partie de l'ancienne Lusitanie.

madure , pour engager les Peuples de ces contrées à reconnoître leurs nouveaux Souverains. On n'étoit pas trop assuré de leurs dispositions , & l'on ne fut pas long-tems sans s'apercevoir qu'elles n'étoient rien moins que favorables. Coca ne voulut pas recevoir la Cour. Comme on n'étoit pas en état d'en faire le siège , on se retira dans un Bourg nommé Saint Juste où l'on eut des avis certains qu'on ne seroit pas mieux reçu à Avila , à Segovie & dans les autres Villes de l'Estremadure.

Cependant on reçoit la nouvelle que Sanche frere du Roi de Leon vient en Castille avec un corps de Troupes. Le Roi son frere poussé par son ressentiment, & attiré par les sollicitations du Comte Alvar, ne devoit pas tarder à le suivre. Il falloit être à portée de s'opposer à leurs efforts, & en même-tems faire reconnoître le nouveau Roi par le gros de la Nation que le reste apparemment ne

tarderoit pas à suivre. Ces raisons déterminèrent à reprendre la route de Valladolid. On y convoqua une Assemblée des Etats la plus nombreuse qu'il fut possible dans la conjoncture. Le droit de Berangere fondé sur sa qualité de fille aînée d'Alphonse de Castille, y fut reconnu. On se rappella que ce Prince l'avoit nommée son héritiere au défaut des Princes ses fils, par un acte qui étoit demeuré au dépôt del'Eglise de Burgos. On se souvint encore, qu'avant qu'il eut des garçons, il lui avoit fait prêter serment par les Etats assemblés. Berangere étant reconnüe, renonça aussi-tôt en faveur de son fils, se réservant néanmoins la tutelle, pour ôter à d'autres le prétexte de l'usurper. La renonciation fut acceptée, & Ferdinand reconnu à la place de sa mere, fut proclamé de nouveau Roi de Castille avec le consentement unanime, & l'applaudissement général de tous les Ordres

de l'Etat. Pour surcroit de bonheur, les Peuples de l'Estremadure, persuadés par ceux du parti de Berangere, y envoyerent des Députés. Le couronnement se fit avec beaucoup de pompe dans une grande place d'un Fauxbourg de Valladolid, d'où le Roi fut conduit à l'Eglise Cathédrale, où il fit les sermens accoutumés, & où il reçut l'hommage de ses nouveaux Sujets. Ceci se passa en 1217, Ferdinand étant, comme je l'ai dit, âgé de dix-huit ans.

On ne sera pas surpris de ce succès, si l'on fait réflexion que tout concouroit à attacher à Ferdinand les Peuples de la Castille, & à le leur faire désirer pour Roi. Premièrement, il étoit de la Maison de leurs anciens Maîtres, non-seulement du côté de sa mere Berangere, mais encore du côté de son pere le Roi de Leon. Car les deux Maisons regnantes dans Leon, & dans la



Castille , n'étoient que deux branches d'une même Maison , qui descendoit d'Alphonse VIII. \* celui qui prit le titre magnifique d'Empereur d'Espagne , quoiqu'il n'en possédât pas la moitié. Ce Prince en mourant avoit partagé ses Etats entre ses deux fils , donnant la Castille à Dom Sanche qui fut pere d'Alphonse Roi de Castille , & Leon avec la Galice , qui yétoit unie, à D. Ferdinand pere d'Alphonse Roi de Leon , & mari de Berangere. Ainsi en reconnoissant pour Roi de Castille un Infant de Leon , la Couronne restoit toujours dans la même Maison, ce qui n'est pas peu dans l'esprit des Peuples. Mais de plus , ce jeune Prince y étoit connu personnellement. Alphonse de

\* Fils de Raimond de Bourgogne , & d'Urraque de Castille. Le Roi de Portugal étoit aussi de la Maison de Bourgogne. Les Trônes d'Aragon & de Navarre étoient occupés dans le même tems par la Maison de Bigorre ; ainsi toute l'Espagne Chrétienne obéissoit alors à des Princes qui étoient François d'origine.

Castille , qui étoit un très-grand Roi , étoit en même-tems un de ces bons peres , qui ne connoissent point de plaisir plus doux que celui de se voir au milieu de leurs enfans. Quoiqu'il en fût resté un assez bon nombre autour de lui, pour grossir la troupe, il y faisoit venir ses petits fils Ferdinand , & Alphonse de Leon , que le Roi de Leon leur pere ne se faisoit pas une peine d'accorder aux désirs de leur mere , & de leur ayeul. Ils y étoient en 1209 , lorsqu'un événement aussi heureux dans son issue , qu'il avoit été d'abord effrayant , donna naissance à ce grand attachement , que les Castillans eurent toujours depuis pour Ferdinand. Ce Prince alors âgé de neuf ou dix ans , eut une maladie qui fit appréhender pour ses jours. Elle étoit causée par des vers qui lui ôterent l'appetit & le sommeil , & qui lui causerent des accidens si funestes , qu'on désespéra de sa vie.

On peut juger de la douleur qu'en eut le Roi Alphonse dans qui l'amour paternel étoit augmenté par l'estime qu'il avoit déjà conçue pour cet enfant, dont il ne pouvoit assez admirer le beau naturel : Celle de Berangere encore plus vive, n'en fut que plus empressée à chercher les moyens de le rappeler à la vie. Tous les remèdes humains étoient épuisés, & il n'y avoit plus que le Ciel qui pût opérer ce prodige, c'est ce qui le lui fit demander & espérer. Elle sçavoit qu'à Onna, qui est une Abbaye de l'Ordre de Cluny, fondée par Sanche de Navarre, il y avoit une Image de la Sainte Vierge célèbre dans tout le Pays par les miracles qui s'y faisoient. Ce fut-là qu'elle mit toute sa confiance, & se débarassant des tendresses de son pere, qui fit inutilement tous ses efforts pour la retenir, elle prit son fils, & se mit en chemin. C'étoit un spectacle bien attendrissant, que ce-

lui d'une Reine qui voyageoit ainsi portant son fils prêt à expirer entre ses bras, & l'intérêt que l'on prenoit à un jeune Prince que tout le monde aimoit déjà, rendoit ce spectacle encore plus touchant. Aussi furent-ils accompagnés jusqu'au terme, des larmes & des vœux de toute la Castille. Ils y arriverent contre l'espérance de tous ceux qui composoient la suite de Berangere; car les accès furent si violens pendant le voyage, qu'on pleura plus d'une fois l'enfant comme mort. Berangere commença par faire une *veille sacrée*, après laquelle elle posa son fils sur l'Autel de la Sainte Vierge. Ce fut-là qu'avec toute la ferveur d'une mere désolée, & la foi d'une véritable Chrétienne, elle demanda à la Reine des Cieux la guérison de son fils, ajoutant, comme un des motifs de sa priere, que c'étoit afin qu'il pût un jour être utile à son service, & travailler pour sa gloire. Cette pieuse

Princesse le disoit du fond du cœur; & la Mere de misericorde qui l'entendit, lui fit éprouver aussi-tôt les effets de son pouvoir. Le jeune Ferdinand s'endormit, & après quelque tems d'un sommeil tranquille, il s'éveilla, & demanda à manger. Il étoit guéri, & peu de jours suffirent pour rétablir ses forces. Je n'entreprends pas d'exprimer ici quelle fut la joye de Berangere. Celle du Roi Alphonse alla jusqu'à faire en personne le pélerinage d'Onna pour rendre ses actions de graces à la Libératrice de son petit-fils. Les Peuples prirent part à la joye de la Famille Royale. Ils redoublèrent d'estime & d'affection pour le Prince qui en étoit l'objet. Une guérison si miraculeuse leur fit juger dès-lors que le Ciel le destinoit à de grandes choses. Peut-être envioient-ils aux Peuples de Leon le bonheur de l'avoir un jour pour maître. Il n'y avoit que huit ans que cet évène-

ment étoit passé, lorsque Ferdinand fut couronné Roi de Castille. Les Castillans voyoient que \* contre toutes les apparences, c'étoit pour eux que cet enfant miraculeux avoit été réservé : combien devoit-il leur être cher, surtout lorsqu'ils le voyoient de leurs yeux tel que le Ciel sembloit l'avoir promis à la Terre. Car il n'y avoit rien en lui qui n'annonçât tout ce qu'il fut pendant tout le cours de son regne, & de si beaux fruits paroissoient déjà dans la fleur. Il avoit l'air grand & majestueux, l'esprit judicieux & pénétrant, les inclinations bienfaisantes, une sagesse prématurée, des mœurs pures, une conduite jusqu'alors irrépréhensible, une piété angélique, objet ordinaire des railleries du courtisan libertin ; mais qui, lorsqu'elle est jointe aux autres qualités, ajoute au

\* Alphonse de Castille avoit deux fils actuellement vivans, Ferdinand qui mourut en 1211, & Henri dont nous venons de parler.

respect naturel que les Sujets ont pour leurs Princes, cette sorte de vénération religieuse, qui les leur fait révéler comme des Dieux visibles. Tel étoit Ferdinand lorsqu'il commença un regne qui ne fut de sa part, qu'une suite non interrompue d'actions vertueuses & éclatantes, & que Dieu couronna par des succès qui le rendirent un des plus illustres, & en même-tems le plus fortuné qu'ait vû l'Espagne.

Ces beaux jours cependant furent précédés de quelques orages. On ne faisoit que se les promettre encore, lorsqu'Alphonse de Leon entra à la tête d'une Armée dans la Castille à dessein de s'en rendre le maître. Il falloit le faire retourner sur ses pas, & on étoit en état de l'y forcer. Mais Berangere & Ferdinand aimèrent mieux l'y engager par la voye de la négociation. Ces deux ames vertueuses ne pouvoient soutenir

l'idée seule de faire la guerre, l'une à son époux, l'autre à son pere. Ils lui députerent Dom Tello Evêque de Palence, & Maurice Evêque de Burgos, pour lui porter des paroles de paix. Une demande si pleine de respect ne le fléchit pas. Les intelligences qu'il avoit avec le Comte Alvar lui faisoient regarder comme infallible le succès de son entreprise. Il renvoya les deux Prélats, & continua sa marche, pillant & brûlant tout ce qui se trouvoit sur son passage. Il avançoit vers Burgos, Capitale de la vieille Castille, dans l'espérance de surprendre cette Ville, qu'il croyoit trouver dégarnie de troupes. Malheureusement pour lui, le brave & fidele Lope de Haro venoit de s'y renfermer avec une nombreuse garnison, bien résoluë à s'y défendre. Alphonse, qui n'étoit pas en état de l'y forcer, fit ce que font toujours les Princes lorsqu'ils ont manqué leur coup. Il s'en prit à ceux qui lui

avoient conseillé cette levée de bouclier, & après leur avoir fait de sanglans reproches, il s'en retourna plus précipitamment qu'il n'étoit venu, sans doute par l'appréhension qu'il eut que les Castillans, moins respectueux que leur Roi, ne lui fissent porter, & à son armée, la peine du dégât qu'il avoit fait dans le Pays.

Débarassés d'un ennemi à qui ils donnoient ce nom à regret, Ferdinand & la Reine sa mere étoient alors à Palence, où avec les plus sages hommes de la Castille, dont ils avoient composé le Conseil d'Etat, ils déliberoient des moyens de procurer à leurs Peuples des jours tranquilles, en domptant les rebelles, & en rangeant à leur devoir tous ceux qui s'en étoient écartés. Le Ciel qui les protegeoit leur envoya du secours d'un côté où ils auroient pu appréhender de trouver des obstacles. On a vû qu'Avila, Segovie, & les autres Villes de l'Estremadure

avoient débuté par leur fermer leurs portes. Depuis, il avoit fallu négocier pour les engager à envoyer des Députés aux Etats de Valladolid où Berangere & son fils furent reconnus par la Nation. Ces Peuples pouvoient être encore suspects, & ce fut apparemment pour effacer les mauvaises impressions que leur conduite passée auroit pû laisser dans l'esprit de leurs Souverains, qu'ils vinrent à Palence en corps d'armée, leur offrir leurs services. L'offre fut acceptée, & sans perdre de tems, on partit avec ce renfort pour aller faire le Siège de Munon, Place forte, où le Comte Alvar avoit une bonne garnison. Berangere y alla avec le Roi; mais elle le quitta bientôt, pour s'occuper ailleurs d'un soin mieux assorti à son sexe, & plus au goût de sa piété. Elle avoit envoyé les Evêques de Palence & de Burgos prendre le corps du feu Roi son frere, qui étoit resté à Tarriego, en

la puissance du Comte Alvar. Celui-ci, qui avoit donné de pareils ordres, ne s'opposa pas à l'exécution de ceux de Berangere. Le corps fut porté à Burgos où la Reine, qui s'y étoit renduë à ce dessein, fit faire les obsèques avec une magnificence Royale. Henri fut inhumé auprès de son frere aîné le Prince Ferdinand dans le Monastere Royal de las Huelgas. La cérémonie achevée, la Reine retourna à Munon où elle trouva le Château forcé, la garnison prisonniere de guerre, & son fils dans la joye que cause à un jeune Prince une premiere conquête. Lerme & Lara eurent le même sort que Munon. On retourna à Burgos, qui venoit de voir Alphonse de Leon à ses portes, & qui témoigna une joye inexprimable de se retrouver sous la paisible domination de ses Maîtres légitimes. Là, il fut resolu que le Roi pousseroit sa pointe, & qu'il acheveroit de soumettre tout ce qui résis-

roit encore. On avoit des troupes, mais les fonds manquoient, parce que la perception des revenus du Roi étoit empêchée en plusieurs endroits par les rebelles. Berangere, qui n'avoit jamais désiré d'autre bien que le bien public, vendit ses pierrieres, & donna tout ce qu'elle avoit amassé d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. Ce secours mit en état d'entrer dans le Pays de Rioxa, où l'on prit Billorado, Najare & Navarette. Tout ce qui habitoit les Villes & les Campagnes s'empressa de venir rendre son hommage au Roi, & tout auroit été soumis de ce côté, si on avoit été en état d'emporter quelques Forts qui étoient occupés par le Comte Gonzalès de Lara frere d'Alvar.

Mais, ce qui manqua au succès de cette expédition, la Providence le rendit avec usure par un autre succès plus éclatant, & qui porta un coup bien plus décisif à la rebel-

lion. Les freres de Lara pour se vanger de la soumission des Peuples, que le Roi venoit de visiter, avoient fait une incursion subite dans le Pays où ils mirent tout à feu & à sang. Ferdinand & Berangere furent sensibles à cette violence, autant que peuvent l'être des Souverains, qui sont plus touchés des maux de leurs Sujets, que des leurs propres. Ils quitterent Burgos où ils étoient retournés, & marcherent avec une armée vers Palence pour empêcher que les Lara, qui, après leur excursion, avoient tourné de ce côté, n'y commissent les mêmes excès. Ils trouverent Ferdinand de Lara rangé en bataille auprès de Palentiola. Alvar avoit cantonné le corps qu'il commandoit dans un Bourg appelé Ferrariola. Le Roi devoit passer auprès, & pour couvrir le gros de l'armée pendant la marche, il avoit fait un détachement de Cavalerie sous les ordres des deux freres Alphonse,

&

& Suero Tellès Giron, les mêmes que nous avons vû si fideles & si soumis sous le regne du jeune Henri.

On marchoit ainsi par un chemin peu distant du Bourg, lorsqu'Alvar qui, comme je l'ai dit, y avoit renfermé sa troupe, en sortit avec quelques-uns des siens, soit que ce fût pour observer la marche de l'Armée Royale, ou bien, comme le disent les Historiens, qu'il voulût étaler son audace, & braver le Roi & la Reine en personne. Quoiqu'il en soit du motif, il s'avança assez pour être apperçu & reconnu par Alphonse, & Suero Tellès Giron. Ceux-ci tournerent bride à l'instant, & suivis de leurs plus braves, ils vont à lui au grand galop. Alvar, qui connut alors tout le danger, voulut s'enfuir dans le Bourg, mais déjà on l'avoit atteint, & il n'eut que le tems de descendre de cheval, & de se couvrir de son bouclier. Il croyoit qu'on vouloit le

uer; mais on aima mieux le prendre vif avec deux de ses Soldats sous les yeux de son Armée qui, du Bourg où elle étoit postée, le vit prendre sans qu'il lui fût possible de le secourir. Ainsi fut pris ce fameux Rébelle, ce grand Chef de parti, qui divisoit toute la Castille, & qui la tenoit comme partagée entre lui & son Souverain. Sa profonde politique qui lui découvroit tant de choses, ne vit pas que le lieu où il se plaçoit étoit justement à la distance qu'il falloit pour donner à l'Armée Royale le moyen de l'enlever, & pour ôter à la sienne celui de le délivrer, & il se fit prendre par une étourderie qu'on ne pardonneroit pas à un jeune homme. On le traîna par les bras, & on le conduisit devant Ferdinand & Berangere. Son orgueil expira à leurs pieds, & il y parut humilié & tremblant. Berangere avoit versé des larmes de joye à la nouvelle de sa pri-

se. Mais au lieu d'insulter à sa disgrâce, elle & son fils firent taire tous les autres sentimens pour ne s'occuper que de la reconnoissance qu'ils devoient au Souverain Modérateur des événemens à qui seul ils étoient redevables de celui-ci. Car ce n'étoit le fruit ni de l'adresse, ni de la force, & l'on n'y voyoit que l'empreinte du doigt du Tout-puissant. Tout ce qui composoit la Cour & l'Armée en jugea de même. Il n'y eut personne qui ne regardât ce coup du Ciel comme une récompense de la pieté des Souverains qui n'en devinrent que plus chers & plus vénérables à leurs Sujets. Le reste de la marche se passa dans la joye, & dans des actions de graces, & de Palence qui en étoit le premier terme, on fut à Valladolid, où Alvar fut renfermé & ressermé étroitement, en attendant qu'on eût décidé du traitement qu'on lui feroit.

On avoit droit de lui faire expier par la perte de sa tête sa rébellion & ses fureurs. On aimoit mieux entrer en accommodement. Alvar étoit actuellement en possession de plusieurs Places fortes, sans parler de celles qui étoient tenuës par ses freres. On lui proposa de remettre au Roi celles dont il pouvoit disposer, qui étoient au nombre de huit; & autant qu'il seroit en son pouvoir, d'obliger ses freres à remettre pareillement les leurs. Il y avoit une clause particuliere pour Castroxeris, & Orijon, deux Places importantes, qui étoient occupés par Ferdinand de Lara. On exigea d'Alvar qu'il viendroit à la tête de cent hommes d'armes aider le Roi à les prendre. A ces conditions, on lui accordoit la vie & la liberté. Il promit tout à ce prix; mais il demeura sous la garde de Gonzalès Ruis Giron, jusqu'à ce qu'il eût rempli ses engagemens.

Le traité étant conclu , on partit pour aller faire le siège de Castroxeris. Ferdinand de Lara qui l'avoit rempli de munitions de guerre & de bouche , s'y étoit renfermé avec ses meilleurs Troupes , & paroissoit déterminé à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. On choisit encore de négocier plutôt que de s'engager dans une entreprise dont le succès paroissoit incertain , & qui auroit coûté bien du sang. Ferdinand de Lara prétendoit avoir le Domaine indépendant des deux Places en question. On les lui laissa à condition qu'il ne les tiendrait plus que comme Vassal du Roi , à qui il en feroit hommage ; il le fit , & la paix fut conclüe. Elle fut blâmée de plusieurs qui trouverent que les Lara y étoient trop ménagés , outre qu'on ne devoit pas se fier à ces hommes indociles , qui , après avoir goûté de l'indépendance , ne pourroient plus se résoudre à vivre dans la su-

bordination. Je ne dirai rien du traité particulier qui fut fait avec Ferdinand de Lara, sur lequel nous ne pouvons pas prononcer; parce que nous ignorons les difficultés qu'il pouvoit y avoir à le forcer. Mais il me semble que celui qui fut conclu avec Alvar étoit l'ouvrage d'une politique très-éclairée. A la bonne heure qu'il eût été plus avantageux de se défaire du Chef de la rébellion, si elle n'avoit eu qu'un seul Chef. Mais celui-ci abattu, il restoit encore ses deux freres, tous deux très-capables de soutenir le parti qu'ils auroient trouvé aussi fort qu'il l'étoit avant la prise d'Alvar; au lieu que par la cession que fit celui-ci, il fut affoibli au point de ne pouvoir s'en relever jamais; & pour le dire en un mot, la tête d'Alvar ne valoit pas ses Forteresses, & son parti perdoit beaucoup plus ayant huit Places de moins, qu'il ne gagnoit ayant un Chef de plus.

Tout ceci fut l'ouvrage de six mois, qui procurerent à la Castille une tranquillité qu'on n'osoit plus y espérer, tant les affaires paroissent brouillées, & les Mécontents redoutables. Le Roi en profita pour établir solidement son autorité, & en faisant goûter à ses Sujets les douceurs d'un gouvernement également ferme & modéré, il acheva de les dégoûter de la cabale, & de la faction. C'est ce qui parut bien lorsque les Lara recommencerent à brouiller, je dis qu'il parut alors à quel point le parti du Roi étoit fortifié, & le leur affoibli. Ils faisoient déjà des courses sur le territoire de Palence. Mais lorsqu'ils apprirent que Ferdinand marchoit à eux avec des forces capables de les accabler; ces hommes qui peu de mois auparavant avoient osé l'attendre sur son passage avec une Armée que l'on n'avoit pas osé attaquer; ces hommes, dis-je, si

fiers & si audacieux prirent l'épouvante au seul bruit de sa marche, & comme ils n'avoient ni forces suffisantes pour lui résister, ni asyle assuré où ils pussent se retirer; ils s'enfuirent avec tous les brouillons qu'ils avoient encore à leur suite, & allerent chercher de l'appui auprès d'Alphonse de Leon. C'étoit pour la Castille une heureuse délivrance, mais c'étoit pour Ferdinand de dargereux ennemis auprès d'un pere qui ne put jamais voir, sans dépit, son fils sur un Trône qu'il ne tenoit pas de lui. Il écouta leurs propositions, & ne se fit pas solliciter longtems pour recommencer la guerre. Il est ordinaire de multiplier les raisons lorsqu'on ne peut pas en donner une bonne. Il en remplit un long Manifeste qu'il appuya d'une Armée avec laquelle il débuta, selon l'usage du tems, par des courses & des ravages. Ferdinand se trouva encore une fois dans le cruel em-

barras où le jettoit la dure nécessité de prendre les armes contre son pere. Son cœur tendre & respectueux ne pouvoit jamais s'y résoudre. Cependant il falloit pourvoir à la sûreté de l'Etat, & le fils d'Alphonse n'ignoroit pas qu'il étoit par obligation le Pere & le Défenseur de ses Sujets. Il s'arrêta au seul moyen qui se présenta d'accorder ces deux devoirs autant que la conjoncture le pouvoit permettre. Les Grands de Castille s'étoient aperçu de la répugnance qu'il avoit pour une guerre devenuë cependant nécessaire. \* Ils leverent des Troupes, & sans attendre ses ordres, ils assemblerent un Corps d'armée qu'ils conduisirent contre Alphonse. Ferdinand les laissa faire. Content de recommander au Ciel la justice de sa cause, il conjura Dieu de la faire

\* *Tunc congregati sunt omnes Nobiles de Castellâ, quia reverâ filius ejus Rex Fernandus cum Patre pugnare volebat.* Luc. Tud.

si bien connoître à son pere, qu'il ne fût plus contraint de regarder comme ennemi celui à qui il devoit la vie, & pour qui il étoit disposé à la sacrifier. Dieu bénit ce respect filial, & tous les désirs de Ferdinand se trouverent accomplis d'une maniere qui parut encore tenir du merveilleux. Les Castillans pour rendre la pareille à Alphonse, firent à leur tour une irruption dans le Royaume de Leon. Ils avoient pénétré jusqu'auprès de Salamanque, lorsque le Roi de Leon vint à eux pour les combattre. Comme ils ne se crurent pas en état de l'attendre en rase campagne, ils se retirerent dans une Forteresse nommée Castellion située entre Salamanque, & Medine du Champ. Alphonse vint les y assiéger, & la nouvelle de ce siège s'étant répandue dans les Etats des deux Rois, on y accourut de toutes parts, les uns pour seconder les Assiégeans, les

autres pour secourir les Assiégés. L'animosité étoit extrême des deux côtés, & la discorde plus échauffée que jamais, ne laissoit plus aucune espérance de voir si-tôt finir la guerre; c'étoit le moment marqué par le Tout-puissant pour reconcilier le pere avec le fils. Alvar qui étoit dans l'Armée du Roi de Leon prenoit ses armes pour aller à une attaque, lorsqu'il se sentit frappé d'un mal soudain qui le mit hors d'état de combattre. Alphonse qui comptoit beaucoup sur lui, se crut assez affoibli par ce coup, pour entendre aux propositions d'accommodement que lui faisoient les Assiégés. Un reste d'amour paternel se joignit aux autres considérations, & il conclut avec les Sujets de son fils une trêve générale pour les deux Royaumes. L'effet qu'elle fit sur le malheureux Alvar ne contribua pas peu à la changer en une paix durable. Il en fut outré de douleur, &

cette trêve ajoutée à sa maladie fut pour lui une complication de maux à laquelle il ne put résister. Il se fit transporter à Toro , où se sentant prêt à mourir , il se fit revêtir de l'habit de l'Ordre de saint Jacques pour gagner les indulgences que les Papes avoient accordées à ceux qui mouroient dans cet habit. Mais les indulgences ne sont que pour les cœurs contrits & humiliés , & l'habit le plus saint ne sçauroit couvrir aux yeux de Dieu des crimes qui ne sont pas couverts par un repentir sincère. Heureux , s'il est mort dans ces dispositions , il y aura trouvé son salut , & son soulagement dans les indulgences. On dit qu'il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi se faire inhumer , ni de quoi faire porter son corps à Velès , chef-lieu de l'Ordre de saint Jacques qu'il avoit choisi pour le lieu de sa sépulture. Berangere eut la générosité d'y suppléer par une

piece d'étoffe très-riche, & par une somme d'argent qu'elle donna pour le transport du corps & pour les autres frais funéraires. Ses deux freres Ferdinand & Gonzalès de Lara ne pouvant plus vivre en Castille où ils ne pouvoient plus brouiller, se retirerent en Afrique auprès du Sultan Miramolin Roi de Maroc. Ce Prince les reçut fort bien, & leur fit même de grands présens, flatté par l'espérance qu'ils lui donnoient de l'aider dans une expédition qu'il méditoit contre l'Espagne. Tandis que cette affaire se négocioit, Ferdinand de Lara tomba malade, & se fit porter à Elbora, petite ville voisine de Maroc qui n'étoit habitée que par des Chrétiens. Il y mourut à son tour dans l'habit de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem. Il ne restoit plus que Gonzalés, aussi obstiné dans la révolte que ses freres. Il revint d'Afrique après un ou deux ans, & joint à D. Gonzalés Perés

Seigneur de Molina , qu'il avoit trouvé le secret d'associer à ses pernicieux desseins , il recommença à ravager & à piller. Le Roi ne tarda pas à marcher contre eux , & menaçoit de les accabler de tout le poids de la Puissance Royale , lorsque le Seigneur de Molina mieux conseillé demanda pardon , & l'obtint par l'entremise de Berangere , qui rendit encore en cette occasion le bien pour le mal , car les terres qui avoient été pillées , étoient celles qui lui appartenoient en propre. Ce fut alors que Gonzalés de Lara destitué de tout appui , se retira pour toujours chez les Maures d'Andalousie , où il traîna une vie malheureuse , gémissant sur le repos de sa patrie , & sur les prospérités de son Roi. Il y mourut au bout de quelques années à Bacca où il avoit fixé sa demeure. J'ai voulu réunir ici tout ce qui regarde cette famille depuis si fidelle , toujours si

illustre, mais alors si turbulente ; qui exerça si fort la vertu de Berangere ; qui servit à former & à perfectionner celle de Ferdinand, & dont la fin malheureuse en donnant à ce Prince un témoignage sensible de la protection de Dieu sur lui, le mit en liberté d'exécuter au dedans & au dehors ce qu'il n'avoit encore pu que projeter pour l'accroissement de la Religion, & pour le bonheur de ses peuples.

Lorsque tout fut calmé, Ferdinand qui vouloit établir sur des fondemens solides la paix qu'il avoit eue tant de peine à ramener dans la Castille, accorda une Amnistie générale à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui. Il engagea tous les Seigneurs à en faire autant à l'égard de ceux de leurs Vassaux qui avoient pris parti contre eux ; & pour étouffer jusqu'aux moindres semences de division, il voulut qu'ils se donnassent mutuellement

des témoignages de réconciliation & d'amitié. L'estime qu'on avoit déjà conçu pour le jeune Monarque, lui rendoit tout facile, & ses Sujets charmés des vertus d'un Roi qu'ils ne voyoient occupé que du soin de les rendre heureux, ne lui désiroient plus que des héritiers de son sang. Ce soin regardoit Berangere, & il n'étoit pas à craindre qu'elle l'oubliât. Outre que l'intérêt de l'Etat le demandoit, elle ne vouloit pas exposer plus longtemps aux passions de l'âge, & aux facilités du thrône les mœurs de son fils, que le Ciel avoit conservées jusqu'alors dans une parfaite innocence. Elle lui chercha donc une épouse, & son choix se fixa sur Beatrix, fille de Philippe de Suabe, Empereur d'Allemagne, Princesse que la nature & la grace sembloient avoir formée à dessein de la rendre un jour l'Épouse d'un grand Roi, & d'un Saint. On la fit demander par

une Ambassade solemnelle, à la tête de laquelle on trouve Maurice Evêque de Burgos, homme sage & recommandable par les grands services qu'il avoit rendus à l'Etat. Comme Beatrix n'avoit plus de pere, l'Ambassade fut envoyée à Frideric II. Roi des Romains, cousin-germain de cette Princesse, dont le sort étoit confié à ses soins. On ne sçait pas quelles difficultés retarderent la conclusion de cette affaire; mais ce ne fut que plus de quatre mois après leur arrivée, que les Ambassadeurs obtinrent Beatrix, & qu'ils partirent avec elle pour retourner en Espagne. Elle passa par la France, où Philippe-Auguste lui fit rendre des honneurs proportionnés à sa naissance & au rang qu'elle alloit occuper, sans parler de ce que l'amitié crut devoir à l'épouse du neveu de Blanche de Castille, qualité qui alloit l'unir si étroitement à la famille Royale. Elle fit son entrée à Paris avec

beaucoup de pompe. Philippe Auguste la fit conduire, & la défraya pendant tout le tems qu'elle voya-gea sur ses terres. Lorsqu'on sçut qu'elle avoit passé les Pyrenées, Berangere partit avec une cour nombreuse & brillante, pour aller au devant d'elle jusqu'à Vittoria, ville de Biscaye distante de vingt lieues de Burgos. Ferdinand les attendoit dans cette Capitale, où toute la Castille se trouva rassemblée pour célébrer les nôces de son Souverain. Trois jours avant le mariage, le Roi entendit la Messe dans le célèbre Monastere de las Huelyas, après laquelle il s'arma Chevalier, en prenant sur l'Autel le baudrier & l'épée bénite qu'il se ceignit lui-même. Le troisieme jour suivant, qui étoit celui de Saint André de l'an 1219, les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale de l'Evêque de Burgos, & commencerent cette union parfaite qu'on ne vit jamais

troublée par aucun nuage , & dont les fruits furent si abondans , car avec les vertus & les graces qui lui attacherent le cœur de son époux , Beatrix avoit encore l'heureuse fécondité de son pays ; il en eut dix enfans , sept garçons dont l'ainé fut Alphonse, successeur de Ferdinand, & trois filles.



---

---

*LIVRE SECOND.*

**F**ERDINAND libre de tout autre embarras, se donna enfin tout entier au gouvernement de ses peuples en attendant qu'il pût mettre à exécution le projet qu'il faisoit déjà, de reconquerir sur les Maures la partie de l'Espagne qu'ils occupoient encore; projet dont l'exécution occupa ensuite près de trente années de son regne. C'est dommage que les détails d'une si belle vie nous manquent, & que Ferdinand n'ait pas eu comme Saint Louis quelques confidens qui se soient appliqués à recueillir les actions de sa vie privée, & à écrire l'histoire de ces vertus qu'on appelle communes, parce qu'elles sont sans éclat; mais qui, par leur obscurité même, sont plus pures, n'étant point infectées du venin de l'or-

gueil , & plus héroïques n'étant soutenues par aucun appui sensible. Ce mélange des qualités qui font l'homme juste avec celles qui font le grand Roi , causeroit ici un plaisir dont on peut juger par celui qu'il fait dans la vie de Saint Louis. Mais les Historiens de Saint Ferdinand n'ont vu dans lui , ou plutôt n'ont pensé à faire voir à la postérité , que le Monarque & le Conquérant. Cependant quelques traits qui leur sont échappés , & que j'ai recueillis avec soin , sont la preuve suffisante qu'il a mérité le titre d'irrépréhensible qu'ils lui donnent , & qui appliqué , comme ils le font , à toutes les circonstances de sa vie , signifie qu'on n'a jamais pu lui reprocher d'avoir manqué à un seul devoir , ni d'avoir jamais fait une action blâmable : éloge qui renferme en un mot l'histoire d'une belle vie. Pour commencer donc par ce qui regarde sa mere Berangere , il

ne bornoit pas ses sentimens à la tendresse naturelle & à la reconnoissance qu'il lui devoit, il avoit encore pour elle un respect & une soumission, qu'un Historien du tems compare à celle d'un (1) petit enfant sous la férule de son maître. Il est vrai qu'il ne pouvoit jamais excéder dans les devoirs qu'il rendoit à une mere à laquelle il devoit tant. Mais s'il y a toujours de la vertu à remplir ses devoirs, il n'y a qu'une vertu parfaite qui soit capable de les remplir aussi parfaitement qu'il faisoit celui-ci, étant comme il étoit un puissant Roi, & un Roi de vingt-ans; & cette parfaite docilité n'a pas pu être en lui l'effet de la pusillanimité ou du défaut de lumieres. Il a fait voir dans tous les tems de sa vie, qu'il avoit

(1) *Ita obediebat prudentissimæ Berengariæ Reginæ matri suæ, quamvis esset regni culmini sublimatus, ac si esset puer humillimus sub ferulâ magistrali.* Luc. Tud.

L'ame trop élevée, pour que la première pût jamais lui être imputée, & sa déférence à tous les avis de sa mere, étoit de sa part le fruit d'une raison très-éclairée; car cette Princesse joignoit à un zèle immense pour le bien public, une habileté surprenante. Les Historiens ne lui ont jamais reproché d'autre faute, que d'avoir quitté la Régence du vivant du Roi Henri son frere, & cette faute fut produite par le seul défaut qu'on ait reconnu dans elle, c'étoit une trop grande défiance d'elle-même, défaut qui n'en étoit un que parce qu'elle avoit des talens supérieurs qu'il lui cachoit à elle-même, & qu'il alla jusqu'à lui faire croire mal à propos, que l'Etat pouvoit être remis en des meilleures mains que les siennes.

On a vu ce que Ferdinand eut à souffrir de la part du Roi son pere au commencement de son regne. Peu de tems après la trêve qui fut

conclue à Castellion , Alphonse qui avoit fomenté tous les troubles de Castille , fut troublé à son tour par des factions & par des cabales qui se formerent dans ses Etats. S'il étoit indécent & injuste , même après ce qui venoit de se passer , qu'un fils prît contre son pere le parti de ses Sujets rebelles , il semble au moins qu'on étoit autorisé par la conduite d'Alphonse à le laisser aux prises avec les mutins , se démêler comme il pourroit d'un embarras où il n'avoit que trop mérité de se trouver à son tour.

Par cette neutralité , à laquelle on pouvoit donner encore un air de modération , on procuroit à la Castille un repos dont elle avoit besoin après de si grandes agitations , & qui ne lui seroit jamais assuré tandis qu'Alphonse seroit en état de le troubler. Ainsi la malignité auroit joui de sa peine , & la politique en auroit profité. Mais la charité chrétienne

tienne ne sçait être que bienfaisante & magnanime. Ferdinand, instruit de ce qui se passoit dans les Etats du Roi son pere, lui envoya aussitôt du secours, & les rebelles attaqués par celui même de qui ils espéroient peut-être de l'appui, mirent bas les armes, & reçurent la loi que leur Prince voulut leur imposer. Ce fut avec la même générosité qu'il lui prêta une partie de ses Troupes pour l'aider à prendre Caurés, Ville forte de l'Estremadure qui appartenoit aux Maures. Assez peu de tems auparavant, elle avoit été inutilement assiégée par une Armée de Croisés, Troupe tumultueuse & libertine, qui ne sçavoit que piller lorsque rien ne s'opposoit à ses ravages. Le Roi de Léon la prit, & cette prise suivie d'une grande victoire qui fut suivie à son tour de la prise de Merida & de Badajos, couvrit Alphonse de gloire, & étendit ses frontieres jusqu'à l'Andalousie,

graces aux puissans secours que lui donna son vertueux fils. Cependant des procédés si généreux, ne purent étouffer tous ses ressentimens. Il projetta une nouvelle irruption dans la Castille. Ferdinand qui en fut instruit, lui écrivit la lettre suivante. Sa belle ame s'y découvre toute entiere : on verra en la lisant qu'il est difficile d'accorder mieux le ton qui convient à un puissant Roi, avec celui du fils le plus tendre & le plus respectueux. „ O Roi „ de Léon, ô Alphonse, ô mon Sei- „ gneur & mon pere, d'où vous vient „ ce nouveau courroux qui est prêt à „ éclater contre moi ? Par où ai-je pu „ mériter que vous me déclariez en- „ core la guerre ? Je le vois, vous ne „ pouvez pardonner à votre fils d'être „ devenu Roi de Castille ; un pere ne „ devoit-il pas plutôt s'en faire un „ sujet de félicitation & de joie ? Quel „ est le Roi Maure ou Chrétien qui „ ose vous attaquer, tandis qu'il vous

voit un pareil appui ? A qui en vou-  
lez-vous donc ? Tant qu'il plaira à  
Dieu de me conserver la vie , vous  
n'aurez rien à craindre de la Cas-  
tille. Vous l'éprouvez tous les jours ,  
que ceux qui vous étoient autrefois  
le plus contraires , n'ont plus pour  
vous que des égards & des respects .  
Ce sont donc vos amis que vous at-  
taquez : n'est-ce pas combattre con-  
tre vous-même ? Si je voulois user  
de représailles , y a-t-il une Puissan-  
ce au monde qui soit aussi à portée  
de vous inquiéter , que celle que le  
Tout-Puissant m'a confiée ? Mais à  
Dieu ne plaise : vous êtes mon Sei-  
gneur & mon pere , ce nom me fera  
toujours oublier vis-à-vis de vous ,  
que je suis un Roi injustement atta-  
qué , & ne me permettra pas d'au-  
tres sentimens que ceux qui sont  
renfermés dans la protestation que  
je fais d'être disposé à souffrir tout  
de votre part , jusqu'à ce que Dieu  
veuille bien vous donner pour moi

Dij

un cœur & des sentimens paternels.

Soit que cette lettre ait produit son effet, soit que la mort ait empêché celui de la mauvaise foi d'Alphonse, il s'en tint cette fois aux menaces, & le fils ne fut plus obligé de se défendre contre son pere.

Dans le gouvernement de l'Etat qui étoit devenu son premier devoir, Ferdinand n'épargna jamais ni son tems ni sa peine, & n'omit rien de tout ce qu'il crut devoir l'acquitter devant Dieu & devant les hommes. Tous les Historiens louent à l'envi, le choix qu'il faisoit des Gouverneurs des Villes & des Provinces. Il ne les vouloit pas seulement vertueux & capables; mais encore, autant que la chose étoit possible, agréables aux Peuples qu'ils avoient à gouverner. Son Conseil étoit composé de ce que la Castille avoit de plus éclairé, & de mieux intentionné; avec cela il est impossible d'échouer dans le gou-

vernement, & ces hommes si rares dans les conseils des Princes, le font en effet beaucoup moins qu'on ne pense. Les Rois qui veulent sincèrement les employer, sçavent les démêler dans la foule.

Ferdinand eut ce bonheur, ou plutôt ce mérite auquel il joignoit celui d'être constant dans ses choix. L'Archevêque Rodrigue, la seconde Puissance de l'Etat, puisque par l'inaltérable union de leurs cœurs, celle de Ferdinand & de Berangere n'en firent jamais qu'une; Rodrigue, dis-je, fut pendant près de trente ans qu'il vécut sous Ferdinand, le principal dépositaire de sa confiance, & le Chef de tous ses conseils. Humble, comme le sont tous les Saints, nul autre Roi ne sçut jamais mieux que lui, faire respecter son autorité, c'est qu'il sçavoit combien ce respect est nécessaire au repos des peuples. Lorsqu'il voyageoit, la Justice sa compagne inséparable

marchoit toujours devant lui (1), & ses pieds ne s'écartoient point de la route qu'elle lui traçoit. Il ne veilloit pas seulement à ce qu'elle fût administrée ; il l'administroit lui-même partout où il alloit, dit la chronique de sa vie, dont les détails, s'ils nous étoient connus, nous le feroient voir apparemment plus d'une fois interrompant sa marche pour écouter, comme Saint Louis, les différends des pauvres, & les terminant avec une bonté toute paternelle : son exemple instruisoit les Juges, & honoroit en même tems leur ministère. Il punissoit les crimes avec une extrême sévérité. Arrivant un jour à Toledé où les prisons se trouverent remplies de criminels, il ordonna qu'ils fussent jugés & exécutés sur le champ. Cette rigueur adoucie par des traits d'une clémence admi-

(1) *Justitia ante eum ambulabit, & ponet in viâ gressus suos. Ps. 84.*

nable qui éclatoit surtout, lorsqu'il avoit à vanger ses injures personnelles, cet heureux tempérament de douceur & de force le rendoit en même tems la terreur des méchans, & les délices des gens de bien. Mais son zèle pour la justice ne se borna pas à vouloir qu'elle fût rendue avec exactitude & avec intégrité; il y mit une réforme que tout le monde jugeoit nécessaire, mais qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu le courage d'entreprendre. Le désordre y étoit grand, faute de loix bien dirigées, & d'un Tribunal suprême qui tint en respect toutes les Jurisdiccions du Royaume. L'habitude où étoit Ferdinand d'avoir à sa Cour plusieurs hommes sçavans & craignans Dieu, qu'il consultoit dans les affaires douteuses & importantes, lui fit naître l'idée d'établir ce qu'on a appelé depuis le Conseil Royal de Castille. C'est un Tribunal composé de dix Audi-

reurs , auquel on a droit d'appeller de tous les jugemens rendus dans tous les autres Tribunaux. Celui qui appelle est obligé de consigner quinze cens doblas ou pistoles , qui sont perdues pour lui , lorsque le jugement dont il a appellé , est confirmé par le Conseil Royal. Il est aisé de voir par le peu que j'en dis , en quoi il diffère de ce que nous appellons en France le Conseil privé du Roi , & en quoi il lui ressemble. Le nouveau code auquel Saint Ferdinand fit travailler par les plus habiles Jurisconsultes du pays , étoit une collection de toutes les loix anciennes & modernes : les Espagnols l'ont appelée *las Partidas* ; mais cet ouvrage se trouva être d'une si longue discussion , qu'il ne put être achevé & mis en lumiere , qu'après la mort du saint Roi. Il est étonnant qu'ayant passé presque toute sa vie dans le tumulte des armes , il ait donné aux

loix & à la police de ses Etats autant d'application & de tems, que s'il avoit toujours été en pleine paix; & qu'on trouve dans le même Prince, le Législateur, le Juge & le Guerrier. Ce caractere est à peu près celui qu'on remarque dans Saint Louis. Les Saints se ressemblent assez en ce point, qu'ils sçavent se ménager du tems & du loisir pour tout ce qui est de leur devoir. Les fruits de tant de soins, de travaux & de vertus furent tels qu'on pouvoit se les promettre. Le regne de Ferdinand fut celui de la paix, de la justice & de la prospérité publique. On ne vit plus ni cabales parmi les Grands, ni mutineries dans le peuple. Les violences & les déprédations si fréquentes dans ces siècles mal policés, cessèrent dans toute l'étendue de ses Etats. Chacun respectoit le champ de son voisin, & cultivoit paisiblement le sien dont il mangeoit les

fruits dans une opulente sécurité ; car on a remarqué encore , que toutes les années du regne de Ferdinand furent fertiles. C'étoit l'âge d'or de la Castille , au rapport des Historiens du tems , qui n'en parlent qu'avec une espece d'enthousiasme ; & la peinture qu'ils en font , est peu différente de celle que l'Écriture nous fait de l'Etat le plus fortuné où se soit trouvé le peuple Hébreu , lorsque sous la modeste & paisible administration de ses Juges , redouté au dehors & tranquille au dedans , l'heureux Israélite entouré de sa nombreuse famille , se nourrissoit à l'ombre de sa vigne & de son figuier , des fruits délicieux de la terre promise.

On sera surpris sans doute , que Ferdinand , dont presque toute la vie se passa dans les armes , n'ait jamais été en guerre avec aucune Puissance Chrétienne. Ce fut uniquement le fruit de sa modération ,

car les raisons de faire la guerre ne lui manquerent pas, ni ce qui la détermine encore plus souvent, les occasions de la faire avec succès. Le Roi de Léon lui en avoit donné plus d'une fois de justes motifs, & on n'avoit pas oublié que sous le regne précédent, la Castille avoit toujours prévalu sur Léon. La minorité de D. Jayme Roi d'Arragon qui fut encore plus orageuse que la sienne, étoit une occasion dont bien d'autres que lui auroient profité. Son amour pour la paix lui fit restituer au Roi de Portugal une Place importante que son pere Alphonse avoit conquise sur ce Prince. Il avoit des prétentions très-légitimes sur la Gascogne, donnée en dot à Eléonor d'Angleterre son ayeule maternelle, mais dont l'Anglois ne s'étoit jamais défaisi. Son fils & son successeur Alphonse voulut les faire valoir après sa mort, & fut obligé de les abandonner; mais

du vivant du saint Roi il n'en fut jamais question. Il ne voulut pas même donner à Blanche sa tante le secours qu'elle lui demanda pendant les troubles de la minorité de Saint Louis, pour ne pas se brouiller avec le Roi d'Angleterre, ni avec les autres Princes qui s'étoient ligüés contre la Régente. Il semble qu'il avoit juré que cette épée, qu'il avoit prise sur l'autel de Jesus-Christ, ne seroit jamais tirée contre ses adorateurs. Tous ses coups étoient destinés à l'infidèle Mahométan, & la paix qu'il entretenoit avec les Princes Chrétiens se tournoit en ligue contre celui-ci. Il ne cessoit d'exhorter les Rois ses voisins à unir toutes leurs forces contre les Maures, anciens usurpateurs de toute l'Espagne, & alors tyrans de la partie méridionale de ce beau pays. Il leur faisoit sentir que cet objet qu'il avoit uniquement en vue, étoit la raison qui l'engageoit

à se relâcher de ses prétentions , ou à leur céder les possessions qu'ils lui redemandoient. Tous le crurent , & tous y gagnèrent. Au lieu de quelques Villes ou Châteaux qu'ils auroient pris les uns sur les autres , & qu'ils auroient ensuite rendus par des traités de paix , les Rois d'Arragon & de Portugal , mais surtout Saint Ferdinand , ajoutèrent à leurs Etats des Provinces & des Royaumes , conquêtes également justes , solides & glorieuses , qu'ils firent avec l'applaudissement de tout le monde chrétien , & dont leur postérité jouit encore aujourd'hui. Ainsi le parti de la Religion fut celui de la bonne politique , & comme il arrive beaucoup plus souvent qu'on ne voudroit le croire , la conduite la plus vertueuse fut en même tems la plus honorable & la plus utile.

Il ne faut pas demander si un Saint a aimé la Religion , ni si un

saint Roi l'a protégée & enrichie. Il en respectoit tous les droits , & il (1) tenoit si bien la main à ce qu'ils fussent respectés de tous ses sujets , qu'il n'y en eut aucun pendant son regne , qui osât y donner la plus légère atteinte. Sa libéralité à l'égard des Eglises fut immense. Il fonda plusieurs Evêchés , il augmenta le revenu de quelques autres. Il posa la premiere pierre de l'Eglise Cathédrale de Toledé , & cette superbe Basilique fut bâtie en partie du butin qu'il avoit fait sur les Maures , & qu'il consacra à ce pieux usage , rendant ainsi à Dieu ce qu'il croyoit tenir de Dieu seul. Les Evêques de ses Etats piqués d'une sainte & généreuse émulation, s'empresserent à l'envi, les uns de réparer leurs Eglises cathédrales , plusieurs d'en construire de nouvelles. Mau-

\* *Omnibus Ecclesiis ita omnia jura sua servavit, ut nullus esset qui auderet eas, vel in aliquo molestare.* Luc. Tud.

rice bâtit celle de Burgos, Etienne celle de Tuy, Laurent celle d'Orense en Galice, celui-ci fit aussi construire un pont sur le Minho: Jean Chancelier de Ferdinand, fit bâtir la Cathédrale d'Osme lorsqu'il en fut Evêque: il avoit auparavant fondé & richement doté l'Evêché de Valladolid. Nunés d'Astorgue, Martin Evêque de Zamora, & bien d'autres tant Evêques qu'Abbés & Seigneurs laïcs, édifierent partout des Temples, des Monasteres & des Hôpitaux. Les deux Royumes de Castille & de Léon furent remplis en peu d'années d'édifices consacrés à la piété & à la charité; c'étoit le fruit des exemples & des exhortations du saint Roi, & encore plus de ses pieuses profusions. Berangere & lui \* y prodiguoient

\* *Adjuvant his sanctis operibus largissimâ manu Rex magnus Fernandus & prudentissima mater ejus Regina Berengaria multo auro, argento, preciosis lapidibus, & sericis ornamentis Christi Ecclesias decorantes. Luc. Tud.*

leurs trésors, & non contents d'avoir contribué de tout leur pouvoir aux constructions, ils donnoient encore pour la décoration des Autels, les riches étoffes & les pierres précieuses. On ne lit pas cependant que par-là ils aient appauvri leur épargne, ni que les fonds aient jamais manqué à saint Ferdinand dans les grandes & continuelles guerres qu'il eut à soutenir, effet ordinaire d'une sage économie, & encore plus des abondantes bénédictions que Dieu a coutume de répandre sur les biens de ceux qui se montrent libéraux à son égard. Ainsi saint Louis ne vint jamais à bout d'épuiser ses finances malgré ses immenses fondations & ses guerres ruineuses. Qu'on ne croie pas au reste que ce fut en foulant les peuples que saint Ferdinand trouva de quoi fournir à tant de dépenses; le trait suivant fera voir combien il craignoit de les surcharger. Un jour

qu'on lui représentoit , que les guerres dans lesquelles il étoit engagé , devenoient pour lui une raison de mettre de nouveaux impôts ; quoiqu'il eût pu suivre ce conseil sans scrupule , il aima mieux faire cette réponse digne d'un Saint & du meilleur des Rois : „ que Dieu „ pour qui seul il combattoit , „ ne manquoit pas de moyens de „ le rendre victorieux , s'il vouloit „ qu'il le fût ; que pour lui , il étoit „ bien resolu à ne pas user de celui- „ ci. “ Et la raison qu'il en apportoit , „ c'est , disoit-il , qu'il \* redoutoit „ beaucoup plus la malédiction „ d'une pauvre vieille femme que „ toutes les armées des Maures. “

Je ne dois pas omettre que saint Ferdinand reçut & établit dans ses Etats , les deux Ordres naissans de Saint François & de Saint Dominique que nous sçavons avoir été si

\* *Magis timere se maledictionem unius edentulæ vetulæ , quam totum exercitum Maurorum.*

chers à saint Louis, & si favorisés de ce Prince. Ces deux grands Patriarches vivoient encore au commencement du regne de Ferdinand qui ne tarda pas à procurer à ses Sujets ce secours miraculeux que Dieu avoit envoyé si à propos à son Eglise attaquée dans sa foi par les hérétiques, & défigurée dans sa morale par les désordres scandaleux de ses enfans. On a encore les titres des établissemens qu'il donna aux disciples de ces deux hommes Apotoliques, & l'histoire n'a pas passé sous silence les fruits abondans qu'ils produisirent par la sainteté de leur vie & par la ferveur de leurs prédications. Mais les préservatifs, s'il est permis de le dire, valent encore mieux que les remedes, & l'on a plus fait en prévenant le mal qu'en le guérissant. C'est ce qui fit faire à saint Ferdinand des efforts incroyables pour garantir ses Sujets de la contagion la plus maligne & la plus

funeste qui regnât alors dans le monde chrétien ; c'étoit l'hérésie Albigeoise ou Manichéenne , car M. Bossuet a très-bien démontré que c'est la même. Il y avoit déjà quelque tems qu'elle cherchoit à s'introduire dans les Etats de Ferdinand ; mais il la poursuivit si vivement , partout où il put la découvrir , que ne trouvant plus où poser le pied , elle fut forcée de repasser les Pyrenées , & de borner ses ravages à nos Provinces méridionales , où tout le monde sçait qu'elle étoit venue à bout de s'établir. Ferdinand usa dans cette occasion d'une extrême rigueur. Raynauld \* dit qu'il faisoit marquer au front avec un fer chaud ceux qui se trouvoient infectés de cette peste. Luc de Tuy assure qu'il faisoit brûler les Hérétiques , ce qui me porte à croire qu'il employoit en même tems ces

\* *Odoric. Raynaldus ad an. 1236. Ex Regeste Greg. Papæ IX. lib. 10. Ep. 182.*

deux peines, la première contre les sectateurs de l'hérésie Albigeoise, & la seconde contre les Prédicans qui travailloient à la répandre. La première servit au salut de plusieurs. Cette note d'infamie qu'ils portoient sur le front, en les humiliant les convertit; car ôtez l'orgueil, & bientôt il n'y aura plus d'hérétiques. La seconde épouvanta si fort les Apôtres du Manichéisme, que l'on assure qu'il n'en resta pas un seul dans toute l'étendue des deux Royaumes de Castille & de Léon. Il est vrai que Ferdinand ne fit grâce à aucun, & que le zèle dont il étoit animé contre eux, alla jusqu'à lui faire porter le bois au bucher où ils devoient être brûlés. Je ne sçais comment j'ose exposer ce trait aux yeux d'un siècle comme le nôtre. Celui de Ferdinand le lui passa. Des mœurs plus polies sont blessées de ce qui ne blessait pas des mœurs plus simples, & si l'on veut, plus

grossières. Je n'essayerai donc pas de faire goûter à mon siècle ce qui choque si fort ses bienséances, & je me contenterai de faire sur le fond de la conduite de saint Ferdinand une observation qui suffira, si je ne me trompe, pour la justifier aux yeux de tout homme raisonnable de quelque religion qu'il soit, pourvu que ce ne soit pas la Manichéenne. C'est que les Manichéens n'étoient pas seulement les plus impies de tous les hérétiques, mais encore les plus corrompus de tous les hommes. On sçait les abominations qu'ils commettoient dans leurs assemblées secrètes. Elles seules les rendoient dignes du feu. Mais que ne méritoient pas des hommes qui mettoient ces abominations en dogme, & qui s'en étoient fait une religion : qui, d'un côté, égaloient le diable à Dieu, & de l'autre ne croyoient honorer Dieu qu'en outrageant la nature. Et pouvoit-il y

avoir assez de buchers sur la terre pour la purger de pareils monstres ? Ferdinand vint à bout par ce moyen , de conserver dans ses Etats l'intégrité de la foi , la pureté des mœurs & la tranquillité publique. Il n'eut pas la douleur de voir ce qu'on voyoit alors de l'autre côté des Pyrenées , l'impiété , la dissolution , la fureur & les discordes civiles couvrir la terre d'horreurs & de sang. Il ne crut pas que ce fût se racheter à trop haut prix de tant de maux , que de le faire par le supplice de quelques Prédicans. Le succès acheveroit de le justifier , s'il avoit besoin ici de justification. Je reprends la suite de l'histoire de Saint Ferdinand , qui ne fera plus guere que celle de ses conquêtes sur les Infideles, depuis l'an 1225 , jusqu'à l'an 1252 qui fut celui de sa mort.

On sçait qu'en l'an 713 la vengeance du Comte Julien , dont la fille avoit été déshonorée par le Roi

Roderic, livra l'Espagne aux Sarrasins qui habitoient les côtes d'Afrique. Deux ans suffirent à ces rapides conquérans pour l'affervir toute entière, depuis Gibraltar jusqu'aux Pyrenées. Cette barriere ne les arrêta pas, & persuadés que la conquête des Gaules ne leur coûteroit pas plus que celle de l'Espagne, ils y entrèrent & y pénétrèrent jusqu'à Tours. Charles-Martel leur livra près de Poitiers cette fameuse bataille dans laquelle, selon le recit des Historiens \* du tems, ils perdirent 375 mille hommes. On peut dire que cette victoire fut à la fois le salut de la Gaule & de l'Espagne; car ce fut dans ce même tems que Pelage, Prince issu du sang des anciens Rois Gots, s'enfuit dans les montagnes des Asturies avec sa sœur que Munusa, Gouverneur de Gijon pour les Maures,

\* Paul Diacre.

avoit enlevée & épousée par force ; Dieu ayant permis que le salut de l'Espagne fût occasionné par un crime semblable à celui qui avoit causé sa perte. Là, ce Héros osa le premier lever l'étendard de la liberté autour duquel vint se ranger ce qui restoit de Chrétiens assez généreux pour aimer mieux mourir les armes à la main , que de vivre dans un honteux esclavage : troupe déterminée , mais foible , qu'il étoit facile d'accabler dans les commencemens , si l'expédition des Gaules & la perte immense qu'y firent les Maures , n'avoient pas donné à Pelage le tems & les moyens de les battre , de s'étendre , de s'établir & de fonder un Etat auquel il donna le nom de Royaume d'Oviedo. Ses successeurs y ajouterent bientôt la Galice , une partie de la Lusitanie , & étendirent les frontieres de Léon dont ils firent ensuite le titre de leur Royauté. Dès le commencement

cement de la révolution, plusieurs Gentilshommes de Navarre encouragés par l'exemple de Pelage, avoient choisi pour Chef D. Garcie Ximenes, qui fut le premier Roi de ce pays appelé d'abord le Royaume de Sobrarve. Louis le Débonnaire après avoir pris Barcelonne sur les Maures, y laissa un Gouverneur nommé Bernard, qui se fit de la Catalogne une Principauté indépendante. La Castille eut bientôt des Comtes d'abord feudataires de Leon, ensuite Rois eux-mêmes, & par droit de succession Rois en même-tems de Leon & de Castille. Vers l'an 1030 les successions avoient réuni tous les Royaumes Chrétiens de l'Espagne sur la tête de Sanche de Navarre, dit le Grand, puissance formidable aux Maures, & capable de les ruiner en peu de tems, si cette union avoit duré; mais Sanche, suivant la mauvaise politique de ce tems, partagea ses États

entre ses quatre fils. La portion qu'il assigna à Dom Ramire son fils naturel, après l'avoir conquise sur les Maures, donna naissance au Royaume d'Arragon. Les Places qu'on leur avoit prises en Lusitanie, données à Henri de Bourgogne pour la dot de Therese de Castille, servirent de fondement au Royaume de Portugal. Henri qui les posseda à titre de Comté y en joignit d'autres, & la prise de Lisbonne par Alphonse son fils premier Roi de Portugal, mit l'ouvrage bien près de sa perfection. La conquête de Toledé faite par Alphonse IV. Roi de Castille, avoit ajouté à ses Etats un nouveau Royaume, & la prise de Sarragosse avoit augmenté considérablement ceux du Roi d'Arragon. Les divisions des Rois Maures aiderent beaucoup à ces succès, qui furent aussi retardés par les divisions des Rois Chrétiens. Tous ces événemens occuperent l'espace qui

est entre le commencement du huitième siècle , & le milieu du douzième , après quoi il se passa soixante ans pendant lesquels les Chrétiens , presque toujours en guerre avec les Maures , & le plus souvent victorieux , ne firent pas cependant des conquêtes bien importantes. Ils en auroient fait apparemment après la bataille de las Navas de Tolosa , la plus sanglante que les Infideles ayent perdue après celle de Poitiers , car ils y laisserent deux cens mille morts. Mais Alphonse de Castille , le pere de Berangere , & l'ayeul de Ferdinand , n'ayant survêcu qu'un an à sa victoire , les troubles des minorités qui suivirent , empêcherent les Castillans , & les Arragoinois d'en recueillir les fruits. On trouve dans les premières années du regne de saint Ferdinand quelques Croisades , dont la principale commandée par l'Archevêque Rodrigue , ne produisit que du butin ,

& la prise de deux ou trois Places peu considerables , & ce ne fut que lorsque Ferdinand parut à la tête de ses Armées que recommencerent les succès éclatans , & les grandes conquêtes.

Berangere désiroit fort de l'y voir \* autant par zele pour la vertu de son fils , que par l'intérêt qu'elle prenoit à sa gloire , & à l'accroissement de son Empire. Elle appréhendoit que si elle le laissoit plus longtems dans l'inaction , son ardeur martiale ne se tournât contre les Chrétiens. Ainsi pour qu'il fût Conquerant sans préjudice , & même à l'avantage de la Religion , elle ne voulut pas qu'on prolongeât davantage la trêve avec les Maures , laquelle étoit sur le point d'expirer. Ce refus de prolongation équivaloit

\* *Berengaria volens eum à Christianorum injuriis alienum , militiæ suæ primitias voluit Domino dedicare , & treugam cum Arabibus noluit ulterius prolongari. Rodr.*

à une déclaration de guerre, & comme il étoit le fruit d'une résolution préméditée, Ferdinand avoit eu la précaution de faire revenir dans ses Etats Alvar Perès de Castro un des plus grands hommes de guerre qui fussent alors en Espagne. Un mécontentement lui avoit fait chercher une retraite chez les Maures, chose assez ordinaire en ce tems-là. Ferdinand lui fit des offres si avantageuses, qu'il ne balança pas à revenir. Les services qu'il rendit justifient bien l'estime qu'en faisoit le saint Roi, qui eut dans cette occasion le mérite d'avoir été chercher au loin un homme utile, qui étoit mécontent de lui, & dont il étoit peut-être mécontent lui-même.

Les préparatifs étant faits, Ferdinand entra en campagne accompagné de l'Archevêque Rodrigue, & suivi de toute la Noblesse de son Royaume. Cette première expédition fut, comme je l'ai dit,

en 1225. Elle ne servit gueres qu'à jeter l'effroi dans le Pays ennemi, & à préparer les succès des suivantes. On pilla les environs d'Ubeda, & de Baëça, d'où on emmena un grand nombre de Captifs. On fit le siège de Quesada, qui coûta à ses Défenseurs plusieurs milliers d'hommes. Mais les machines avoient tellement ruiné les fortifications, qu'après l'avoir prise, on fut obligé de l'abandonner. On marcha ensuite le long du Guadalquivir jusqu'au territoire de Jaën. Plusieurs Forts & Châteaux, qui se trouverent sur la route, furent pris & rasés. Les approches de l'hiver obligerent à borner-là le succès de cette Campagne, & le saint Roi reprit avec son Armée la route de ses États.

Il paroît que le projet de la Campagne de 1226 étoit de conquérir Baëça avec ses dépendances, & que les mesures que l'on avoit prises en firent regarder le succès comme in-

faillible. Car à peine l'Armée Castillane eut-elle passé cette chaîne de Montagnes que les Espagnols appellent la Sierra Morma, que le Roi de Baëça, Aben Mahomet Prince issu des Miramolins d'Afrique, vint offrir à Ferdinand d'être son Vassal aux conditions qu'il voudroit lui imposer. On lui prit ses Places fortes, qui étoient Andujar, Martos & le Château de Baëça. Martos fut donné peu de tems après aux Chevaliers de Calatrava. On exigea qu'il payeroit par forme de tribut la quatrième partie de ses revenus, & qu'il donneroit pour ôtage son fils Abdulmonin. Aben Mahomet consentit à tout, & baïsa la main de Ferdinand en signe de Vasselage. Ces conditions étoient dures : mais comme on étoit en état de le dépouiller de tout, on peut dire qu'on lui faisoit grace de ce qu'on lui laissoit. Le reste de cette Campagne fut occupé comme

la précédente à prendre , & à détruire des Forts & des Châteaux , & à faire des esclaves dont on emmena une quantité prodigieuse. Maniere cruelle de faire la guerre ; mais qui par la cruauté des Maures n'étoit plus qu'une juste représaille de la part des Chrétiens à qui elle étoit devenuë utile , & même nécessaire par le moyen qu'elle leur fournissoit de faire des échanges.

Les Campagnes suivantes jusqu'en 1230 se ressemblent si fort que je craindrois d'ennuyer , si je m'arrêtois à en faire l'histoire détaillée. Il suffit de dire qu'elles furent toutes glorieuses & avantageuses à Ferdinand qui s'y trouva toujours en personne , & que vingt Places au moins qu'il conquit avec leurs territoires , étendirent beaucoup ses Domaines dans l'Andalousie & dans les Royaumes de Cordouë & de Jaën. Mais je ne dois pas passer sous silence un événement

qui pensa d'abord lui faire perdre le Château de Baëça , & qui servit ensuite à le rendre maître de la Ville. Les Maures Habitans de la Ville indignés contre Aben Mahomet , parce qu'il s'étoit fait Vassal d'un Roi Chrétien , & d'un Roi qu'ils regardoient comme leur plus grand ennemi , résolurent de s'en défaire , & de se donner à Abenhut Roi de Seville. La conjuration étoit universelle , & Aben Mahomet qui en fut instruit ne crut pas avoir d'autre ressource pour sauver sa vie , que de s'enfuir à toute bride ; mais des Cavaliers envoyés après lui l'atteignirent sur la route d'Almudovar , & lui couperent la tête. Les Habitans de Baëça instruits de cet événement prirent les armes , & insultèrent le Château où commandoit alors le Grand Maître de Calatrava. Celui-ci fit une si vigoureuse résistance , qu'ils prirent le parti de l'affamer , ce qui devoit arriver

bien-tôt , parce que l'attaque avoit été si imprévüe , qu'on n'avoit pas eu le tems de se fournir de vivres. Ils manquerent en effet après peu de jours ; mais le Grand Maître qui avoit donné avis qu'on lui entint prêts dans un certain lieu qu'il avoit marqué , fortit de nuit avec ses plus braves , & emporta les vivres dans le Château sans que les Maures s'en apperçussent. Ceux-ci qui en furent instruits , n'espérant plus de prendre la Place par famine , recommencerent les attaques. Ils trouverent toujours la même résistance ; mais la Garnison qui n'étoit pas nombreuse s'affoiblissoit , & le Grand Maître se crut obligé de demander du secours. La circonstance étoit favorable. Ferdinand venoit d'emporter d'assaut Capilla dont le siège avoit duré plus de trois mois. Alvar Perès , à qui le Grand Maître avoit donné avis de sa situation , lui fit dire que pour

peu qu'il tint encore, non-seulement il sauveroit le Château de Baëça, mais qu'il le rendroit maître de la Ville. En même-tems il fit partir un détachement des meilleures Troupes de l'Armée Royale. Dom Lope de Haro, qui les commandoit, ayant trouvé le moyen d'entrer dans la Citadelle, ses Troupes jointes à la Garnison fondirent avec une telle impétuosité sur les Assiégeans, que les Maures prirent l'épouvante, & abandonnerent la Ville. Ce récit est celui de Terreras. Mariana dit que le Roi marcha en personne à la tête de son Armée. Quoiqu'il en soit de cette circonstance, Baëça fut soumis ainsi à la domination Cassilane le jour de saint André, qui en est le Patron. Ferdinand ne tarda pas à y mettre un Evêque, malgré les oppositions de l'Archevêque Rodrigue, qui prétendoit que Baëça devoit être de son Diocèse. Mais les Souverains Pontifes avoient réglé

que lorsqu'on feroit des conquêtes sur les Mahometans , on rétablirait les Evêchés dans les Villes où il y en avoit eu précédemment. Cette autorité , soutenue par la présence du Légat , prévalut dans cette occasion , & fit la décision pour toutes celles qui suivirent.

Ce Légat étoit Jean d'Abbeville, auparavant Moine de Cluni , alors Cardinal Evêque de Sabine , homme vertueux , sage & sçavant , comme le témoigne l'Archevêque Rodrigue. Il déclara nul , à raison de parenté , le mariage de Dom Jaime Roi d'Arragon avec Eleonor de Castille. Leur fils Alphonse fut cependant reconnu légitime ainsi que l'avoit été Ferdinand. Eleonor se retira auprès de sa sœur Berangere , qui avoit éprouvé le même fort. Cette conformité servit à unir davantage ces deux sœurs , que l'inclination pour la vertu autant que la proximité du sang rendoient déjà

si cheres l'une à l'autre, & si elles eurent des regrets, ils furent bien adoucis par le plaisir de les avoir ensemble. Le Légat pendant les trois ans que dura sa légation, tint des Conciles dans les différens Royaumes d'Espagne où il se fit des Reglemens très-sages & très-salutaires. Un des principaux objets de sa mission étoit de prêcher la Croisade contre les Maures. Il le fit avec tant de zèle & de succès, qu'Alphonse de Leon ayant mis sur pied toutes ses forces prit Caceres, Merida & Badajos, & remporta cette célèbre victoire dont nous avons déjà parlé. Ce fut dans cette occasion que saint Ferdinand prêta à Alphonse une grande partie de son Armée pour faire des conquêtes qui n'étoient pas pour lui, & qui, suivant la disposition de son pere ne devoient jamais lui appartenir comme on le verra bien-tôt; mais comme j'écris l'Histoire d'un Saint, je

dois dire ici qu'il a fait la guerre en Saint, & que soit dans ses motifs, soit dans les moyens qu'il employoit pour vaincre, ce Conquérant montrait le zèle d'un Apôtre, & pratiquoit l'austérité d'un Solitaire. La fin qu'il se propoisoit dans toutes ses guerres, étoit toujours la gloire de Dieu, & jamais la sienne. C'est ce qu'il assura \* avec une espèce de ferment à quelqu'un qui lui donna occasion de parler sur ce sujet. On demandera si ce témoignage qu'il se rendoit à lui-même étoit conforme à la vérité, & s'il n'étoit pas contraire à l'humilité. Pour ce qui est de la première, je crois qu'un homme dont le corps a été trouvé sans corruption quatre cens ans

\* *Tu Domine, qui scis corda, & renes hominum nosti quia non meam, sed tuam gloriam quæro, non tam caducorum regnorum, quam fidei tuæ, Christianæque Religionis incrementum desidero.*  
Sancius, Ep. Palent. histor. Hispan. part. tert. cap. 39.

après sa mort , peut bien être dispensé de donner d'autres preuves , qu'il n'étoit pas un hypocrite & un menteur. Quant à l'humilité , outre que ce n'est pas toujours à taire ses vertus qu'elle consiste , mais à en rapporter la gloire à Dieu ; on sçait assez que les Saints ont une idée si vive de la grandeur de Dieu & de leur propre néant , qu'à peine conçoivent-ils qu'on puisse s'attribuer à soi-même la moindre partie de la gloire qui doit lui revenir toute entière : Une pareille attribution n'est rien moins à leurs yeux qu'un larcin impie , & ils disent que tout ce qu'ils font de glorieux est pour la gloire de Dieu , comme un homme de bien ordinaire dit qu'il n'est pas un voleur & un sacrilege. Après Dieu , toute la confiance du saint Roi étoit dans la Mere de Dieu. Il faisoit toujours porter sa Statuë dans ses Armées pour inspirer à ses Trou-

pes la dévotion qu'il avoit pour elle , ce qui lui fut d'autant plus facile qu'on en éprouva plus d'une fois les effets miraculeux. Mais son zèle ne se bornoit pas-là. Afin d'entretenir dans ses Armées l'esprit de piété dont il étoit animé, il y faisoit venir un Clergé nombreux, tant Séculier que Régulier. La parole de Dieu y étoit prêchée, les Sacremens y étoient fréquentés. Tout le spirituel étoit sous les ordres de l'Archevêque Rodrigue, qui y exerçoit l'autorité Pontificale; ce qui étoit jugé si nécessaire, qu'une maladie dangeureuse ayant empêché Rodrigue de suivre l'Armée pendant le cours d'une Campagne, il nous apprend que ce fut l'Evêque de Placentia, son Suffragant, qui fit à sa place les fonctions Episcopales. On rapporte qu'outre cette Statuë de la sainte Vierge que Ferdinand exposoit à la vénération

de ses Soldats ; il en avoit toujours sur lui une petite devant laquelle il avoit coutume de faire sa priere. Elle fut trouvée sur sa poitrine lorsqu'on ouvrit son tombeau plusieurs siècles après sa mort, ce qui a donné occasion aux Peintres de le représenter avec une Médaille sur la poitrine où est gravée l'Image de la sainte Vierge. Il avoit celle-ci à l'arçon de sa selle lorsqu'il alloit au combat : C'étoit par ce signe qu'il vainquoit. Mais ce moyen n'étoit pas le seul qu'il employât pour se rendre propice le Dieu des Armées. Lorsqu'il prévoyoit quelque action importante, il passoit les jours, & quelquefois les nuits dans la priere & dans les larmes auxquelles ses macérations mêlerent plus d'une fois son sang. Il craignoit que ses péchés n'attirassent sur ses armes la malédiction de Dieu : C'étoit pour l'appaiser qu'il exerçoit sur son corps ces saintes rigueurs. Lorsqu'il mar-

choit à l'Ennemi , il portoit sur sa chair nuë un Cilice fait en forme de Croix , qui lui couvroit la poitrine & les bras , & qui étoit semé en dedans de pointes de fer. Il avoit plus de confiance dans cette armure que dans la plus forte cuirasse. On peut juger de la douleur qu'elle lui causoit dans l'agitation du combat , & en même-tems quelle a dû être la sainteté d'un Roi , qui ne faisant la guerre que pour Dieu , se faisoit à lui-même une guerre si cruelle.

En 1230 Ferdinand se mit en campagne , comme il avoit accoutumé de faire chaque année , & après avoir pris Montese qu'il démolit , Montiel dont il ne reste plus guere que le nom , & quelques autres Places ; il alla mettre le siège devant Jaën , Ville considerable de l'Andalousie , alors Capitale du petit Royaume qui en portoit le nom. Les Maures , qui s'y attendoient ,

l'avoient si bien munie d'hommes & d'armes, & y firent une si belle défense, que Ferdinand désespérant de la prendre cette année, leva le siège de l'avis de ses principaux Officiers. Arrivé à Guadalajara, il y reçut des nouvelles qui lui firent connoître que Dieu, qui devoit un jour lui livrer Jaën, ne l'en avoit rappellé cette année, que pour le mettre à portée de s'assurer une possession bien plus importante. Son pere Alphonse étoit mort, & gardant ses ressentimens jusqu'au bout, il avoit fait un testament par lequel il déclaroit héritières de tous ses Etats les Infantes Sancia & Douce, deux filles qu'il avoit eues de son premier mariage avec Taraise de Portugal. Ce mariage au reste avoit été déclaré nul à raison de parenté, comme le fut après celui qu'il fit avec Berangere. Les Infantes avoient déjà un puissant parti : Elles occupoient des Places, &

il étoit à craindre , si on leur en laissoit le tems , qu'elles ne vinssent à bout de s'établir de maniere à ne pouvoir être dépossédées. Il paroît que c'est ce que mandoit Berangere , qui venoit elle-même à grandes journées pour hâter le retour de son fils , afin de prévenir les factions & la guerre civile. Il n'y avoit pas en effet de tems à perdre. Déjà des Gentilshommes de la Galice & des Asturies avoient brûlé plusieurs habitations que le feu Roi Alphonse avoit formées dans leurs cantons , soit qu'elles leur déplussent , ou qu'ils voulussent commencer par-là les hostilités. Dans la Ville de Leon , Dom Diegue Dias un des plus grands Seigneurs du Pays , qui avoit pris parti pour les Infantes , s'étoit emparé de la Tour & de l'Eglise de saint Isidore , qu'il faisoit garder à main armée. L'Evêque de son côté , qui vouloit conserver la Ville à Ferdi-

mand, avoit logé des Troupes dans la Cathédrale. Les Habitans s'étoient emparé des Tours de la Ville, & de tous les endroits fortifiés, chacun pour le parti qu'il avoit embrassé. Tout étoit en armes dans la Capitale. La discorde déchainée souffloit dans tous les cœurs le feu de la guerre, & la première épée tirée alloit faire couler des torrens de sang, lorsque le Ciel intervint, & fit cesser tous les partis en se déclarant pour le plus juste. Dom Diegue Dias fut frappé tout-à-coup d'une maladie si violente, que les yeux paroissoient lui sortir de la tête. Il croyoit sentir lui-même qu'on les lui arrachoit avec des douleurs inexprimables. En même-tems il crioit, \* ou quelque'autre esprit que le sien, dit

\* *Ita ut ipse, vel in eo nescio qui clamaret quod  
S. Isidorus, ob auxilium Regis Fernandi, volebat  
ipsum interficere, eo quod occupaverit Turrim, &  
ecclesiam ejus. Luc. Tud.*

Luc de Tuy, crioit au-dedans de lui que saint Isidore, Protecteur de Ferdinand le vouloit tuer, parce qu'il s'étoit emparé de sa Tour, & de son Eglise. Alors ce malheureux, forcé par la violence de la douleur, & touché des remontrances que lui fit la Comtesse Sancia sa mere, rendit la Tour & l'Eglise à l'Abbé & aux Religieux à qui il donna un dédommagement pour les torts qu'il avoit causés. Il jura ensuite sur les saints Evangiles qu'il seroit désormais Vassal de saint Isidore, & son Chevalier. Cela fait, afin qu'on ne pût pas douter que le coup ne partit d'enhaut, il se trouva parfaitement guéri, & sortit de la Ville qu'il laissa tranquille par sa retraite, & persuadée par cet événement que c'étoit à Ferdinand que Dieu la réservoir.

Cependant ce Prince étoit parti de Guadalajara, & après avoir joint Berangere à Orgas, d'où ils ne si-

rent que passer par Toledé, ils entrèrent de compagnie dans le Royaume de Leon, dirigeant leur marche vers Toro. Tout ce qu'il y avoit de Villes & de Châteaux sur la route s'empresse de rendre hommage à Ferdinand. A Villalar on reçut une députation composée de la principale Noblesse de Toro qui venoit annoncer à Ferdinand que cette Ville le reconnoissoit pour son Roi, & le supplier en même-tems de vouloir bien y faire son entrée le lendemain. Nous y fûmes en effet le lendemain, dit l'Archevêque Rodrigue, & le Roi y fut reçu avec une joye & des applaudissemens incroyables. Tout retentissoit de ces acclamations, vive Ferdinand le Débonnaire, le Saint, le Victorieux. On peut juger de la joye qu'en ressentoit Berangere qui aimoit son fils plus qu'elle-même, & qui voyoit dans ces favorables dispositions des Peuples le fruit des

sages mesures qu'elle avoit prises ; car tout ceci étoit son ouvrage. Comme elle avoit pressenti jusqu'où pourroit aller les ressentimens d'Alphonse , elle s'y étoit prise de loin pour en prévenir les mauvais effets. Aux premiers éclats que fit ce Prince , lorsque Ferdinand fut reconnu Roi de Castille , elle avoit fait ratifier par Honorius III. la légitimité de son fils déjà déclarée , & confirmée par Innocent III. C'étoit pour montrer toujours aux Peuples de Leon leur Roi futur. Depuis , elle avoit conservé des intelligences dans le Pays , & s'y étoit ménagé un parti qu'elle fit agir aussitôt que le Roi fut mort. Sa présence acheva le reste , & rendit facile à Ferdinand ce que bien des gens regardoient alors comme impossible. Car la crainte de devenir Province de Castille étoit cause qu'il n'y avoit presque personne\* dans Leon , qui

\**Licet regnorum unio ferè omnibus displiceret. Rodr.*

ne fût opposé à l'union des deux Royaumes ; mais cette habile Princesse fit si bien par sa douceur insinuante , & par le don de persuasion qu'elle avoit reçu du Ciel , que ce qui d'abord avoit révolté tous les esprits , fut enfin agréé de tout le monde.

L'essentiel étoit d'être reconnu dans la Capitale ; mais les nouvelles qui en arrivoient faisoient douter si on le feroit sans opposition. Les Infantes avoient dans le nord du Royaume un parti formé , qui paroïssoit y préparer un soulèvement. L'orage fut conjuré principalement par les Evêques , à qui il appartient également , \* dit Rodrigue , de soutenir les droits de la Royauté , & ceux du Sacerdoce. Ils se déclarerent sans balancer pour le Roi. Ils représentèrent son droit incontestable. Ils rappellerent le serment de

\* *Episcopi . . . . quorum interest regnum & sacerdotium contueri.* Rodr.

fidélité qu'Alphonse même lui avoit fait prêter dans l'Assemblée des Etats où il le reconnut pour son fils légitime, & pour son héritier. Ces raisons soutenuës de l'autorité de ceux qui les alleguoient, acheverent d'entraîner tous les esprits, & la rébellion fut étouffée dans sa naissance. Dès qu'on parut devant Mayorga, & Maufilla, ces deux Places se rendirent. Le lendemain Ferdinand accompagné de sa mere, de sa femme, & de ses enfans, fit son entrée dans Leon où il fut reçu & reconnu par le Clergé & par le Peuple; on chanta le *Te Deum*, & le Roi commença dès-lors à s'appeler Roi de Castille & de Leon.

Taraife de Portugal premiere épouse d'Alphonse & mere des deux Infantes, étoit alors dans le Monastere de Lorvan de l'Ordre de Cîteaux, où elle avoit pris le voile. Elle y vécut dans une si grande perfection, qu'elle est reconnue pour

Sainte, & qu'on en célèbre la Fête le 17 de Juin. Une Sainte ne pouvoit pas soutenir le droit injuste de ses filles, mais une mere ne pouvoit pas abandonner tout-à-fait les intérêts de ses enfans. Pour accorder ces deux devoirs, elle fit demander à Berangere une entrevue où tous les différends pourroient se terminer à l'amiable. La Cour étoit alors à Leon, & tous ceux qui la composoit, voyant qu'après la réduction de la Capitale, les Peuples venoient en foule rendre hommage à Ferdinand, vouloient qu'au lieu de traiter, on poussât les Infantes, dont la cause paroissoit désespérée. Mais \* Berangere ne craignoit rien tant que la guerre civile, & ses ravages toujours funestes, surtout au pauvre Peuple. Ainsi laissant le Roi à Leon, où sa présence étoit nécessaire, elle

\* *In tantum timuit regni & pauperum devastationem, quod &c. Rodr.*



se transporta à Valentia, Ville de la frontiere de Portugal, peu distante du Monastere de Lorvan. Ce fut là que s'aboucherent ces deux Princesses, toutes deux épouses du même Roi, toutes deux séparées de leurs époux, & chargées de soutenir l'une contre l'autre les intérêts des enfans qu'elles en avoient eus. Ces rapports n'étoient guere propres à les concilier, si ç'eût été deux femmes ordinaires; mais la grace scut unir ce que la nature a de plus incompatible. L'équité de Taraise lui fit reconnoître d'abord le droit du fils de Berangere: La bonté de Berangere n'eut pas de peine à condescendre aux demandes raisonnables que Taraise lui fit pour ses filles. Celles-ci remirent toutes les Places qu'elles occupoient encore, & renoncerent à toutes leurs prétentions à la Couronne. Elles eurent en échange une pension de 30000 pieces d'or assi-

gnée sur des fonds & dans des lieux convenables , revenu très-considérable pour le tems , qui les mit en état de vivre d'une maniere proportionnée à la grandeur de leur naissance. Peu de tems après , le frere & les deux sœurs se virent à Benaventé , où on s'étoit donné rendez-vous , & ce qui pouvoit rester des anciennes divisions , acheva de se dissiper dans leurs embrassemens. Ainsi après soixante & treize ans de désunion , le Royaume de Leon fut réuni à la Castille une seconde fois , & pour toujours. On peut regarder cette réunion comme le fondement de la grandeur des Rois d'Espagne , ces deux Etats ayant formé au milieu de la Monarchie comme un centre auquel toutes les autres parties vinrent se réunir. Les Historiens en donnent l'honneur à Berangere , qu'ils disent n'avoir guere moins servi à Ferdinand dans cette occa-

sion, que lorsqu'il s'agit de le faire Roi de Castille. Il est vrai que cette Princesse ne fit jamais mieux paroître le talent merveilleux qu'elle avoit de concilier les esprits, & de vaincre tous les obstacles \* par la force de sa douceur toute puissante. Mais ce qui, dans ce succès, toucha plus sensiblement la mere & le fils, ce fut qu'un si grand ouvrage se trouva fait & consommé, sans qu'il eût été répandu une goûte de sang.

Ferdinand employa le reste de cette année, & , à ce qui paroît, les deux suivantes à affermir, & à faire aimer sa nouvelle domination. Il punnit cependant les gentilshommes qui avoient mis le feu aux nouveaux établissemens qu'Alphonse avoit faits dans la Galice, & dans les Asturies. Il les banit à perpétuité de toute l'étendue de ses États. Il devoit cette vengeance à la mémoire de son pere

\* *Sic omnes gratiæ solertiâ dulcoravit. Rodr.*

outragée par cette attentat , & à ceux de ses nouveaux Sujets qui avoient été les victimes de cette injuste violence. Il pardonna tout le reste ; ce que je remarque pour dire ici que je ne trouve pas que , dans tout le cours de son regne il ait vengé une seule fois ses injures personnelles. La Loi qui en ordonne le pardon regarde les Princes comme le reste des hommes , & s'ils sont obligés dans certaines rencontres , de défendre la majesté de l'Empire offensée dans leur personne , il en est d'autres où le bien de l'Etat ne l'exigeant pas , ce qu'il y a de personnel dans la vengeance leur est interdit , comme à tous les Chrétiens. Tout ce que fit saint Ferdinand dans le Royaume de Leon fut marqué au sceau de la sagesse , de la justice & de la bonté. Il rendit aux Villes plusieurs privileges qui leur avoient été ôtés sous les regnes précédens. Il diminua les charges publiques ;

il établit de sages coutumes; & dans la visite qu'il fit des principales Villes de son nouveau Royaume, il ne se contenta pas de faire des reglemens touchant l'administration de la Justice; il l'administra lui-même, pour instruire par son exemple les Juges de Leon, comme il avoit fait ceux de Castille. Les Maures respirerent un peu pendant les trois années que Ferdinand employa à établir l'ordre, & la justice dans ses nouveaux Etats. Ce repos ne fut pas cependant tout-à-fait tranquille. Ils étoient rentrés dans Quesada la premiere conquête que Ferdinand avoit faite sur eux, & ils commençoient à en réparer les fortifications. Le Roi donna cette Place à Rodrigue pour être possédée en propre par lui, & par ses successeurs les Archevêques de Toledé, mais à condition qu'ils y entretiendroient une Garnison. Rodrigue l'accepta, & il nomme seize autres Places qu'il

tenoit de la même maniere, & aux mêmes conditions. On peut regarder ceci comme une des sources principales des grandes richesses de l'Archevêché de Toledé, & des Ordres Militaires en Espagne. Les Rois leur cédoient des Places nouvellement conquises, & quelquefois conquises par ceux-mêmes à qui ils les cédoient; mais à condition que ceux-ci les défendroient contre les Maures. Chacun y trouvoit son avantage. Les Rois s'en réservoient la Souveraineté, & se l'assuroient en les donnant à garder à des hommes qui le faisoient avec tout le zèle qu'inspire le désir de conserver ses propres possessions, ce qui n'étoit pas aisé aux Rois mêmes dans un tems où n'ayant pas de Milice réglée, ils ne pouvoient pas entretenir des Garnisons partout; & ceux qui les gardoient étoient bien dédommagés de la peine, & des frais qu'il leur en coûtoit, par ce surcroit de

puissance & de richesses. Quoique d'abord ces nouvelles possessions leur fussent au moins aussi onéreuses que profitables, comme le fait entendre l'Archevêque Rodrigue, qui dit, en parlant de la Ville de Quesada, qu'il la garda par considération pour le Roi qui la lui avoit donnée, ce qu'il n'auroit pas dit, s'il n'auroit pas regardé cette nouvelle acquisition autant comme une charge que comme un bénéfice.

Les affaires de Leon permirent enfin à Ferdinand de faire la guerre en personne, & il la recommença en 1234 par le siège d'Ubeda. Cette Ville est du Royaume de Jaen dans l'Andalousie. Elle est encore considérable, & assez peuplée; alors elle étoit très-forte, & comme s'exprime un Auteur du tems, toute peuplée de Guerriers. Mais le siège fut poussé avec tant de vigueur, que tout ce que purent obtenir les Assiégés, ce fut en se rendant par capi-

tulation, qu'ils auroient la vie, & la liberté sauve. Je ne crois pas qu'on doive placer ailleurs que pendant ce siège une autre expédition qui eut beaucoup plus d'éclat, & dont Ferdinand procura la gloire à son Frere Alphonse Infant de Leon. Comme le siège d'Ubedane devoit pas occuper tout ce qu'on avoit de forces sur pied, le Roi fit un détachement dont il donna le commandement à l'Infant Alphonse à qui, pour suppléer à ce qui lui manquoit du côté de l'expérience, il joignit le grand Alvar Perès de Castro. Ils avoient ordre de faire des courses principalement dans l'Andalousie, où le soulèvement des Peuples contre Abenhut Roi de Seville étoit regardé comme une occasion favorable dont il falloit profiter. Un torrent qui tombe du haut d'une Montagne n'est ni plus rapide dans sa course, ni plus furieux dans ses débordemens que

le fut ce Corps d'armée conduit par un Prince si courageux, & par un Général si expérimenté. D'Andujar, qui étoit le lieu du rendez-vous, il suivit le cours du Guadalquivir, marchant tantôt uni, tantôt divisé, étendant ses ravages à droite & à gauche, portant partout le fer & le feu, entraînant & roulant, pour ainsi dire, avec lui tout ce qu'il trouvoit sur son passage, meubles, vivres, bestiaux, Esclaves de toute condition, & de tout âge. Ce fut ainsi qu'il désola le territoire de Cordoue; qu'à Palma où on fit mine de l'arrêter, la Place fut emportée d'assaut, & tous les Habitans passés au fil de l'épée. Arrivé au voisinage de Seville, on y fit les mêmes dégats, & on descendit au Midi jusqu'à Xerès, où la Mer empêcha d'aller plus loin. On y rassembla tout le butin, après quoi on délibéra sur les moyens de s'en retourner par le Pays ennemi

qu'il falloit traverser de nouveau pour regagner les frontieres de la Castille.

Enfin les Maures se réveillerent , & suspendant leurs querelles domestiques , ils se réunirent contre l'ennemi commun. Le Roi Abenhut qui avoit convoqué nommément ceux qui habitoient les contrées maritimes , les conduisit à Xerès comme à une victoire assurée. Il en douta encore moins lorsqu'il vit à quelle poignée d'ennemi il avoit affaire , & le premier ordre qu'il donna fut qu'on préparât des liens pour attacher les Captifs. Ils ne furent pas inutiles , comme on le verra ci-après. Mais avant l'action les Chrétiens mêmes ne douterent pas qu'ils ne fussent pour eux , vû la petitesse de leur nombre , comparée à la multitude effroyable de leurs ennemis. Cette premiere frayeur fut encore augmentée , lorsqu'un petit Roi Maure qui arrivoit à l'in-

stant pour renforcer l'Armée d'Abenhut , vint se poster derriere eux avec sept cens Cavaliers qu'il conduisoit , de façon qu'ils se trouverent enfermés de toutes parts, ayant en face une Armée beaucoup supérieure , & à dos le Guadaleté , riviere profonde , dont on ne pouvoit tenter le passage sans courir risque d'être englouti dans ses eaux.

Cependant Abenhut ne se fia pas si fort à la supériorité du nombre, qu'il négligeât de prendre les mesures les plus propres à lui assurer la victoire. Il avoit partagé son Armée en sept corps qu'il disposa en ordre de bataille. L'Armée Chrétienne qui ne comptoit pas plus de quinze cens hommes, tant de Cavalerie , que d'Infanterie , n'égaloit pas le moindre de ces sept Corps. C'est ce qui avoit obligé Alvar à faire couper la tête à cinq cens Esclaves Maures que l'on ne pouvoit pas garder , & qui pouvoient rompre leurs fers pen-

dant l'action. Ce Général fit monter sur les bêtes de charge, tant mulets, que chevaux, le plus grand nombre de Fantassins qu'il fut possible, avec ordre de se porter dans les endroits où on seroit le plus pressé par l'ennemi. Ce fut-là son Corps de réserve. Il sépara la Cavalerie de l'Infanterie, comme avoient fait les Maures, mais il ne fit de tout qu'un même corps de bataille. Il parcourut les rangs, & ranima tous les courages par ses discours, & par l'air de confiance qui brilloit dans ses yeux, & dans toute sa personne; car il n'étoit couvert que d'une simple tunique, & il n'avoit pour arme qu'une baguette à la main. On sera surpris qu'Alphonse fût à l'arrière-garde; mais tout étoit égal pour le danger dans une action où tout le monde devoit combattre, & où personne ne pouvoit fuir. Cependant on travailloit dans l'Armée Chrétienne à

se rendre le Ciel propice ; on se confessoit, les ennemis se réconcilioient, tous conjuroient le Dieu des Armées de combattre lui-même contre un ennemi, qui étoit moins le leur que le sien, & celui de ses Autels, lorsqu'enfin les Maures s'ébranlent, & avancent au bruit épouvantable de leurs cris mêlés au son de leurs trompettes, & de leurs tambours d'airain. Les Chrétiens crient de leur côté *saint Jacques & Castille*, & fondent aussitôt sur le premier Corps qu'ils enfoncent, & qu'ils dissipent. Le second ne tint pas plus long-tems que le premier. Il en fut ainsi de tous les autres qu'ils attaquèrent, & qu'ils défirent successivement, faisant partout un carnage horrible, & se mêlant tellement avec les Maures, que ceux-ci, dit la Chronique, pouvoient à peine se trouver deux ensemble. Le combat ne fut bien-tôt plus qu'une déroute, & une fuite dans laquelle

les Castillans en tuerent encore plus que dans la mêlée. Pour surcroit de désastre , les Portes de Xerès s'étant trouvé trop étroites pour recevoir la foule des Fuyards , plusieurs y furent étouffés , & la presse occasionna des combats entre les vaincus où un très-grand nombre périrent de la main des uns des autres.

Une si grande victoire remportée avec des forces si inégales ne pouvoit être que l'effet d'une protection miraculeuse. On en eut la preuve incontestable dans le témoignage uniforme de plusieurs Prisonniers , qui déposèrent que pendant le combat ils avoient vû un Chevalier monté sur un cheval blanc , qui tenoit d'une main un étendard blanc , & de l'autre une épée étincelante ; que ce Chevalier étoit suivi de plusieurs autres montés pareillement sur des chevaux blancs , & que cet Escadron , auquel ne res-

sembloit aucun de ceux qui étoient dans l'Armée , portoit partout avec soi la terreur de la mort. Des Chrétiens assurerent qu'ils avoient eu aussi la même vision ; & l'on ne doute pas que le Chef de cette bande céleste ne fût l'Apôtre saint Jacques , que l'on avoit invoqué au commencement du combat. Ce qui acheva de le persuader , ce fut le petit nombre de Chrétiens qui périrent dans cette sanglante journée. Ceux qui en mettent le plus n'en comptent que dix ; parmi lesquels il n'y eut qu'un seul Chevalier dont l'histoire est remarquable. Il avoit des ressentimens contre un de ses camarades qui le pria de lui pardonner , selon l'ordre que saint Ferdinand avoit établi dans ses Armées , qu'avant le combat tous les Soldats se confesseroient autant que la chose seroit possible , & que ceux qui auroient des inimitiés se réconcilieroient. Celui-ci ne voulut

entendre à rien , à moins que son ennemi ne consentît à l'embrasser. Il étoit si fort , qu'il étouffoit un homme en l'embrassant , & il avoit fait plus d'une fois cette trahison. La maniere dont il parloit fit juger qu'il la méditoit alors. On le pria donc de donner des marques de réconciliation , qui fussent moins suspectes. Tout fut inutile , non-seulement de la part de celui qui lui demandoit grace , mais encore de la part des Prêtres & des Religieux qui lui firent à ce sujet des remontrances très-pathétiques , & de celle même de l'Infant Alphonse qui s'abassa jusqu'aux prieres pour le fléchir. Le combat s'engagea où on vit d'abord cet homme faire des exploits dignes de son courage , & de sa force prodigieuse. Bientôt il disparut , & quelques perquisitions que l'on fit , on ne put jamais le trouver , ni découvrir ce qu'il étoit devenu. Cet événement

fut une grande instruction pour ceux qui confervoient encore des haïnes dans leur cœur , & donna un nouveau poids aux saintes institutions de Ferdinand. Il étoit alors à Palence , où il paroît qu'il étoit retourné après la prise d'Ubeda dont le siège , comme nous l'avons dit , l'avoit occupé pendant cette Campagne. Ce fut-là que son frere lui ramena son Armée toute couverte de gloire , & chargée d'un butin immense. Il le reçut avec des démonstrations extraordinaires d'estime & d'amitié. Elles lui étoient bien dûes après une victoire aussi éclatante , & aussi considérable par ses suites. Car , au rapport des Historiens , elle entraîna la conquête de l'Andaloufie. Les Maures ne s'en releverent jamais , & il leur en resta un si grand effroi des Chrétiens , que depuis cette journée , ils n'osèrent presque plus se montrer en Campagne.

Cette même année 1234 la joye que causerent ces brillans succès fut changée en deuil par la mort de la Reine Beatrix , épouse de saint Ferdinand. Cinq ans auparavant le Ciel la lui avoit rendue par un miracle , qui m'a paru digne de trouver place dans cette Histoire. Le Roi qui faisoit alors le siège de Capilla , qui l'arrêta si long-tems , l'avoit fait venir à Concha , Ville de la vieille Castille , assez voisine de Capilla. A peine y étoit-elle arrivée qu'elle fut prise d'une fièvre violente , qui , jointe à une grossesse fort avancée , la réduisit bien-tôt à l'extrémité. Pierre de *Montpellier* , son premier Médecin , & tous les autres en désespererent. Beatrix demanda alors une Statue de la sainte Vierge , à laquelle elle avoit de la dévotion. Elle dit en la prenant , voici celle qui me guerira. Elle lui baïsa les pieds & les mains , & aussitôt elle fut parfaitement gue-

rie. C'est ainsi que le miracle est raconté par son fils Alphonse, qui étoit présent. C'est lui qui nous a appris aussi la guerison miraculeuse de son pere à Onna. L'une & l'autre relation ne respire que la piété, & il est bien difficile d'y reconnoître ce Prince impie, à qui on fait dire que s'il avoit assisté à la création du monde, il auroit pû donner de bons conseils au Créateur. Ce conte est tenu par bien des gens pour apocryphe. Mais, en tout cas, Alphonse auroit mieux fait de garder ses conseils pour lui-même. Ce Prince Géometre, Astronome, Poëte même, car les deux relations dont je parle ici, sont écrites en vers; ce bel esprit en un mot, n'étoit qu'un imbecille en fait de politique & de gouvernement, un Prince sans vigueur & sans conduite, à qui Sanche, le second de ses fils, ne laissa qu'une ombre de royauté, & qu'il força à le déclarer son succes-

feur , à l'exclusion des enfans de son fils aîné mort avant lui. Pour revenir à Beatrix , Dieu voulut cette fois la retirer du monde , & il sera aisé de juger combien cette perte dût être sensible à saint Ferdinand , si l'on se rappelle ce que j'ai déjà dit , que tous les Auteurs du tems ne reconnoissent dans cette Princesse que des agrémens , & des vertus ; & si l'on pense que les amours légitimes sont toujours bien plus forts dans le cœur des gens de bien , que dans le reste des hommes. La Reine Beatrix mourut à Toro , d'où son corps fut transporté à Burgos pour être inhumé dans le Monastere Royal de Las Huelgas. Après la mort de saint Ferdinand , il fut porté à Seville , où il fut mis à côté de celui du Roi son époux.

---

---

**LIVRE TROISIEME.**

**S**AINTE FERDINAND étoit encore dans les regrets de cette mort , depuis laquelle il n'avoit point quitté ses Etats , lorsque Dieu le tira de cette espece de langueur par une aventure qui produisit un des plus glorieux événemens de son règne. Les Chrétiens d'Andujar avoient fait une course dans le Royaume de Cordouë. Ils en avoient amené quelques captifs , de qui ils apprirent que les habitans de Cordouë vivoient dans la plus grande sécurité , qu'on n'y faisoit point de garde , & qu'il étoit aisé de se rendre maître de la Ville , surtout si on commençoit par s'emparer d'un certain Fauxbourg fermé de murs qui en faisoit la premiere enceinte. Rodrigue ajoute , & la suite le fait assez voir , que quelques Maures mécontents des  
Principaux

Principaux de Cordouë, avoient promis aux Chrétiens de les seconder dans cette entreprise. Elle fut résolue, & on dépêcha aussi-tôt à Martos pour informer du projet Alvar Perès de Castro. La nuit de l'exécution que l'on avoit choisi pluvieuse & obscure, ce qui n'étoit point rare alors, parce qu'on étoit au mois de Janvier, on approcha des murs avec les échelles, & on prêta l'oreille pendant quelque tems, pour s'assurer si l'on ne faisoit pas la garde dans les tours & sur les remparts. Un profond silence annonça qu'il n'y avoit personne, ou que tout dormoit. Alors ils demanderent ce qu'il y avoit à faire à quelques Chrétiens du canton qui s'étoient joints à eux : Un d'eux, nommé Dominique, qui leur avoit servi de guide, leur répondit avec la religieuse simplicité de ce tems-là : Messieurs, faisons le signe de la Croix, recommandons-nous à Dieu, à la Ste. Vierge,

& au glorieux Apôtre saint Jacques. Cela fait, jettons nos échelles de cordes, si nous ne pouvons pas les accrocher, appliquons nos échelles de bois, & faisons monter d'abord ceux qui sçavent la langue des Maures, & qui sont habillés comme eux, afin que les Maures qu'ils pourroient rencontrer, croyant qu'ils sont des leurs, ne pensent pas à donner l'allarme. Ce conseil fut suivi; les premiers qui monterent furent Alvar Colodro, & Benoît de Bannos, ceux qui les suivoient immédiatement avoient, comme eux, le turban en tête; lorsqu'ils furent parvenus à la tour, contre laquelle on avoit appliqué les échelles, quatre Maures qui étoient endormis se réveillèrent, & leur demandèrent qui ils étoient, & ce qu'ils vouloient. Ils répondirent en Arabe qu'ils faisoient la ronde. Un des quatre Maures, qui étoit d'intelligence avec les Chrétiens, ayant reconnu la voix d'Alvar Colodro, lui

ferra la main , & lui dit à l'oreille ;  
défaites-moi de ces hommes , & je  
tiendrai ce que je vous ai promis.  
Aussitôt on se jetta sur eux , on les  
baillonna , & on les précipita du  
haut de la muraille ; les Chrétiens ,  
aux pieds desquels ils tomberent ,  
les acheverent à coups d'épée. Ce  
premier succès de leurs camarades  
leur fit juger qu'il étoit tems qu'ils  
montassent. Ils le firent , & ache-  
verent de s'emparer de la premiere  
tour. Ensuite marchant le long du  
rempart , ils prirent , l'une après  
l'autre , toutes les tours , jusqu'à la  
porte de Martos , dont ils se faisi-  
rent aussi , & qu'ils ouvrirent à  
Pierre Ruis Tafur , qui entra aussitôt  
avec le corps de Cavalerie qu'il  
commandoit.

Enfin , le jour parut , & les Mau-  
res qui virent que les Chrétiens  
étoient maîtres du Fauxbourg , s'en-  
fuirent dans la Ville , avec ce qu'ils  
purent emporter de leurs meilleurs

effets. On les poursuivit, & on en fit un grand carnage. On se barricada dans toutes les rues du Fauxbourg, pour être en état de résister aux attaques que l'on auroit à effuyer de la part des Maures, lorsqu'ils seroient revenus de leur première surprise. Ils en firent en effet qui furent si vives & si redoublées, que les Chrétiens qui commençoient à perdre du terrain envoyèrent demander du secours de tous côtés. Ils dépêchèrent trois Couriers, l'un à Martos dans le voisinage, à Alvar Perès de Castro, qui accourut aussitôt avec le corps de troupes qu'il commandoit : l'autre, à un Chevalier nommé Ordonno Alvarès; on avoit enjoint à ce second Courier de publier en passant, sur les terres des Chrétiens, ce qui venoit d'arriver à Cordouë; le troisième, qui étoit dépêché à saint Ferdinand, avoit ordre de courir jour & nuit. Il le trouva à Benavente, Ville de Léon, faisant actuel-

lement la visite de ses Etats. C'étoit son occupation ordinaire, lorsqu'il n'étoit pas à la tête de ses Armées. Le Roy alloit se mettre à table lorsqu'il reçut la lettre des mains du Courier qui la lui présenta, les deux genoux en terre, ce qui montre l'ancienneté de cet usage en Espagne. L'ayant lûe, il s'écria dans un soudain transport : Qui m'aime, me suive ; & à l'heure même il monta à cheval après avoir envoyé des Couriers de tous côtés, qui portoient l'ordre à tous les Gens de guerre de se mettre en marche, & de venir joindre le Roy devant Cordouë. Tous ceux qui étoient attachés à saint Ferdinand, frémirent à la vûe des dangers auxquels son courage l'exposoit. Il n'avoit pas alors avec lui plus de cent hommes d'armes. Le tems étoit affreux, toutes les rivieres étoient débordées, on ne pouvoit pas les passer à gué, & on ne trouvoit pas

de ponts sur la route. Ces raisons qui obligeoient les troupes que Ferdinand avoit mandées à faire la plus grande diligence, étoient en même-tems ce qui retardoit leur marche. Aussi, bien loin de recevoir des renforts sur la route, il y laissa la meilleure partie de son escorte, qui ne put le suivre; & après quatre jours de marche forcée, il arriva avec trente hommes seulement à Bienquerencia sur la frontière d'Andalousie. Ce Château appartenoit aux Maures; cependant Ferdinand osa s'arrêter dans le voisinage sur le bord d'une fontaine, où il fit dresser les tentes. Le Gouverneur qui en fut informé, y vint lui faire sa cour, & lui offrit des rafraîchissemens qui furent acceptés. Le Roy lui proposa de lui remettre sa place. Il répondit, qu'actuellement elle ne pouvoit lui être d'aucune utilité, mais qu'après qu'il auroit pris Cordouë, il la lui rendroit. Il parloit ainsi, parce qu'il

*de S. Ferdinand*, Liv. III. 151  
éroyoit qu'on échoueroit à Cordouë,  
dont il regardoit la prise comme im-  
possible. Ferdinand n'insista pas, &  
continuant de marcher avec la mê-  
me diligence, il fut bientôt rendu à  
Cordouë, avec ses trente hommes,  
& il alla se poster à l'Orient de la  
Ville, sur la rive droite du Gua-  
dalquivir, qui la baigne de ses eaux.  
Il y trouva alors Perès de Castro,  
Pierre Ruys son frere, & Ordonno  
Alvarès qui l'avoient devancé, avec  
ce qu'ils avoient pû emmener de  
troupes, auxquelles s'étoient joints  
encore tous les Gens de guerre qui  
s'étoient trouvés sur la frontiere lors  
de la prise du Fauxbourg. Mais c'é-  
toit peu pour un pareil siège, & ce  
peu fatigué par les combats fré-  
quens que l'on avoit à essuyer, &  
diminué par les pertes journalieres  
qu'on y faisoit, commençoit à dé-  
sespérer du succès, lorsque l'arrivée  
du Roy releva les courages abbatus,  
& fit qu'on se crut des forces plus

que suffisantes pour consommer une si grande entreprise.

Cependant il falloit parer à deux inconvéniens, dont l'un rendoit la prise de la Ville impossible, & l'autre pouvoit en rendre le siège funeste aux Chrétiens. Le courage de saint Ferdinand le délivra bientôt du premier, & la fortune, ou plutôt la Providence, lui sauva le second par la voye la plus inespérée. Voici de quoi il s'agissoit. Cordouë, placée à la rive droite du Guadalquivir, a un pont terminé à la rive gauche par un Fort qui en défend l'entrée de ce côté. Par-là, les Maures qui étoient maîtres du Pont & du Fort, avoient l'entrée & la sortie libre, & l'on ne pouvoit pas espérer d'affamer la Ville, ce qui étoit regardé cependant comme le seul moyen de la réduire. Ferdinand avoit à peine assez de troupes pour la tenir bloquée de l'autre côté. Cependant il fit un détachement

qu'il chargea sur des bateaux qu'il avoit fait construire à la hâte, les uns de bois, les autres de cuir. Il se mit à la tête, & ayant abordé des premiers, il attaqua le Fort, qu'il emporta l'épée à la main. Les Maures en furent beaucoup plus resserrés, mais les Chrétiens ne se croyoient pas plus assurés, tandis qu'ils avoient à craindre qu'il ne vînt une Armée au secours des assiégés. Leur petit nombre qui suffisoit à peine pour faire les attaques, & pour repousser les sorties, ne pouvoit manquer d'être accablé par la multitude. C'étoit le fécond inconvénient auquel Dieu pourvut de la maniere que je vais dire.

Abenhut, à qui les habitans de Cordouë s'étoient donnés, comme nous l'avons dit, étoit alors à Ecija, Ville située entre Cordouë & Séville. Il avoit avec lui un corps de troupes très-suffisant pour obliger Ferdinand à lever le siège. Mais le

souvenir encore récent de ses défaites, joint à la peine qu'il avoit à se persuader qu'un si grand Roy se fût exposé avec aussi peu de monde qu'on le disoit, tout cela, dis-je, le tenoit en suspens sur le parti qu'il avoit à prendre. Dans cette perplexité, il consulta un Chrétien qu'il avoit à sa Cour, & à qui il se fioit beaucoup. Il s'appelloit Laurent Suarés. S. Ferdinand l'avoit banni à perpétuité de ses Etats pour quelques excès qu'il avoit commis. On croit qu'il étoit un de ces Gentilshommes Gabiciens qui avoient mis le feu aux habitations d'Alphonse. Il ne dissimuloit pas ses ressentimens, & l'aigreur contre Ferdinand qui éclatoit dans tous ses discours, augmentoit encore la confiance qu'Abenhut avoit prise en lui. Cependant il nourrissoit un desir secret d'obtenir sa grace, & de revoir son pays. Pour ne pas manquer une si belle occasion, il commença

par louer le parti qu'avoit pris Abenhut, de ne rien hasarder qu'après s'être bien assuré de l'état des choses. Il lui offrit ensuite d'aller au Camp des assiégeans avec trois Cavaliers Chrétiens, de ceux qui étoient à son service, & de lui faire au retour un récit très-fidèle de ce qu'il auroit pû découvrir. Il finit par conseiller au Prince de demeurer dans un repos parfait jusqu'à son retour qui ne pouvoit pas tarder. Abenhut qui ignoroit, ou qui ne pensoit pas alors qu'il n'y a jamais de sûreté à employer l'Etranger contre sa Patrie, accepta l'offre, & suivit le conseil. Laurent Suarés partit avec l'Escorte qu'il avoit demandée. Il fut bientôt rendu à Cordouë, qui n'est qu'à douze lieues d'Ecija. Lorsqu'il fut près du Camp, il mit pied à terre avec celui de ses compagnons sur qui il comptoit le plus, & laissa les chevaux à la garde des deux autres, à qui il dit

de les attendre. Il se promena quelque tems dans le Camp, d'un pas lent, pour qu'il ne parût rien en lui d'affecté, mais dirigeant toujours sa marche vers le quartier du Roy. Dès qu'il y fut arrivé, il fit appeller un Officier de la Garde à qui il se nomma, & qu'il pria de dire au Roy qu'il avoit des choses d'une extrême conséquence à lui communiquer, mais qu'il ne pouvoit s'en ouvrir qu'au Roi seul, & qu'il le supplioit de ne pas lui refuser l'audience qu'il prenoit la liberté de lui demander. On éveilla le Roy qui reposoit alors, & qui donna ordre qu'on le fit entrer. Lorsqu'il le vit; comment, lui dit-il, avez-vous la hardiesse de vous présenter devant moi? Sire, répondit celui-ci\*, Votre Altesse en me bannissant de ses Etats, m'a fait un mal qui, comme je l'espere, se tournera

\* Il y a dans le Latin *Celsitudo vestra*. C'étoit le syle du tems.

*de S. Ferdinand*, Liv. III. 157  
en bien pour Elle, & pour moi.  
Alors il lui fit le récit de tout ce que  
nous venons de raconter, & finit  
par prier le Roy de lui dire quel  
parti il prenoit, & quels ordres il  
avoit à lui donner. Le Roy voulut  
avoir son avis auparavant. Sire,  
reprit-il, si votre Altesse veut bien  
m'en croire, elle demeurera cam-  
pée où Elle est, mais en se tenant  
bien sur ses gardes, & elle renfor-  
cera son camp de ce qu'il peut y  
avoir de trop dans le Fauxbourg,  
où Elle ne laissera que ce qui est  
absolument nécessaire pour le gar-  
der. Pendant ce tems-là, je retour-  
nerai vers Abenhut, à qui je dirai  
que les nouvelles qu'on lui a débi-  
tées sur le petit nombre de vos trou-  
pes sont toutes fausses, que votre  
armée est très-forte, & qu'il risque  
tout, s'il ose l'attaquer. Il arrivera  
de deux choses l'une, ou que je lui  
ferai perdre l'envie de vous atta-  
quer, & nous aurons paré le coup;

ou bien , si je n'y réussis pas , je débaucherai les Chrétiens qui sont à son service , & je viendrai à leur tête combattre pour celui de votre Altesse. Trois jours suffisent pour que je puisse vous faire sçavoir le parti qu'aura pris Abenhut par une lettre que je vous ferai tenir par le Cavalier que j'ai amené jusqu'ici. Le Roi le remercia , & lui accorda sa grace , en le priant d'exécuter promptement tout ce qu'il avoit promis. Laurent Suarès lui baïsa la main , & lui conseilla , en prenant congé , de doubler les feux pendant trois ou quatre nuits , pour tromper les Maures qu'Abenhut pourroit encore envoyer à la découverte. Cela dit , il alla rejoindre ses compagnons , & revint à toute bride à Ecija , où il arriva fort tard. On l'introduisit néanmoins chez Abenhut , qui étoit au lit. Lorsque le Prince l'apperçut , Eh bien ! Laurent , lui dit-il , qu'a-

vez-vous à nous apprendre ? Sire, répondit Laurent, si j'ai un peu tardé ce n'a été que pour être en état de vous rapporter des nouvelles plus sûres. L'armée de Ferdinand est beaucoup plus nombreuse qu'on ne vous l'avoit dit, & son camp est très-bien fortifié. Si vous ne vous en fiez pas à moi, vous pouvez en envoyer d'autres qui sûrement vous feront le même rapport. Que ferons-nous donc, reprit Abenhut ? Sire, reprit le prudent Galicien, il ne m'appartient pas de donner des conseils à votre Altesse, c'est assez pour moi d'exécuter ses ordres avec le zèle & la fidélité qu'Elle me connoît pour son service. Le Roy remit la décision au lendemain, & se rendormit. Dès le matin, on vit arriver un Exprès, dépêché à Abenhut par Zaen, Roy de Valence. Il demandoit du secours, & il en avoit grand besoin. Don Jayme, Roy d'Arragon, venoit à lui avec

- toutes ses forces, & menaçoit de faire le siège de Valence. Abenhut après avoir lû la lettre, assembla son Conseil, auquel il fit appeller Laurent Suarès. Tous furent d'avis qu'on allât au secours de Zaën; il ne faut pas s'en étonner, c'étoit celui du Roy, & ceux qui opinerent n'employèrent leur esprit qu'à chercher des raisons qui le fissent paroître bon, tout mauvais qu'il étoit. On dit donc que c'étoit la cause commune; que si on laissoit accabler Zaën, Abenhut se trouveroit seul en butte aux forces réunies de tous les Princes Chrétiens, qui ne manqueroient pas de l'accabler à son tour; que les Chrétiens à la vérité étoient maîtres du Fauxbourg de Cordouë, mais qu'ils en étoient demeurés-là, & que la Ville continuoit à se défendre. Que ce siège étoit pour durer encore long-tems, & qu'on auroit celui de secourir Zaën, & de revenir ensuite à Cor-

douë, d'où il seroit bien plus aisé de chasser Ferdinand, dont l'armée seroit affoiblie par les pertes qu'elle y auroit faites, & par les désertions qui ne manquent jamais d'arriver dans les expéditions qui traînent en longueur. La résolution étant prise, on monta à cheval. Abenhut prit sa route par Almeria, qui est un Port de la Méditerranée, pour hâter le départ d'une flotte destinée à défendre le Port de Valence. Ce fut-là qu'un Seigneur Maure, qu'il aimoit beaucoup, lui donna un grand festin, après lequel il l'étouffa dans le bain. On ne dit pas ce qui porta le traître à commettre ce parricide. Dès qu'on sçut que le Roy étoit mort, toute son armée se débanda, & l'Empire Maure fut partagé en plusieurs petits Etats, ce qui acheva de le ruiner. Laurent Suarès avoit profité du moment de la surprise pour amener au camp devant Cordouë les Chrétiens qui étoient au

service d'Abenhut. Le Roy lui fit l'accueil que méritoit le service important qu'il venoit de rendre, & pressa le siège de la Place qui ne fit pas une longue résistance. Les troupes de Castille & de Leon y abordoient de toutes parts : il n'y avoit plus de secours à espérer depuis la mort d'Abenhut : la prise du Pont avoit fermé l'entrée aux vivres, & la famine commençoit à faire de grands ravages. Ces considérations obligèrent les habitans à demander à capituler. Ils n'obtinrent que la vie sauve, avec le droit de se retirer où ils voudroient, sans rien emporter de la Ville. Ferdinand y fit son entrée à la tête de son armée, le jour de S. Pierre & de S. Paul. Ainsi fut reprise cette Ville célèbre, une des plus considérables de toute l'Espagne par sa grandeur & par la magnificence de ses édifices publics. Les Maures qui l'avoient possédée pendant 524 ans, en avoient fait

long-tems la Capitale de leur Empire en Espagne. Ferdinand commença par y abolir tous les vestiges du Mahométisme. Sur la plus haute tour de la Ville, qui en étoit un des principaux oratoires, il fit élever une Croix, à côté de laquelle on planta son étendard. Jean, Evêque d'Osme, purifia la grande Mosquée, la plus magnifique que les Maures eussent en Espagne. Elle fut changée en Eglise, & dédiée à la Ste. Vierge. On y célébra les divins Mysteres, & on y chanta le *Te Deum*, avec des acclamations qui n'étoient interrompues que par les larmes que la joye faisoit répandre. Ferdinand la dota, selon sa coutume, & y fonda un Evêché. On y trouva les cloches de Saint Jacques de Compostelle, qu'Almansor, lorsqu'il étoit entré victorieux dans cette dernière Ville, avoit fait apporter à Cordouë sur les épaules des Chrétiens. Comme les Mahométans ne se servent point de

cloches , Almanfor les avoit fait suspendre dans la grande Mosquée , où elles servoient de lampes ; c'étoit comme on voit , un monument , & non un ornement. Ferdinand , pour venger l'insulte qui avoit été faite alors au Christianisme , les fit reporter à S. Jacques sur les épaules des Maures. Les Peuples applaudirent beaucoup à ce spectacle , auquel ils furent peut-être plus sensibles qu'à tous les avantages solides qu'on retiroit de la prise de Cordouë. Il étoit question de repeupler cette grande Ville. Saint Ferdinand fit offrir une habitation à tous ceux qui voudroient s'y établir. La grandeur de Cordouë , sa beauté , la douceur de son climat , la fertilité du Pays où elle est située y attirerent en peu de tems un si grand Peuple , que les maisons , dit la chronique , manquèrent aux Habitans , plutôt que les Habitans aux maisons. Je place ici une observation sur le dépeu-

plement de l'Espagne, que j'ai faite plus d'une fois en étudiant cette histoire. On l'attribue principalement à l'expulsion des Maures par Ferdinand le Catholique, & par Philippe III. C'est, si je ne me trompe, prendre une petite partie pour le tout. Pour en bien connoître la cause toute entière, il faut remonter plus haut, & on la trouvera dans l'invasion des Maures, & dans les guerres qu'elle occasionna entr'eux & les Chrétiens, pendant près de huit cens ans. La maniere dont ces guerres se faisoient rendit cette cause encore plus destructive. C'étoit des ravages affreux, où l'on mettoit tout à feu & à sang, sans distinction d'âge ni de sexe, excepté ce qui pourroit être utile pour le service, qu'on emmenoit en esclavage, d'où il arrivoit quelquefois qu'après qu'une armée avoit passé par un canton, il n'y restoit plus un seul habitant. Les conquêtes des

Rois Chrétiens firent le reste. Ils chassoient les Maures des Pays nouvellement conquis, ou bien ceux-ci ne pouvoient se résoudre à y rester, par le génie de la Religion Mahométane qui ne peut durer où elle n'est pas dominante, ce qui fait que les Musulmans sont peut-être les seuls Peuples de la terre qu'on ne voit pas obéir en corps de Nation à un Prince d'une Religion différente de la leur. Ils se retiroient donc de proche en proche dans les Provinces Méridionales. Les Chrétiens qui venoient les remplacer dégarnissoient le centre, qui ne pouvoit se repeupler ensuite qu'aux dépens des extrémités. Les Maures ainsi poussés, repassoient la Mer lorsqu'ils ne trouvoient plus où s'établir, ou lorsqu'ils se trouvoient trop resserrés. Il est vrai que les deux Rois, dont je viens de parler, les y forcerent, y étant forcés eux-mêmes par des raisons d'Etat qui

ne sont blâmées que par ceux qui les ignorent, ou qui ne les ont pas assez mûrement pesées. Mais sans entrer ici dans cette discussion, il est certain qu'on ne compte guères plus d'un million d'ames qui passèrent alors en Afrique; c'est trop peu pour un si grand vuide, & si l'Espagne n'avoit fait que cette perte, à peine s'en appercevroit-on dans un Royaume plus étendu que la France, & qui se trouve aujourd'hui moins peuplé des deux tiers.

On trouve dans le Recueil de Raynaud, que le Pape Gregoire IX charmé de la conquête de Cordouë, & du zèle de S. Ferdinand, à étendre les limites de la Foi chrétienne, lui accorda pendant trois ans un subside de vingt mille doubles sur les Ecclésiastiques de ses Etats, pour l'aider à continuer la guerre contre les Infideles. Quoique Ferdinand ait déclaré dans une autre occasion qu'il ne vouloit de l'Eglise & de ses Mi-

nistres que des prieres & des sacrifices \* ; cependant l'Histoire nous apprend que ce ne fut pas-là la seule fois qu'il profita de ce secours. Le Saint ne se faisoit pas un scrupule de recevoir des mains de la Religion, ce qu'il faisoit servir à l'avantage de la Religion, & ce qu'il lui rendoit avec usure.

Après la prise de Cordouë, Ferdinand alla à Toledé, où Berangere le reçut comme une Mere également tendre & magnanime peut recevoir un fils vainqueur, & vengeur de l'opprobre du nom Chrétien, par une conquête qui ôtoit à ses ennemis un des plus beaux monumens de leurs anciennes victoires. Ce qui redoubloit sa joye, c'étoit la part qu'elle avoit eüe à cette grande entreprise, non-seulement par ses vœux & par ses

\* Respondit, aliud se subsidium ab Ecclesiis earumque Ministris non sperare, quàm orationes; aurum verò & argentum nequaquàm.

prieres, mais encore par ses conseils, par le soin qu'elle avoit eu de faire passer au camp, des hommes & des munitions de toute espece, & surtout par le gouvernement de l'Etat, que son fils lui confioit toutes les fois qu'il alloit à la guerre. La connoissance qu'il avoit de sa grande capacité lui avoit persuadé que les affaires étoient aussi-bien dans les mains de Berangere que dans les siennes propres, & l'expérience ne fit que le confirmer de plus en plus dans cette persuasion. Ainsi son esprit n'étant point partagé, il l'appliquoit tout entier aux opérations militaires, & la prévoyance de Berangere s'étendoit jusqu'à lui fournir à tems tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien, & pour la subsistance de ses armées. Qu'on ne me reproche pas de parler trop souvent de cette Princesse. Le regne de Ferdinand n'en fait qu'un avec le sien, & ils regnoient, si j'ose ainsi

parler, par indivis. Réunis pendant l'hyver, ils étoient le conseil l'un de l'autre, & l'avis qui prévaloit étoit toujours celui qui leur avoit paru le plus raisonnable & le plus vertueux. Au Printems on se séparoit, le fils alloit à la tête de ses armées exécuter les projets qu'on avoit conçus & arrêtés de concert. Berangere demeurée au gouvernement interieur du Royaume l'administroit suivant les principes dont on étoit convenu, & les absences longues & fréquentes de S. Ferdinand ne se faisoient sentir à ses Sujets que par le déplaisir qu'ils avoient de ne pas le voir. Ceci au reste n'est point imaginé, c'est l'Histoire toute pure, & plutôt abrégée qu'amplifiée. Je reviens à ce qui suivit immédiatement la prise de Cordoue.

Ce fut le second mariage de saint Ferdinand; on sera peut-être surpris qu'un Prince pieux jusqu'au degré qui fait les Saints, ait passé à de se-

condes nôces, sur-tout après avoir eu un si grand nombre d'enfans de sa premiere femme; mais sa mere le désiroit, & il vouloit bien lui donner cette satisfaction. Berangere appréhendoit toujours pour les mœurs d'un Roi à la fleur de l'âge ( car en 1237 Ferdinand n'avoit que 38 ans ) & quoique son fils fût un Saint, & qu'il l'eût toujours été, il paroît cependant qu'elle ne se fioit entièrement qu'au mariage; elle pria sa sœur Blanche de lui choisir une Princesse Françoisé. Blanche répondit parfaitement à sa confiance par le choix qu'elle fit de Jeanne de Ponthieu; cette Princesse étoit fille de Simon, Comte de Dammartin, devenu Comte de Ponthieu par son mariage avec Marie de Ponthieu, petite-fille par sa mere de Louis VII. Roi de France, & d'Alix de Champagne. Ceux qui disent qu'il falloit une dispense du Pape pour lever l'empêchement de parenté paroiss-

sent s'être trompés sur deux points ; l'un est celui de la parenté, on ne voit pas par où il auroit pû y en avoir entre Ferdinand & Jeanne ; l'autre est celui de la dispense, les Papes n'en donnoient guere alors pour de pareils empêchemens ; s'ils en auroient accordé, auroit-on vû entre les Princes un si grand nombre de divorces ; non seulement volontaires, mais forcés, tel que fut celui d'Alphonse de Léon & de Berangere. Ce mariage fut célébré à Burgos avec une magnificence Royale. Jeanne, au rapport des Historiens, joignoit à la beauté un air de grandeur & de modestie tout ensemble qui annonçoit son rang & sa vertu, Ferdinand l'aima aussi tendrement qu'il avoit fait Béatrix, elle étoit sa compagne inséparable, même à la guerre où il la menoit toujours avec lui ; il la dépoisoit en lieu sûr & en même-tems le plus voisin de lui qu'il lui étoit possible ; il alloit l'y trouver

lorsqu'il pouvoit se dérober, c'étoit là qu'il se délassoit de ses travaux & qu'il redoubloit la joye de ses succès en la partageant avec une personne si chere. Il étoit bon mari comme il étoit bon fils, bon pere, bon frere & bon maître, & il étoit tout cela parce qu'il étoit un Saint. La justice, qui fait l'homme de bien, consiste essentiellement à remplir tous ces devoirs, & la sainteté, bien loin de les anéantir, les accomplit parfaitement; le prétendu Saint qui y manque ne peut être qu'un hypocrite ou un cerveau blessé; & le Saint que la religion canonise est celui qui les remplit d'une maniere plus excellente que le commun des Justes. Ferdinand eut trois enfans de sa seconde femme, deux garçons & une fille qui s'appella Eleonor, du nom de sa bisayeule paternelle. Il faut bien que cette Eleonor ait survêcu à ses deux freres, & que ceux-ci soient morts en bas âge, puisqu'on trouve

qu'après la mort de son pere \*, amenée par la Reine sa mere en Ponthieu, elle fut héritiere de ce Comté & de celui de Montreuil, qu'elle porta en dot à Edouard premier, Roi d'Angleterre.

Peu de tems après son mariage, c'est-à-dire à la fin de 1237 ou au commencement de 1238, Ferdinand alla à Toledé où il apprit qu'il y avoit une grande disette de vivres à Cordouë & dans les lieux circonvoisins; cette disette étoit apparemment une suite de la retraite des Maures, la campagne n'ayant pas été repeuplée comme l'avoit été la Ville. Le Roi fit voiturer sur le champ tout ce qui put se trouver de vivres, à quoi il ajouta une somme de cinquante mille maravedis d'or, dont la moitié étoit destinée à Cordoue, & l'autre moitié aux Villes voisines; ces sommes devoient être distribuées selon le nombre &

\* *Chron. Triveti.*

les besoins des Habitans. Cela fait, il retourna à Valladolid pour y passer quelque tems avec les deux Reines; il y apprit bien-tôt que la famine augmentoit à Cordoue, & que les secours qu'il y avoit envoyés ne s'étoient pas trouvés suffisans; alors il ouvrit tous ses trésors, & chargea Alvar Perés de Castro de la distribution des secours abondans qu'il envoya de nouveau. Celui-ci partit avec des pouvoirs qui lui soumettoient tout ce qui avoit du commandement sur cette frontiere, il fit la répartition avec beaucoup d'ordre & d'équité; & prêt à retourner à la Cour, il laissa la Comtesse sa femme dans le Château de Martos avec Tellés son neveu & quarante-cinq hommes d'armes pour la garde du Château, soit qu'il crût que le Château ne seroit pas attaqué, ou qu'au moins ce nombre lui parût suffisant pour parer à un coup de main, ne jugeant pas que les Maures dussent

en faire le siege en forme. Cependant peu s'en fallut que le Château ne fût pris, & on va voir qu'il l'auroit été sans la Comtesse qui montra dans cette occasion un sang-froid & un courage au-dessus de son sexe. Un jour que Tellés étoit parti avec tout son monde pour aller selon sa coutume à la petite guerre, Benalhamar, alors Roi d'Arjona, & qui le fut depuis de Grenade, parut tout-à-coup devant le Château en disposition de l'attaquer; il faut remarquer qu'il n'y étoit pas resté un seul homme, si ce n'est celui que la Comtesse trouva le moyen d'envoyer à Tellés qui n'étoit pas fort éloigné; il falloit tenir bon jusqu'à son retour, mais comment tenir un seul moment, n'ayant que des femmes à opposer à une armée; elle leur commanda à toutes de s'accommoder les cheveux à la maniere des hommes, & de se montrer par troupes aux creneaux des Tours &

*de S. Ferdinand*, Liv. III. 177  
des murailles. Le Château étoit fort  
par lui-même. Les Maures qui cru-  
rent y appercevoir des défenseurs ,  
déliberèrent quelque tems par où ils  
commenceroient l'attaque , ce qui  
donna à Tellés celui d'arriver ; mais  
à la vue de l'armée qui tenoit le  
Château investi & qui commençoit  
à battre les murailles, il ne sçavoit  
plus quel parti prendre. Pressé d'un  
côté par le désir de délivrer la Com-  
tesse du danger auquel elle n'étoit  
exposée que par son imprudence, il  
étoit arrêté par l'impossibilité de se  
faire jour à travers une armée avec  
quarante-cinq hommes. Dias Perés  
de Vargas, surnommé Machuca, le  
tira de cet embarras ; c'étoit ce mê-  
me Gentilhomme qui, avant la ba-  
taille de Xerès, s'étoit humilié de-  
vant son ennemi sans pouvoir le  
fléchir ; ce que je vais dire fera bien  
voir que ce n'étoit pas faute de cou-  
rage qu'il faisoit cette démarche.  
Après avoir rompu dans cette fa-

meuse journée son épée & sa hache ; il prit une grosse branche d'olivier qui se trouva sous sa main , cette arme lui fut comme une massue avec laquelle il abbattoit à ses pieds tous ceux qu'il en frappoit. Perès de Castro , qui prenoit beaucoup de plaisir à le voir , lui crioit de tems en tems , courage *Dias* , *Machuca* , *Machuca* , mot qui signifie , brise , assomme ; le nom lui en demeura & a passé depuis à ses descendans. Ce brave homme , qui étoit un des 45 , voyant l'irrésolution du Chef & de sa troupe , leur fit un discours si animé que sans plus délibérer ils piquent des deux & tombent comme la foudre sur le quartier qui leur fermoit le passage , ils le forcent malgré la résistance des Maures , & après y avoir laissé quelques-uns des leurs qui périrent dans une si belle occasion , le plus grand nombre entra dans le Château. Les Maures épouvantés de cette audace , & ne

doutant plus que les Chrétiens ne se crussent assez forts pour défendre Martos puisqu'ils y rentroient, leverent le siege, & la Comtesse fut délivrée.

Pendant ce tems-là Perès de Castro étoit en route, comme nous l'avons dit, pour rejoindre le Roi, il le trouva à Aylloné où il arriva de nuit, & après lui avoir exposé l'état où il avoit laissé la frontiere, il en repartit sur le champ pour présider encore à la distribution des nouveaux secours d'argent & de vivres qu'il venoit de solliciter & qu'il avoit obtenus pour Cordoue. Arrivé à Orgas il y tomba malade & y mourut. Le Roi perdoit par sa mort le plus grand homme de guerre qui fût alors en Espagne, & celui de qui il avoit reçu de plus signalés services; il en fut vivement touché & lui fit faire des obseques vraiment Royales. Il fallut ensuite pourvoir aux nouvelles conquêtes que sa mort

mettoit en quelque danger, parce qu'on n'avoit plus à opposer à l'ennemi un homme de la prudence & de la capacité de Perès de Castro. Ferdinand prit la résolution de le faire en personne, & partit aussitôt pour Cordoue, c'étoit le premier voyage qu'il y faisoit depuis qu'il en avoit fait la conquête.

La mort des grands Ministres & des grands Généraux est une crise pour la réputation des Princes qui les ont employés avec succès. On a pû douter jusques-là s'ils étoient grands par eux-mêmes ou s'ils ne devoient pas leur grandeur à ces appuys empruntés. L'appui manquant, le mystere est éclairci, & on verra par la suite de cette histoire qu'il ne le fut qu'à l'avantage de Ferdinand. Son premier soin, dès qu'il fut arrivé à Cordoue, fut de faire travailler aux fortifications; en même-tems il s'appliqua à repeupler la campagne, & il distribua des terres.

aux nouveaux Habitans qu'il y avoit appellés. Ceux qui s'étoient distingués à la prise de Cordoue , & principalement ceux qui s'étoient emparés du Fauxbourg dont la prise avoit occasionné celle de la Ville , eurent la meilleure part dans cette distribution. Il ne laissoit pas cependant de faire des courses sur le pays ennemi , & il arrondit sa nouvelle conquête en rangeant sous son obéissance , moitié par force , & moitié par capitulation , tout ce qu'il y avoit aux environs , de Villes & de Châteaux ; on en compte jusqu'à vingt-quatre qu'il réunit ainsi à son Domaine ; la première est Ecija dont j'ai déjà parlé ; la dernière est Moron , Ville très-peuplée & bien fortifiée , dont la prise auroit demandé du tems & un siège en forme , si elle ne s'étoit pas renduë de la maniere que je vais dire. Un Chevalier nommé Meledon , neveu de Laurent Suarès , homme également courageux & habile au

métier des armes, s'étoit emparé d'une Tour nommée Magazamura située au milieu d'un vignoble à un quart de lieu de Moron ; il en sortoit trois fois le jour & faisoit dans le pays de si affreux dégats qu'il en étoit devenu la terreur, & que les meres, dit la Chronique, se servoient de son nom pour empêcher leurs enfans de crier. Les Habitans excédés par ces ravages, voyant que rien n'étoit en sûreté hors de l'enceinte de leurs murs, & que leur Ville étoit devenue pour eux une espece de prison, prirent d'eux-mêmes le seul moyen qui leur restoit de se délivrer de ce fleau. Ils se rendirent à Ferdinand à condition qu'ils auroient la vie & les biens saufs ; ce qui leur fut accordé. Ces acquisitions qui paroissoient au saint Roi lui venir plus immédiatement de la main de Dieu, il les donnoit le plus souvent aux Ordres militaires ou aux Eglises ; mais ce qui facilitoit

le plus ces redditions , c'étoit l'épreuve constante qu'on avoit faite de sa clémence & de son inviolable fidélité. Ses ennemis étoient assurés avec lui de deux choses ; l'une , qu'en demandant grace ils l'obtiendroient ; l'autre, qu'après avoir traité avec lui , ils le trouveroient toujours inébranlable dans la foi qu'il devoit à ses engagements : de-là vient que quoiqu'il ait été le plus formidable ennemi qu'ils ayent eu en Espagne , ils avoient néanmoins pour lui \* une sorte d'amour , fruit de l'estime & de la confiance que souvent ils n'avoient pas pour leurs propres Souverains , & qu'ils venoient sans répugnance baiser cette main qui leur portoit de si rudes coups , mais qu'ils avoient toujours éprouvée aussi sûre dans les traités , que terrible dans les combats.

L'année suivante 1239 ne fournit

\* *Mauri , licet eum timerent , amabant tamen , quia nunquam non fidelem experiebantur.* Chron.

aucun exploit militaire contre les Maures, je trouve même qu'il y avoit une trêve avec le Roi de Grenade. Ce loisir de Ferdinand fut occupé à réprimer Dias Lopès de Haro que l'histoire appelle Seigneur de Biscaye; il étoit fils de ce Lopès de Haro qui avoit toujours si bien servi surtout pendant les troubles des minorités. Après sa mort, arrivée en même-tems que celle de Perès de Castro, & à laquelle le Roi fut également sensible, Dias n'ayant pû obtenir les Gouvernemens qu'avoit eu son pere, prit les armes, & fit une excursion en Castille. Ferdinand qui étoit alors à Burgos marcha aussitôt contre lui; il prit ses Forts & les démolit. Cela fait, il s'en retourna, laissant l'Infant Alphonse son fils aîné avec un corps de troupes pour tenir toujours Dias en respect; celui-ci s'étoit cantonné entre deux montagnes où il n'étoit pas aisé de le forcer. Cependant comme il vit

que cette guerre ne pouvoit pas avoir une bonne issue pour lui, il supplia l'Infant de négocier sa réconciliation avec son pere. Alphonse demanda sa grace, & l'obtint. Dias vint trouver la Cour à Burgos, & la suivit à Valladolid, d'où le Roi étant parti pour Olmedo, il disparut & retourna en Biscaye pour y exciter de nouveaux troubles; on ne lui en laissa pas le tems, le Roi fit partir sur le champ son fils qu'il ne tarda pas à suivre. Dias qui se vit prévenu n'eut plus d'autres ressources que de se jeter aux pieds du Roi & d'implorer sa clémence. Le Roi fut assez bon pour lui pardonner une seconde fois; il l'emmena avec lui à Burgos, où, par le crédit des deux Reines, il obtint la restitution de tout ce qui lui avoit été ôté, & de plus le Gouvernement d'Alcaraz. Il y gagna donc, & Ferdinand n'y perdit pas, puisque par ce trait de clémence il se l'attacha sans retour, & ce trou-

ble , le premier depuis sa majorité ; fut le seul qu'il eut à effuyer jusqu'à sa mort.

Une affaire de famille fut encore une des occupations du loisir que la trêve laissoit à Ferdinand. La Reine Beatrix , Princesse de la Maison de Souabe , qui s'étoit trouvée héritiere de sa branche , avoit legué cette succession à l'Infant Frederic , le second de ses fils. L'Empereur Frederic II. son cousin , en étoit actuellement en possession , on la lui avoit redemandé lorsque Beatrix vivoit encore ; & comme il ne paroissoit pas disposé à s'en dessaisir, Ferdinand s'étoit adressé au Pape Gregoire IX. pour lui faire connoître le droit incontestable de son fils , & pour le prier de l'appuyer de tout son pouvoir. L'Empereur qui vouloit apparemment gagner du tems changea de langage , il promit de mettre l'Infant en possession des biens de sa mere aussitôt qu'il seroit arrivé à sa Cour ; il fut

même le premier à demander qu'on le fit partir incessamment. Le Prince partit en effet à la fin de cette année 1239, ou au commencement de la suivante, il alla trouver l'Empereur à Foggia, Ville du Royaume de Naples, où il tenoit alors sa Cour. On ne sçait pas ce qu'il en obtint, & on présume qu'il n'en obtint rien, car on ne lui trouve nulle part le titre d'aucune Seigneurie d'Allemagne; & quoique Beatrix eût exigé en mourant qu'il iroit s'établir en ce pays, & que Ferdinand se fût engagé formellement à suivre en ce point ses intentions, on retrouve cependant Frederic en Espagne quelques années après, d'abord au siege de Seville, ensuite parmi ceux des enfans de Ferdinand qui se trouverent présens à sa mort, & à qui le saint Roi donna sa bénédiction. Ce n'étoit donc pas sans fondement que Ferdinand se défioit de la sincerité des promesses de l'Empereur, &

qu'il réclamoit pour son fils la protection du Pape. Le Pape, de son côté, venoit d'écrire à Ferdinand pour l'engager à s'unir à lui dans le démêlé qu'il avoit avec l'Empereur. Je remarque ceci, parce qu'il me donne occasion de parler de la conduite que tint Ferdinand dans cette fameuse querelle. On a les lettres que le saint Roi écrivit alors à Grégoire IX. Elles sont pleines de vénération, de dévoïement & de reconnoissance pour l'Eglise Romaine & pour son Chef. Dieu qui sonde les cœurs & les reins lui est témoin, dit-il, qu'il ne désire rien tant que la prospérité de celui qu'il appelle le Vicaire de Dieu, parce qu'en effet il nous tient ici bas sa place, & l'exaltation du Siege Apostolique qui distribue par toute la terre avec autant de sagesse que d'abondance la celeste nourriture qui soutient la foi & qui fortifie l'esperance de tous les Chrétiens, des Rois ainsi que des

Sujets. Aussi quoiqu'il n'ait point cessé de travailler pour la gloire, soit en extirpant les hérésies, soit en lui acquérant de nouvelles Provinces, cependant après tant de faveurs générales & particulières qu'il en a reçues, il n'ose parler des services qu'il a tâché de lui rendre, de peur qu'il ne paroisse s'en faire un mérite; il compte même pour peu, eu égard à ses obligations, la disposition où il est d'exposer, s'il le faut, sa personne & ses Etats pour la défense de cette sainte Eglise qu'il a toujours portée dans son sein, & dont il n'a jamais cessé d'éprouver les bontés maternelles. Ces motifs néanmoins ne l'obligent pas à se déclarer pour le Pape contre l'Empereur. A la vérité il est vivement touché de l'état de l'Eglise; car, ajoute-t-il, est-il possible qu'un bon fils ne ressente pas les maux d'une si bonne Mere? Le Fidele peut-il être dans la joye, lorsque le Siege Apostolique est dans

la douleur? Et quelle vigueur peut-il rester aux Membres lorsque le Chef est attaqué? Il va même jusqu'à reconnoître les torts de l'Empereur, mais il reconnoît aussi qu'il a bien des raisons de lui être attaché; & pour satisfaire à toutes ses obligations il supplie le Pape\* de le recevoir avec une indulgence paternelle & de rendre par ce moyen à l'Eglise celui qu'il en regarde proprement comme le Défenseur. Si le Pape veut entrer dans ces vûes pacifiques, il offre sa médiation. L'Abbé de Saint Facond qu'il a chargé de lui remettre sa lettre, a ordre de traiter de cette affaire avec Sa Sainteté, & d'aller par-tout où elle trouvera bon de l'envoyer, soit vers Frederic pour lui faire des propositions, soit en Espagne, si le Pape juge qu'il soit à propos qu'il y retourne pour prendre de nouvelles

\* *Ut mansuetudo patris penitentem reciperet filium, & Ecclesia suo non careret athleta.*

*de S. Ferdinand*, Liv. III. 191  
instructions. Il ne paroît pas que Grégoire ait beaucoup mis en œuvre l'Abbé de Saint Facond, ni qu'il ait insisté auprès de Ferdinand pour en obtenir ce qu'il ne devoit pas plus en attendre que de saint Louis qu'on sçait avoir refusé pareillement de prendre part à cette querelle. Ferdinand lui ressembla en ce point comme en bien d'autres. Heureuse alors l'Europe Chrétienne, si tous ceux de qui dépendoit son repos avoient été aussi amis de la paix que l'étoient ces deux saints Rois.

Cependant le Ciel combattoit pour Ferdinand, & tandis qu'il observoit avec sa fidélité ordinaire la trêve qu'il avoit avec le Roi de Grenade, les mesures que prenoit celui-ci pour susciter au saint Roi de nouveaux ennemis, lui acqveroient un nouveau Royaume. La trêve dont je parle ne devoit plus durer longtems. Le Roi de Grenade qui ne doutoit pas qu'aussitôt qu'elle

seroit expirée, Ferdinand ne revint sur lui avec toutes ses forces, proposa contre lui une ligue offensive & défensive à Abenhudiel, Roi de Murcie. Ce Prince la refusa, soit qu'il manquât de courage, soit qu'il crût que Ferdinand étoit plus fort pour l'accabler, que Benalhamar ne l'étoit pour le soutenir, soit qu'il craignît encore que le Roi d'Arragon de qui les Etats, depuis qu'il avoit conquis Valence, touchoient aux siens, ne vint à s'unir contre lui avec Ferdinand, & en ce cas, sa ruine lui paroissoit inévitable. Quelqu'ait été son motif, il refusa d'entrer dans la ligue. Le Roi de Grenade offensé de ce refus lui déclara la guerre. Il lui étoit aisé de la faire avec avantage, tant par la supériorité de ses forces, que par les intelligences qu'il avoit dans le pays. Ce fut dans cette conjoncture embarrassante que Abenhudiel envoya une ambassade à saint Ferdinand pour lui soumettre  
sa

la personne & ses Etats à certaines conditions qu'on avoit mises par écrit pour être présentées par les Ambassadeurs. Ferdinand étoit alors malade à Burgos, & la crainte d'être prévenu par Benalhamar l'avoit obligé à envoyer son fils Alphonse sur la frontiere avec Ruis Gonzalés Giron qui devoit lui servir de Conseil. Ce jeune Prince arrivant à Toledé y trouva les Ambassadeurs du Roi de Murcie qui lui apprirent le sujet de leur ambassade. Alphonse prenant son parti sur le champ, leur dit, qu'il acceptoit tout au nom du Roi son pere, qu'il étoit inutile qu'ils allassent plus loin, qu'ils pouvoient reprendre la route de leur pays, & qu'il ne tarderoit pas à les suivre. En effet, après avoir donné avis de tout à son pere, il partit pour Murcie avec ce qu'il avoit alors de troupes. Les Ambassadeurs de leur côté avoient fait une si grande diligence, que lorsque le Prince arriva à Alca-

taz qui est sur la frontiere ; il les trouva qui lui apportoit de la part de leur Maître la ratification du traité. Il ne s'agissoit plus que de prendre possession de ce nouvel État, ce qui ne devoit pas être sans opposition, car il s'en falloit beaucoup que tous les Maures de Murcie fussent d'accord sur ce point avec leur Prince. Alphonse, dans cette occasion, fut admirablement secondé par le Grand-Maître de Saint-Jacques, Pelage Correa ; les victoires signalées qu'il avoit remporté sur les Maures en Portugal lorsqu'il étoit Commandeur d'Alcour, l'avoient fait élire Grand-Maître, ce qui fixoit sa résidence en Castille. On le trouve depuis dans toutes les expéditions de saint Ferdinand où il augmenta par de nouveaux exploits la grande réputation qu'il s'étoit déjà faite. Il servit l'Infant dans cette occasion non-seulement de la tête & de la main, mais encore de sa bourse & de

ses troupes, c'est-à-dire de celles de la Religion qui étoient à ses ordres. Ce fut avec lui qu'Alphonse fit son entrée dans la Ville de Murcie qui donne son nom au Royaume; on lui remit aussitôt la Citadelle dont il prit possession au nom du Roi son pere; il en fit autant des Domaines du Roi de Murcie, à la réserve de ce que ce Prince en avoit excepté, tant pour lui que pour quelques Seigneurs Maures qui avoient un droit de fief sur plusieurs Cantons; il paroît que ce droit leur fut conservé, parce qu'ils avoient beaucoup facilité par leur consentement l'exécution du traité. Maître de la Capitale, l'Infant le fut bien-tôt de tout le Royaume, à la réserve de Lorca, Carthagene & Mula qu'il réduisit ensuite. Son premier soin fut de parcourir tout le pays avec le Grand-Maître Pelage Correa, il fit partout de sages reglemens, il répara les fortifications de plusieurs Places, il

pacifia les différends, il châtia par des exécutions militaires ceux qui refuserent de reconnoître la nouvelle domination. Ce Prince qui n'avoit alors que vingt ans se fit beaucoup d'honneur par la conduite qu'il tint dans toute cette affaire, & personne n'auroit soupçonné qu'il dût tromper l'esperance qu'il donnoit alors d'être un jour un très-grand Roi & un digne Successeur de Ferdinand. C'est qu'il étoit très-bon en second, mais il n'étoit pas fait pour commander en premier, quoiqu'avec de grandes qualités, car il avoit beaucoup d'esprit, & de cette espece de courage qui fait affronter avec intrépidité les dangers de la guerre; ce sont d'excellentes armes lorsqu'elles sont maniées par une ame forte: mais si l'ame est foible, elles n'ont guere plus d'effet qu'une bonne épée dans la main d'une femme ou d'un enfant. Alphonse, après avoir établi l'ordre dans le Royaume de Murcie, partit

pour aller rendre compte de tout au Roi son pere, & pour prendre ses instructions sur ce qui restoit à faire. Ferdinand, à peine relevé de sa maladie, avoit quitté Burgos pour faire selon sa coutume la visite de ses Etats, & pour administrer la Justice, chose alors nécessaire, dit son histoire, & qui l'arrêta surtout à Palence où il entendit de grandes plaintes, & où il fit punir plusieurs malfaiteurs : il lui vint là des Couriers qui lui apprirent que la disette étoit à Murcie, & qu'elle avoit commencé à Cordoue. Il ne tarda pas à se rendre à Toledé où il étoit occupé à préparer un grand convoi de vivres lorsque son fils y arriva. Ce fut lui qui fut chargé de la distribution, mais auparavant il lui fallut aller avec le Roi son pere à Burgos où l'Infante Berangere sa sœur devoit prendre le voile dans le Monastere de Las-Huelgas dont elle fut depuis Abbessé. La cérémonie ache-

vée, il reprit la route de Murcie où il arriva aussitôt que le convoi qu'il eut soin de répartir dans les Villes & dans les Forteresses qu'il visita toutes en personne; la sévérité & la clémence, les largesses & les châtimens qu'il sçut employer à propos servirent beaucoup à lui attacher le pays qu'il soumit enfin tout entier par la prise de Mula, de Lorca & de Carthagene. Il avoit déjà fait de terribles ravages dans le territoire de ces trois Villes lorsqu'il apprit que Mula manquoit de vivres & qu'il n'étoit pas impossible de la prendre par famine. Sur cet avis il en fit le blocus & s'y attacha avec tant d'opiniâtreté que les Habitans furent obligés de se rendre; il les chassa tous, à la réserve d'un très-petit nombre à qui il permit de demeurer dans le Fauxbourg. La prise de Mula fut bien-tôt suivie de celle de Lorca & de Carthagene; la première, qui est à peine connue au-

jourd'hui, étoit alors la plus considérable des trois par ses fortifications, par le nombre de ses Habitans, & par la fertilité de son terroir. Alphonse n'en fit la conquête que deux ou trois ans après son entrée dans le Royaume de Murcie, mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos de la placer ici pour n'être pas obligé d'interrompre le récit des exploits de Ferdinand qui ne cessa de vaincre que lorsqu'il n'eut plus d'ennemis à combattre.

Peut-être n'est-il pas hors de propos que je rappelle ici en quel état les affaires des Maures étoient alors en Espagne, & ce qui leur restoit de leurs anciennes conquêtes. Il y avoit déjà quelques années que Dom Jayme Roi d'Arragon, Prince brave & belliqueux, avoit conquis sur eux les Isles Baléares & le Royaume de Valence. Le petit Royaume des Algarves qui leur appartenoit encore, étoit abandonné

au Roi de Portugal qui gaignoit tous les jours du terrain sur eux : ainsi ce qui restoit à conquérir à Ferdinand depuis la reddition de Murcie , comprenoit les Villes d'Arjona & de Jaen avec leurs territoires assez bornés , quoiqu'on leur donnât le titre de Royaume , le Royaume de Grenade , & celui de Seville le plus considérable de tous. Ce dernier étoit devenu République après la mort d'Abenhut , & ne reconnoissoit plus qu'un Chef ou Capitaine Général. Ferdinand toujours constant & infatigable dans cette noble carrière , s'étoit mis en campagne aussi-tôt que la maladie & les affaires le lui avoient permis. Après avoir traversé avec cent hommes seulement un pays infesté par les partis de Benalhamar , & plein de la terreur de son nom depuis un avantage qu'il avoit eu sur Alphonse de Léon , le Roi étoit arrivé à Andujar , où étoit le rendez-vous de

fon armée. Son frere vint l'y joindre avec les débris du corps qui venoit d'être battu, troupe peu nombreuse, mais pleine de courage & brulant du desir de se venger. Ferdinand pour profiter de cette ardeur, les envoya ravager les territoires d'Arjona & de Jaen, où ces lions déchainés laisserent des marques terribles de leur ressentiment. L'effroi étoit dans tout le pays, lorsque Nunnes Gonzalés de Lara, & Rodrigue \* fils de la Comtesse furent détachés pour aller faire l'investissement d'Arjona, le Roi s'y rendit le lendemain avec le reste de son Armée. Les habitans surpris & n'espérant pas de secours, n'attendirent que deux jours pour se rendre. Ils abandonnerent la Ville à la réserve d'un petit nombre à qui

\* L'Histoire ne lui donne pas d'autre nom, & on n'y trouve pas d'autre femme qui soit appelée simplement *la Comtesse*, que la veuve d'Alvar Perès de Castro.

il fut permis d'y demeurer. Ferdinand ne mit aussi que deux jours à y établir l'ordre, & à pourvoir à la sûreté de la Place. Trois ou quatre petites Villes de la dépendance d'Arjona, & qui apparemment formoient avec elle tout le Royaume, suivirent le sort de la Capitale, & furent le fruit d'une seule & très-courte expédition.

D'Arjona, Ferdinand retourna à Andujar, où il prit la Reine qu'il emmena avec lui à Cordoue. Il y établit sa résidence ordinaire jusqu'au Siège de Jaen qu'il entreprit deux ans après. Pendant ce tems, l'histoire ne présente aucun fait mémorable. Cependant S. Ferdinand affoiblissoit toujours l'ennemi par les avantages journaliers qu'il remportoit sur lui. Alcala Real, Illora, & le territoire de Jaen furent pillés. Deux fois on poussa les ravages jusqu'aux portes de Grenade. La première fois la patience échappa à

Benalhamar qui voyoit de dessus ses murailles brûler & saccager son pays. Il avoit avec lui huit cens hommes d'armes, qu'il fit sortir après les avoir exhorté à bien faire. Ils avancerent fièrement en poussant de grands cris, selon la coutume des Maures. Ferdinand fit marcher contre eux sa Cavalerie, qui les mit en déroute, & qui les obligea de rentrer. On les poursuivit, & on ne cessa pas d'en tuer jusqu'aux portes de la Ville, d'où ils n'oserent plus sortir, & le pays demeura à la discrétion des vainqueurs. Pendant que Ferdinand étoit devant Grenade, les Gazules, qui sont des Maures d'Afrique, avoient passé la mer sous la conduite de leur Roi, zélé Mahométan, qui les amenoit au secours de leurs freres. Il débuta par assiéger Martos qu'il crut trouver dégarni. Aussi-tôt que le Roi l'apprit, il envoya au secours de la Place son frere Alphonse avec le

Grand-Maître de Calatrava , qui y conduisit tout ce qu'il avoit alors avec lui de Chevaliers de cet Ordre, plus intéressés que d'autres à la défense d'une Place qui leur appartenoit en propre. Il n'en étoit plus besoin , lorsqu'ils arriverent. Le peu de Chevaliers qui étoient demeurés dans la Place , avoient eu le tems d'y faire entrer quelques troupes , avec lesquelles ils firent une si furieuse sortie , que les Gazules leverent le siege , & s'enfuirent laissant armes & bagages.

Enfin on en vint à Jaen , Ville souvent ravagée dans son territoire , assiégée une fois , mais inutilement , par Saint Ferdinand. Le tems étoit venu où Dieu devoit la livrer au saint Roi. Déjà il étoit maître de toutes les Places voisines , ce qui la tenoit comme bloquée. Sur l'avis que Benalhamar devoit y faire conduire un convoi de plus de mille bêtes de charge , il envoya son frere

Alphonse , & suivit bientôt en personne pour le surprendre , ce qui n'arriva pas cependant , parce que les Maures avertis à leur tour , n'avoient pas osé se mettre en marche. Mais en empêchant le convoi d'entrer , on avoit beaucoup fait dans un tems où les Villes fortes & bien peuplées , telle qu'étoit celle-ci , ne se rendoient le plus souvent que par famine. Le Siège fut donc résolu : cependant comme il paroissoit devoir être long & hazardeux , Ferdinand ne voulut pas le commencer sans avoir pris l'avis de Pelage Correa , qui arrivoit fort à propos de Murcie pour rendre compte au Roi de la conduite & des succès de son fils : Correa opina pour le Siège , & son avis fut celui de tout ce qu'il y avoit de considérable dans l'Armée. On fit d'abord une distribution des différens Corps de troupes , & des Ordres militaires pour qu'ils servissent successivement , de ma-

niere que le Siège une fois commencé, se continuât toujours sans interruption. On commença sur ce plan : mais le Roi voyant qu'on avançoit fort lentement, y vint en personne. & y demeura constamment, quoiqu'il eût beaucoup à souffrir du froid & de la pluye, car on étoit alors au cœur de l'hyver, & la rigueur de la saison incommodoit extrêmement les hommes & les chevaux. Mais la présence du saint Roi fit que malgré ces incommodités, on ne se désista pas de l'entreprise.

Cette opiniâtreté fit enfin juger au Roi de Grenade, que Ferdinand ne quitteroit pas la partie qu'il ne se fût rendu maître de Jaen, ce qui le mit dans un cruel embarras. Jaen pris, il ne restoit plus à prendre que Grenade, & il avoit à faire à un Prince qui croyoit toujours n'avoir rien fait, tandis qu'il restoit quelque chose à faire. Mariana ajou-

te qu'il y avoit dans ses Etats un commencement de sédition qui pouvoit aller jusqu'à lui ôter le trône & la vie, événement assez commun dans les pays Mahomé- tans dont les Princes, les plus ab- solus qui soient dans l'Univers, sont aussi, par la condition des choses extrêmes, les plus exposés aux ré- volutions. Dans cette extrémité & dans le désespoir de sauver Jaen déjà désolé par la famine, & ferré de si près qu'il étoit impossible d'y faire entrer aucun secours, Benal- hamar crut n'avoir plus d'autre par- ti à prendre que d'aller se jeter aux pieds de Ferdinand, & de lui soumettre sa personne & ses Etats, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu avec bonté, & traité avec ménage- ment. Il avoit communiqué ce des- sein à ses confidens, qui l'approu- verent, parce qu'ils y trouvoient aussi leur sûreté. Il se rendit donc au camp, & y reconnut Ferdinand.

pour son Seigneur. Il lui baïsa la main en signe de Vasselage, & lui offrit Jaen pour gage de sa fidélité. Il en fut reçu de la maniere dont il s'étoit attendu à l'être, & dont le saint Roi avoit coutume de recevoir un ennemi humilié. Grenade lui fut laissée avec tous les domaines qui en dépendoient, à condition qu'il payeroit un tribut annuel de 150 mille Maravedis, & qu'il garderoit fidélité à Ferdinand & à ses successeurs tant dans la paix que dans la guerre, où il seroit tenu de le suivre avec ses Troupes toutes les fois qu'il en seroit requis. Benalhamar soucrivit à tout, & ne manqua à rien. Aucun des deux Rois n'eut lieu de se repentir de cet accord. Benalhamar soutenu par la puissante main de Ferdinand demeura ferme & inébranlable sur son trône; Ferdinand trouva dans ce Roi Maure, non-seulement un Allié, mais ce qui est plus surprenant,

un ami fidèle , qui lui demeura constamment attaché pendant sa vie, & qui parut inconsolable de sa mort après laquelle il lui donna des témoignages de sa vénération & de ses regrets , qui sont peut-être le plus bel éloge qu'on puisse faire de ces deux Princes.

Ferdinand maître de Jaen , fit purifier la grande Mosquée par Gutierrez Evêque de Cordoue. Elle fut changée en Eglise Cathédrale sous l'invocation de la Sainte Vierge. Le saint Roi y établit & y fonda un Evêché avec la magnificence qui lui étoit ordinaire en ces sortes d'occasions. Son second soin fut de repeupler la Ville. Les privilèges qu'il accorda à ceux qui viendroient l'habiter , y attirèrent un grand nombre de ses Sujets , à qui il donna des maisons & des terres. Il y établit l'ordre, la justice & la paix. Il en répara les fortifications. Ces occupations différentes l'y retinrent

pendant huit mois , après lesquels Jaen fut pour les Chrétiens ce qu'il étoit auparavant pour les Maures , une digue pour arrêter l'ennemi , & le boulevard de toute cette frontière.

Il restoit encore Seville dont Ferdinand proposa le Siège dans un grand Conseil de Guerre. Cette conquête surpassoit toutes les autres par l'importance de la Place , & par la difficulté de l'entreprise , aussi les opinions furent-elles partagées. Plusieurs furent d'avis qu'on réduisît auparavant tout ce qui restoit à l'ennemi de Châteaux & de Villes moins considérables , & qu'on continuât à le fatiguer par des courses & par des ravages ; qu'il seroit temps ensuite de penser à Seville , qui seroit moins en état de soutenir un long Siège , lorsqu'elle seroit ainsi épuisée & isolée. Ce qui donnoit encore plus de poids à cet avis , c'est que cette méthode avoit

été employée avec succès dans les conquêtes précédentes. Cependant le Grand-Maître de Saint Jacques Pelage Correa & plusieurs de ses Chevaliers, gens d'une grande expérience au métier de la guerre, furent d'un avis contraire. Ils représentèrent que dans cette espèce de petite guerre par où on vouloit débiter, on perdrait peut-être bien du monde, & assurément bien du tems; que cela fait, Seville resteroit encore à prendre avec tous ses remparts & tous ses défenseurs; qu'on avoit actuellement l'avantage d'aller avec des Troupes pleines d'ardeur & de confiance, à un ennemi découragé par une longue fuite de malheurs, mais à qui il ne falloit qu'un léger succès pour ranimer son ancienne audace. De plus, ce qui paroissoit décisif pour déterminer à entreprendre un long Siège, les Maures n'étoient pas en état de mettre une Armée en cam-

pagne , surtout depuis qu'on avoit dans le Roi de Grenade un Allié & un Vassal. Toutes ces considérations y déterminèrent en effet Ferdinand qui déclara aussitôt sa résolution , & donna les ordres pour les préparatifs.

De Jaen qui fut le lieu de cette délibération , & où le Roi laissa Ordoués pour y commander , on fut à Cordoue où on ne fit que séjourner ; delà on continua la marche vers Carmona Ville Maure peu distante de Seville , on se contenta d'en ravager les environs. Ferdinand avoit alors avec lui son fils l'Infant Henri , son frere Alphonse , les Grands-Maitres des deux Ordres de Saint Jacques & de Calatrava , & le Roi de Grenade qui étoit venu le joindre avec cinq cens hommes de cheval. La jonction s'étoit faite auprès de Carmona , d'où on fut à Alcalá de Guadaira. Les Maures de cette Ville ayant appris que le

Roi de Grenade étoit dans l'Armée Chrétienne , vinrent lui apporter leurs clefs. Il les remit aussitôt à saint Ferdinand qui y séjourna , & qui envoya delà deux détachemens pour faire des courses dans le pays ennemi. L'un étoit commandé par son frere Alphonse , & l'autre par le Roi de Grenade. Pendant ce tems-là , il s'occupoit à mettre la Place en état de défense , lorsqu'il reçut une nouvelle qui le fit retourner sur ses pas , & qui pensa faire remettre à un autre tems le Siège de Seville malgré les espérances que donnoient de si heureux commencemens.

Cette nouvelle étoit celle de la mort de Berangere , que Dieu venoit de retirer du monde à l'âge de plus de soixante-dix ans. Ce fut la plus grande douleur que le S. Roi ressentit en toute sa vie. Mais on peut dire qu'elle étoit aussi juste qu'elle étoit violente ; il perdoit la meilleure

de toutes les meres , qui après l'avoit \* nourri de son lait, l'avoit élevé avec des soins & des tendresses inexprimables , qui n'avoit accepté la Couronne de Castille que pour la lui mettre aussitôt sur la tête , qui avoit empêché que celle de Léon ne lui fût enlevée ; qui pour le décharger d'une partie du poids des affaires , avoit consenti à le porter avec lui , malgré l'attrait qu'elle avoit pour la solitude , & qui par-là lui avoit facilité la conquête de tant de Provinces à laquelle il ne se seroit pas livré tout entier comme il fit , s'il n'avoit pas laissé le gouvernement de ses Etats en des mains si sûres & si habiles. Mais Ferdinand ne fut pas le seul qui lui donna des larmes. Le deuil fut universel , & tous les Ordres de l'Etat la pleure-

\* Exemple rare dans les personnes de ce rang , & qu'on pourroit appeller unique , s'il n'avoit pas été donné dans le siècle précédent par Eleonor de Mantoue , femme de l'Empereur Leopold.

rent comme leur mere; les Grands qui ne font jamais plus attachés à leurs Souverains que lorsque sans hauteur & sans violence ils sçavent les tenir dans le devoir; les petits à qui elle s'étoit toujours montrée affable & bienfaisante; le Clergé qu'elle respectoit & qu'elle protégeoit; les Sçavans dont elle encourageoit les talens, & dont elle récompensoit les travaux, mais surtout la pauvre Noblesse dont elle étoit plus spécialement la mere par la tendre & généreuse compassion qui lui faisoit épuiser tous ses trésors, pour la retirer de l'état de misere & d'humiliation où la fortune l'avoit réduite; en un mot, noble, généreuse, magnanime, capable des plus grandes affaires, illustrée par une administration glorieuse, & en même tems pieuse, douce, insinuante, modeste, bienfaisante, les Auteurs qui en ont écrit l'appellent la Merveille de son siècle, & la

plus parfaite Princesse qui ait jamais paru sur le thrône. Les François en disoient à peu près autant de sa sœur Blanche. De part & d'autre on étoit plus touché de ce qu'on voyoit ; c'est ainsi qu'on a pu les préférer l'une à l'autre ; mais l'histoire fournit bien peu d'exemples de Reines qui ayent eu tant de vertus avec si peu de défauts , & les deux réunies présentent un rapport qui est sans exemple dans l'histoire. Celui de deux sœurs , toutes deux Reines , toutes deux meres de deux saints Rois , toutes deux tutrices de leurs fils , leurs maîtresses & leurs premiers modeles dans la science des Saints , & dans l'art de regner ; toutes deux Regentes de leurs Etats pendant qu'ils étoient occupés à faire la guerre aux Infideles , & leurs coopératrices dans tout ce qu'ils ont fait de vertueux & de grand.

---

LIVRE QUATRIEME.

**F**ERDINAND, après avoir donné quelques jours à sa douleur, reprit la route de Cordoue. Comme il n'avoit qu'à se louer de la conduite que le Roi de Grenade avoit tenuë à son égard, soit dans la reddition d'Alcala de Guadeyra, soit dans l'expédition où il avoit été envoyé en détachement, & où il avoit servi avec beaucoup de fidélité & de zèle; le saint Roi avant de partir d'Alcala lui permit de retourner chez lui, & le tint quitte du reste du service auquel il étoit obligé. Cette faveur fut reçue de Benalhamar avec beaucoup de joie & de reconnoissance. L'intention de Ferdinand étoit de retourner en Castille où la mort de sa mere précédée de celle de l'Archevêque Rodrigue, lui faisoit juger sa présence nécessaire. Ce-

**K**

pendant il voulut délibérer sur ce voyage , & son Conseil fut d'avis qu'il ne le fit pas. Les affaires qui le rappelloient en Castille n'étoient pas de nature à y rendre sa présence absolument nécessaire ; & elles étoient de celles qu'il ne faut pas commencer ou qu'il faut finir , ce qui ne se pouvoit qu'en y donnant bien du tems : par là on donneroit aux Maures celui de faire la moisson , de reprendre vigueur , & de sortir de l'état de foiblesse & de découragement où ils étoient alors , & qui rendoit possible contre eux , ce qui en d'autre tems seroit impossible. Ces raisons prévalurent , & Ferdinand après avoir donné ses ordres pour la Castille , revint au projet du Siège dont il pressa les préparatifs avec une nouvelle activité.

Un des principaux étoit l'équipement d'une flotte qui étoit nécessaire pour tenir Séville bloquée du côté de la mer ; Ferdinand y pensoit,

Lorsqu'un homme de Burgos, nommé Raimond Boniface, fort expérimenté dans la Marine, vint lui offrir ses services. Ce fut à Jaen, où le Roi étoit allé faire un tour, que Boniface se présenta à lui. Ferdinand eut avec lui de longues conférences dans lesquelles il s'assura de sa capacité. Il approuva tous ses projets, & le renvoya avec ordre d'équiper dans les ports de Biscaye la flotte la plus nombreuse qu'il seroit possible & de la conduire à l'embouchure du Guadalquivir, où il falloit qu'elle arrivât assez à tems pour pouvoir concourir avec les opérations de terre. Cela fait, il retourna à Cordoue où son Armée n'attendoit plus que ses derniers ordres. Il lui fit prendre sur le champ la route de Carmona. Il ne tarda pas à la suivre, & la joignit cinq jours après. Les hostilités commencerent à l'ordinaire par le dégât des campagnes. Cependant l'Armée croissoit tous les jours par les ren-

forts qui arrivoient de toutes les Provinces de la domination de Ferdinand. Ceux de Carmona ne doutent pas qu'il ne vint les assiéger. Ils lui demanderent une trêve de six mois pendant laquelle on épargneroit leurs terres moyennant une contribution qu'ils s'obligeoient à payer; on devoit traiter en même tems des conditions auxquelles ils lui rendroient leur Ville. Elle étoit en état de se bien défendre, & Ferdinand qui n'avoit pas envie d'user à ce Siège son tems & son Armée, consentit volontiers à tout. La capitulation eut lieu en effet six mois après, lorsqu'on étoit occupé au Siège de Seville. Les habitans de Carmona en recevant garnison dans leur Château eurent permission de demeurer dans la Ville. Constantina & Reina traiterent pareillement. Le Roi fit présent de la premiere à la Ville de Cordoue, & donna la seconde à l'Ordre de Saint Jacques. Les Maures con-

tinuerent d'habiter ces deux Villes, parce qu'ils ne s'étoient rendus qu'à cette condition.

On étoit maître de toutes les Places qui couvroient Séville au côté gauche du Guadalquivir : il falloit en faire autant au côté droit. Pour commencer, Ferdinand envoya le Prieur de Saint Jean de Jérusalem, s'emparer de Lora qui se rendit à la première sommation. Le Roi en fit présent à l'Ordre de Saint Jean. Ensuite il passa lui-même le fleuve avec toute son Armée. Ce ne fut pas sans peine, ni sans risque. Mais partie à la nâge, partie sur des claies faites à la hâte avec des branches d'arbres, on vint à bout de gagner l'autre bord sans avoir fait aucune perte. Cantillana, la première Place qu'on rencontra, fut attaquée & emportée de vive force. Sept cens Maures qui la défendoient furent tous tués ou pris. Guillena plus capable de résistance, parce qu'elle renfermoit un peuple

nombreux , fut si effrayée de cet exemple , qu'elle se rendit d'abord , à condition que les habitans resteroient dans la Ville avec tous leurs effets. Gerena commença par se défendre comme Cantillana , & voulut capituler comme Guillena lorsque les assauts redoublés lui eurent fait appréhender le sort de la première. Ferdinand ne vouloit plus y entendre ; mais ses Officiers généraux lui ayant représenté qu'il seroit mieux de ne pas perdre son tems devant cette Place , il permit aux habitans d'en sortir , à condition qu'ils n'emporteroient rien avec eux.

On reprit ensuite la route de Guillena où le Roi tomba malade. Mais ne voulant pas que sa maladie retardât le progrès de ses armes , il envoya commencer le Siége d'Alcala del Rio. A peine convalescent , il y fut en personne. On employa pour battre les murailles , toutes les machines de guerre qui se rompoient

au troisiéme ou au quatriéme choc , ce qui étoit cause qu'on n'avançoit que fort lentement. En même tems on étoit incommodé par les sorties fréquentes que faisoit Axataf , Gouverneur général de Séville , que l'importance du poste avoit obligé à s'y renfermer avec trois cens hommes d'élite. Le Roi commanda qu'on fit le dégât dans tous les jardins , & qu'on mît le feu aux moissons. Alors Axataf , sortit de la Ville avec sa Troupe , forcé , à ce qu'il paroît , par les habitans qui ne souffroient pas patiemment le ravage de leurs terres. Lui retiré , ils se rendirent aux meilleures conditions qu'ils purent obtenir.

Après la réduction de cette Ville , il ne restoit plus qu'à bloquer Séville du côté de la mer. C'est à quoi la flotte étoit destinée , & par la plus heureuse de toutes les rencontres , Ferdinand étant encore à Alcala del Rio , dont il faisoit ré-

parer les fortifications, apprit qu'elle étoit arrivée, & qu'elle avoit jetté l'ancre à l'embouchure du Guadalquivir. Une autre nouvelle qui vint avec celle-ci, mêla beaucoup d'inquiétude à la joie que caufoit la premiere. Les Maures de Tanger & de Ceuta appellés au secours de Séville, y venoient avec une flotte. Les habitans de Séville fortoient en foule pour se joindre à eux, & la Flotte Chrétienne alloit être attaquée par terre & par mer. Ferdinand détacha pour aller au secours, Rodrigue Florès, Alphonse Tellès & Ferdinand Yannès avec un Corps suffisant d'Infanterie & de Cavalerie. Arrivés à la vûe de la Flotte, ils ne virent ni Galeres, ni Troupes Maures. Ils crurent que c'étoit un faux avis, & reprirent la route d'Alcala del Rio. A peine étoient-ils repartis, que la Flotte Maure arrive, & sans perdre de tems, elle attaque celle des Chrétiens. Ceux-ci obligés

de combattre avec des forces inégales ne perdent point courage. Ils implorèrent le secours du Ciel, & particulièrement celui de la sainte Vierge, Protectrice déclarée de leur saint Roi. Munis de ces armes, ils soutiennent avec intrépidité le premier effort de la Flotte ennemie. Ils l'attaquent à leur tour, ils la mettent en désordre, brûlent une Galere, en coulent trois à fond, dispersent toutes les autres, qui depuis ce jour n'osèrent plus reparoître. La Flotte des Infidèles étoit composée de trente Galeres, & Raimond Boniface qui remporta sur eux cette victoire signalée, n'en avoit que treize. Le succès ne fut pas moins heureux sur terre. Les Maures, comme je l'ai dit, étoient fortis de Séville pour séconder la Flotte qui venoit à leur secours. Rodrigue Alvarès, qui étoit allé en détachement, averti de leur dessein & de leur marche, tomba à l'impro-

viste sur un de leurs principaux corps, le battit, & en fit un grand carnage. Les autres n'allèrent pas plus avant. La Flotte n'ayant plus d'ennemis, remonta tranquillement le Guadalquivir à la faveur de la marée. Elle jetta l'ancre environ une lieuë au dessous de Séville, qui par là se trouva investie de tous côtés.

Le Siége en dura seize mois, & c'étoit peu, disent les Historiens, vû sa force, sa grandeur & le nombre prodigieux de défenseurs qui étoient renfermés dans ses murailles. Séville, telle qu'elle étoit alors, étoit la plus grande ville d'Espagne, la plus peuplée, & ses habitans étoient presque tous soldats. Les murailles en étoient hautes, épaisses, solides & parfaitement conservées, parce que la Ville n'avoit jamais été assiégée. Les tours qui les flanquoient, étoient fortes à proportion. Elles étoient au nombre de cent soixante-six, par où on peut

juger de la grandeur de son enceinte. Mais cette première enceinte étoit renfermée dans une seconde, qui auroit suffi toute seule pour mettre la Ville en état de soutenir un Siège, c'étoit un mur très-épais, au pied duquel étoit un fossé large & profond. Outre deux fausses portes, il y avoit douze portes principales toutes fortifiées, & dont les fortifications avançoient obliquement en dehors. Les battans étoient couverts de barres de fer attachées avec de gros clous sur des cuirs très-épais qui étoient étendus sur une espèce de grillage de lames d'acier. La moitié de la Ville, c'est-à-dire, sa partie occidentale, étoit encore défendue par le grand fleuve qui la baignoit de ce côté. Le côté opposé qui n'avoit pas cet avantage, avoit en échange les tours & les murailles plus épaisses & plus élevées, avec le fossé plus large & plus profond. Mais ce qui donnoit le plus de con-

fiance aux Maures, c'étoit la facilité qu'ils avoient de tirer perpétuellement des vivres, & en cas de besoin des hommes & des munitions, du fameux jardin d'Hercule, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le canton le plus délicieux de cette ancienne Bétique que toute l'antiquité a célébré comme le pays le plus délicieux de la terre. Il a dix lieues de long, cinq de large, & trente de circuit. Outre un grand nombre de Bourgs & de Châteaux, on y comptoit cent mille fermes ou métairies. Il commence de l'autre côté de Séville à la droite du Guadalquivir. Il est défendu de ce côté par le Château de Triana qui n'est séparé de la Ville que par le fleuve, & à une demie lieue de Triana par Afnalfarache, Ville alors très-forte par ses tours & par ses murailles, & encore plus par sa situation sur une montagne, d'où elle dominoit & protégeoit tout le pays. Triana bor-

dé par le fleuve du côté de Séville, avoit de l'autre côté, outre les fortifications ordinaires, un grand fossé dans lequel entroit un bras du Guadalquivir, qui baignoit le pied de ses murs & de ses tours. Un pont de bateaux faisoit la communication du Château & de la Ville, & afin que les Vaisseaux fussent à couvert de toute insulte dans ce grand espace du fleuve qui est devant la Ville en deçà du pont, on tendoit une chaîne qui tenoit d'un côté à la tour de Séville qu'on appelle la Tour d'or, & qui de l'autre côté s'attachoit à Triana à un gros mur qu'on voit encore aujourd'hui.

Je reviens à Ferdinand qui ne tarda pas à suivre en personne le détachement qu'il avoit envoyé au secours de sa flotte dont il ignoroit encore la victoire. Il avoit repassé le fleuve, parce que le côté gauche avoit beaucoup moins de Maures à lui opposer que le côté d'Axarafa.

Après deux jours de marche, il arriva à Torre del Canno qui est à deux lieues au dessous de Séville. L'heureuse nouvelle de la victoire navale qu'il apprit alors, le dispensa d'aller plus loin. Il se rapprocha de Séville, & du fleuve jusqu'à l'endroit où la flotte devoit s'arrêter. Pour la mieux couvrir, il envoya le Grand-Maître Correa de l'autre côté avec environ \* trois cens Chevaliers. On est étonné de voir une si petite Troupe aller affronter une si grande multitude d'ennemis, car du côté où passa Correa, les Mau-

\* J'ai lieu de croire qu'en Espagne comme en France, un homme d'armes ou un Chevalier avoit avec lui cinq ou six hommes dont les uns étoient à cheval & les autres à pied; ainsi cent hommes d'armes en faisoient six ou sept cens; c'étoit l'ancienne maniere de s'exprimer. De-là cette autre expression cent Maîtres, parce que ceux que les Chevaliers conduisoient n'étoient que leurs Servans, nom qui leur est demeuré dans l'Ordre de Malthe. Cette note peut servir pour toutes les occasions où l'on est surpris du petit nombre de Troupes marqué par les Historiens.

es étoient, je ne dis pas par mille, mais par centaines de mille; mais on en étoit au point où la confiance d'une part & la terreur de l'autre étant portées à leur comble, on voit s'accomplir cette parole de l'Écriture Deuter. c. 32. que mille hommes sont poursuivis par un seul, & que deux en mettent dix mille en fuite. Pelage Correa osa donc tenter le passage du Guadalquivir à la vue d'une Armée qui étoit vis-à-vis pour le lui disputer. Elle étoit commandée par Aben Jafon Roi de Niebla, Ville alors considérable située à dix lieues de Séville du côté des Algarves. Tout plia sous les premiers coups des Chevaliers Chrétiens, & l'Armée dissipée les laissa maîtres du bord du fleuve. Mais les Maures revenus de leur première frayeur, se mirent à les harceler, & quoique toujours battus, il étoit à craindre qu'en revenant toujours à la charge, ils ne vainquissent par la fatigue, ceux

qu'ils ne pouvoient vaincre par les armes. Ferdinand qui jugea de l'embaras où ils pouvoient être, leur envoya un renfort qui les mit en état non-seulement de se défendre, mais d'attaquer à leur tour, & de prendre Gelves où il périt beaucoup de Maures, & d'où on emporta un butin considérable; mais comme il étoit harcelé lui-même par des partis Maures qui lui avoient déjà tué ou enlevé quelques hommes & quelques chevaux, il transporta son camp à Tablada qui est à une demie lieue au midi de Séville: il fit creuser autour un fossé pour qu'il fût à couvert d'insulte: il fit alligner des rues & ménager des places, les vivres y venoient en abondance, les Marchands & les Artisans y abordoient de tous côtés, & y exerçoient leurs professions aussi tranquillement que chez eux; l'ordre y regnoit comme dans les Villes les mieux policées, & ces soins pacifi-

ques étoient pour Ferdinand le dé-  
lassement de ses travaux militaires.

Je n'entrerai point dans le détail  
des actions journalieres qui se passe-  
rent pendant les seize mois que dura  
ce fameux Siège. Ce furent des combats  
de tous les jours, & presque  
de toutes les heures, où les Chré-  
tiens quoique toujours inférieurs en  
nombre, avoient toujours l'avanta-  
ge. Leur Armée peu nombreuse,  
sembloit n'être composée que de  
Héros. Correa, Garcias Perez, Lau-  
rent Suarès, Yanès, noms fameux  
dans l'histoire d'Espagne, ne sont  
pas les seuls qui ayent fait des ex-  
ploits dignes d'une éternelle mé-  
moire; mais le récit en seroit trop  
long, & je crois me devoir borner  
aux faits personnels de Ferdinand  
& aux principaux événemens du  
Siège. Un de ceux-ci fut l'entreprise  
que firent les Maures de brûler la  
Flotte Chrétienne qui barroit la ri-  
viere. C'étoit ce qui les incommo-

doit le plus de tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors. Ils firent donc avec des poutres attachées ensemble un grand Vaisseau plat presqu'aussi large que le fleuve, afin qu'il ne fût pas possible de l'éviter. Ils le remplirent de feux grégeois, de poix, de resine, d'étoupe, & de toute sorte de matieres combustibles. Une pareille machine pouvoit avec tout cela porter encore bien du monde, on ne l'y épargna pas, & précédée par quatre vaisseaux de guerre qui étoient comme ses avantcoureurs, on la vit avancer vers la Flotte Chrétienne, où elle paroissoit porter une incendie inévitable.

En même tems au bruit des tambours & des trompettes, & aux cris redoublés de ce monde d'habitans qui étoient dans la Ville, il se fit deux sorties, l'une de Séville même, l'autre du Château de Triana, pour attaquer les deux camps opposés des Chrétiens, pendant que leur flotte

feroit aux prises avec la grande machine. Ceux-ci les reçurent avec leur intrépidité ordinaire. Les Maures qui s'y attendoient ne se rallentirent pas pour cela, & le combat dura presque tout un jour. Enfin la valeur l'emporta sur le nombre. Les Maures après avoir perdu bien du monde, furent obligés de céder; on les poursuivit, & on ne cessa pas d'en tuer jusqu'aux Portes du Château & de la Ville. Cependant on continuoit de se battre sur le fleuve où le combat fut encore plus opiniâtre que sur terre. La victoire s'y décida aussi pour les Chrétiens. Il y périt un grand nombre de Maures, principalement de ceux qui furent obligés de sauter dans le fleuve où ils se noyèrent. La grande machine ne causa aucun dommage à la flotte. Les Chrétiens en allumerent eux-mêmes les feux qu'ils rendirent inutiles; c'est tout ce qu'en dit la Chronique, & ce

qu'il n'est pas aisé d'expliquer, à moins que les Chrétiens ne s'en soient tout-à-fait rendus maîtres, qu'ils ne l'ayent fait passer au-dessous de leur flotte, & qu'ils n'y aient mis le feu que lorsque le courant du fleuve ne pouvoit que l'éloigner d'eux de plus en plus.

Deux fois les Maures penserent s'emparer du Camp de Tablada. Le coup auroit été décisif, mais la première fois ils n'osèrent pas, & la seconde ils ne purent pas. Voici quelles en furent les occasions. Un Chevalier Maure, qui étoit sorti de la Ville pour épier le Camp des Chrétiens, eut l'assurance non-seulement d'y entrer, mais encore de se faire présenter au Roi à qui il offrit de lui livrer la Citadelle où il commandoit. Le Roi le reçut fort bien, & il n'est pas douteux qu'il n'acceptât son offre. Il avoit sçu si bien se contrefaire, que l'on n'en prit aucun ombrage. On le laissa

donc après qu'il eut quitté le Roi, se promener dans le Camp, & l'observer tout à son aise. Il le trouva presqu'entièrement dégarni de troupes. Elles étoient sorties, les unes pour aller faire le dégât dans les environs, les autres pour surprendre un convoi que les Maures conduisoient dans la Ville, d'autres pour soutenir des Fourageurs. Il comprit aussitôt tout le parti qu'on pouvoit tirer de ce moment, si on sçavoit en profiter, & prenant son essor vers la Ville, il y courut de toute sa force, après avoir percé de sa lance un Soldat, qui avoit voulu l'arrêter. Dès qu'il fut à portée de se faire entendre, il cria à ceux qui étoient sur les remparts, qu'ils sortissent à l'instant pour attaquer le Camp du Roi, où il n'y avoit personne pour le défendre. Si on l'avoit fait, Séville étoit sauvée, & le Roi peut-être étoit pris. Mais on demeura dans l'inaction, soit qu'on

n'ajoutât pas foi au récit que fit le Maure, soit qu'on mît à délibérer le tems où il falloit agir. Ainsi on laissa échaper ce moment unique, & qui ne revint plus, quoiqu'on crût l'avoir retrouvé une autre fois. On avoit des avis certains que le Roi avoit passé au Camp de Correa avec une grande partie de ses Troupes, & qu'il en étoit resté fort peu à la garde du Camp. Axataf Gouverneur Général sortit avec ses plus braves, & marcha droit au Camp comme à une victoire assurée. Il étoit persuadé que ce petit nombre de Chrétiens, qui y étoient demeurés, le voyant avancer en ordre de bataille, ne penseroient pas même à se défendre. Ils ne se défendirent pas en effet; car ils attaquèrent, animés par l'exemple de l'Infant Henri, jeune Prince plein de bravoure, que le Roi son pere avoit laissé pour les commander avec Laurent Suarès, & Arias Gonzalès

Quixada. Sous sa conduite, ils avancent, & fondent tout-à-coup sur cette masse d'ennemis qu'ils ébranlent, & qu'ils obligent à plier. Bientôt ils l'eurent enfoncée, & ils ne cessèrent de frapper, & de tuer, jusqu'à ce que l'Ennemi fût rentré dans ses murs. Tandis qu'on s'étouffoit à la porte, les Chrétiens aperçurent à leur gauche un Corps de près de six cens Maures, qui n'avoient pas pû rentrer. Ils retournent sur eux, & les menent battans jusqu'à la Riviere, où ceux de la flotte qui étoient maîtres du bord, s'étant trouvés prêts à les recevoir, ils furent envelopés, & massacrés jusqu'au dernier.

Depuis cette action jusqu'au mois de Mai, il n'y eut rien de remarquable que l'arrivée de l'Infant Alphonse de Castille, suivie d'assez près de celle de Dias Lopès de Haro. Le premier amenoit au siège les Troupes qu'il commandoit

dans Murcie avec un Corps d'Ar-  
ragonois que le Roi Dom Jayme  
lui avoit donné. L'Histoire dit de  
ceux-ci en un mot, \* qu'ayant  
voulu briller à part, selon la cou-  
tume des Auxiliaires, ils ne firent  
rien qui vaille. Lopès de Haro con-  
duisoit avec lui les Bandes Biscayen-  
nes. Ferdinand reçut le premier  
avec la tendresse d'un bon pere, &  
le second avec la sensibilité d'un  
Roi reconnoissant. Ces renforts le  
mettoient en état de ferrer la Place  
de plus près. Il fit donc camper son  
fils entre Tablada & Séville dans  
un champ planté d'olivers, qui tou-  
choit presque au fossé: & Lopès de  
Haro avec ses Biscayens, auxquels on  
joignit les Galiciens commandés  
par Rodrigue Gonzalès, prit poste  
auprès de la Porte de Macarena.  
Le Fauxbourg qui en porte le nom,

\* *Arragonii, propriam aliquam gloriam cupien-  
tes, separaverunt se ab Alphonso, quod eis ne-  
quaquam bene cessit.* Chron.

*de S. Ferdinand*, Liv. IV. 241  
& celui de Benaljofar avoient été  
saccagés & brûlés en partie peu de  
tems auparavant par l'Infant Henri ,  
qui avec les Grands Maîtres de Ca-  
latrava , & d'Alcantara , & le Prieur  
de l'Ordre de saint Jean , y étoit  
entré le fer & la flâme à la main.  
Les Maures s'efforcèrent plus d'une  
fois de déloger l'Infant Alphonse ,  
& Lopès de Haro ; mais la vigilance  
des Chefs , & la valeur des Trou-  
pes rendirent leurs efforts inutiles.  
Cependant on ne cessoit pas de  
combattre aussi sur le fleuve ; mais  
tant sur l'eau que sur la terre , les  
avantages des Maures étoient rares ,  
& très-peu considérables : Ceux des  
Chrétiens au contraire étoient  
grands & fréquens. Je n'en rappor-  
terai qu'un de chaque espèce. Le  
premier fut sur le fleuve où Rai-  
mond Boniface cacha quelques  
Vaisseaux derriere des arbres. C'é-  
toit une embuscade qu'il dressoit  
aux Maures , qui venoient l'assaillir

**L**

à tout moment. Ceux-ci s'étant avancés à l'ordinaire, s'arrêterent à la hauteur des arbres qui couvroient les Vaisseaux : On ne dit pas si ce fut par hazard , ou par défiance. Alors un Chrétien , qui parloit la langue des Maures , eut assez d'esprit & de courage pour se mettre à la nâge , & pour crier en Arabe qu'on lui sauvât la vie. Les Maures qui le prirent pour un des leurs , avancerent pour le secourir , & passerent la borne fatale. Les Vaisseaux des Chrétiens sortent aussitôt du lieu où ils étoient embusqués , & prennent les Maures par derriere , tandis que le reste de la flotte les attaquoit pardevant. On leur prit deux Vaisseaux , & tous ceux qui les montoient furent tués , ou faits prisonniers. L'autre aventure se passa sur terre au quartier de Laurent Suarès auprès de la Porte d'Alcar. Il avoit aussi dressé une embuscade où les Maures perdirent bien

du monde. Lorsqu'on fut à la poursuite, Suarès cria aux siens qu'ils s'arrêtaient au Pont de Guadeyra; parce qu'il sçavoit qu'entre ce Pont, & la Porte, il se trouveroit beaucoup plus de Maures qu'il n'en falloit pour les accabler par le nombre. Garcias Perès qui avoit fait dans cette rencontre des prodiges de valeur, emporté par son courage, passe le Pont au moment où Suarès commençoit sa retraite. Celui-ci ayant tourné la tête, apperçoit Perès au milieu d'une foule d'Ennemis, qui seul faisoit tête à tous, & qui en avoit déjà abattu quatre à ses pieds. O Perès, s'écria-t-il alors, à quels dangers nous exposez-vous? Car nous périrons tous plutôt que de laisser périr un si brave homme. En disant ces mots, il vole à son secours avec ce qui se trouva alors autour de lui. Il le dégage après avoir fait un horrible massacre des Ennemis. Cette jour-

née leur coûta trois mille hommes ; & couvrit de gloire leurs Vainqueurs. Elle rallentit beaucoup le courage des Assiégés , & les sorties en devinrent beaucoup moins fréquentes.

On étoit cependant au dixième mois du siège , & quoiqu'on eût beaucoup fait , le succès en demeurait toujours incertain , tandis que Séville conservoit sa communication avec le Château de Triana. Par-là tous les fruits du fertile canton d'Axarafa entroient dans la Ville , & empêchoient qu'elle ne pût être prise par famine. Il n'y avoit qu'un seul moyen d'ôter cette communication , c'étoit de rompre le Pont qui étoit entre la Ville & le Château. Ce Pont , comme je l'ai dit , étoit établi sur des Vaisseaux qui tenoient les uns aux autres par de grosses chaînes. Ferdinand qui avoit fait la résolution , on dit même le vœu de mourir devant

Séville, plutôt que d'en abandonner le siège, avoit fort bien compris la nécessité de lever cet obstacle. Il assembla à cet effet un Conseil composé de ce qu'il y avoit de plus habile, & de plus expérimenté dans la Marine. Raimond Boniface proposa de prendre les deux plus gros Vaisseaux de la flotte, de les appareiller pour l'usage qu'on vouloit en faire, & de profiter du premier bon vent pour les faire avancer à pleines voiles contre le Pont, qu'il ne croyoit pas pouvoir soutenir un pareil choc. Cet avis fut approuvé, & Ferdinand donna les ordres pour les préparatifs. Ils durèrent trois jours, que le saint Roi passa, dit-on, renfermé dans sa tente, où il défendit que qui que ce fût vint l'interrompre. Il employa tout ce tems à la priere, conjurant Dieu avec larmes de faire réussir une entreprise qu'il n'avoit formée que pour sa gloire.

Il en sortit plein de confiance. C'étoit le troisiéme jour de Mai , jour auquel l'Eglise célèbre la Fête de l'Invention de la sainte Croix. Ce jour fut pour lui d'un heureux présage , & pour exprimer que ce n'étoit que par la Croix , qu'il vouloit faire triompher la Croix , il ordonna que ce Signe adorable parût sur les flammes & sur les banderoles des deux Vaisseaux. A peine commençoient - elles à flotter dans les airs , qu'un vent doux qui pouffoit les Vaisseaux vers le Pont cessa de souffler , & il se fit un calme tout plat. Cet accident , qui déconcerta d'abord les Chrétiens , n'étoit que pour éprouver leur foi. Un moment après , un grand vent s'éleva du même côté , qui enfla toutes les voiles , & poussa impétueusement les deux Vaisseaux. Ils avancèrent à travers une grêle de traits que les Maures décochoient de leurs machines , tant de la gréve , que

du Château de Triana , & de la Tour d'Or. Le premier Vaisseau qui toucha , brisa le bateau contre lequel il étoit venu donner ; mais il ne put pas rompre le Pont. Le second , que montoit Raimond Boniface , le trouvant déjà ébranlé par ce premier choc , rompit les chaînes , & entraîna les bateaux que l'on vit se séparer à droite & à gauche , aux cris redoublés que la joye & la douleur firent pousser d'une part aux Assiégeans , & de l'autre aux Assiégés. Ferdinand qui n'attendoit que ce moment , fondit alors avec son fils Alphonse sur les Maures qui occupoient la grève , & les obligea à fuir précipitamment dans la Ville. Cette attaque étoit faite à dessein de favoriser la retraite des deux Vaisseaux.

Cet exploit décida du sort de Séville. Mais comme elle ne pouvoit être prise que par famine , ainsi que je l'ai déjà dit , l'effet en fut lent ,

& le siège dura encore six mois. Ce qui restoit à faire après la rupture du Pont , c'étoit de s'emparer du Château de Triana. Il étoit la dernière ressource des Assiégés : Aussi jamais ils ne se défendirent mieux , & si Séville avoit pû être sauvée , elle l'auroit été par une si belle défense. Ferdinand qui croyoit que Triana pouvoit être emporté d'assaut , le fit investir , & attaquer en même-tems de tous les côtés. Mais les Assiégés firent pleuvoir de dessus leurs murs & leurs Tours , une si furieuse grêle de traits & de pierres , que l'on n'y put pas tenir , & que Ferdinand , qui n'y vit pas de remède pour le moment , fut obligé de faire sonner la retraite. Il se retira donc , mais comme il étoit de caractère à ne pas se rebuter par les obstacles , il ne tarda pas à envoyer ses trois fils Alphonse , Frederic & Henri tenter une seconde fois l'aventure. Ceux-ci pour n'être plus

exposés à l'inconvenient qui avoit rendu inutile la premiere attaque, firent faire des galeries couvertes pour rendre les approches moins dangereuses. En même tems qu'ils faisoient attaquer à force ouverte, des mineurs creusoient un chemin sous terre, qui devoit les conduire au pied d'un mur qu'on vouloit faire écrouler. Les Maures opposerent la force à la force, & les mineurs aux mineurs. Les leurs en contreminant rendirent inutile le travail des autres, & cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la précédente. Alors Ferdinand mit en œuvre le bélier, & toutes les machines qui servoient en ce tems-là à battre, & à renverser les murailles. Les Maures avoient aussi leurs machines, qui servoient les unes à amortir les coups, les autres à démonter ou à briser celles qu'on employoit contr'eux. Ils faisoient aussi de fréquentes sorties,

mais avec plus d'art qu'ils n'en mettoient auparavant. Ils fuyoient dès qu'ils trouvoient de la résistance, & lorsque leurs Ennemis, emportés par la chaleur du combat, les poursuivoient jusqu'aux fortifications, ils faisoient volte-face, & ils ne manquoient guere de tuer ou de prendre les plus avancés. C'est ainsi que les choses se passaient au siège de Triana, & il n'étoit pas aisé de deviner quelle en seroit l'issue.

Pendant tout ce tems, les sorties furent beaucoup moins fréquentes du côté de la Ville, apparemment parce que les plus braves avoient passé à Triana pour le défendre; car soit par bateau, soit à la nâge, il passoit toujours quelqu'un d'un bord à l'autre. Au lieu de la force, ceux de la Ville imaginerent une ruse laquelle, si elle leur avoit réussi, auroit été très-suffisante pour les tirer d'embaras. Un d'eux, de

concert avec les Principaux, offrit à l'Infant Alphonse de lui livrer deux Tours qui étoient confiées à sa garde; mais il falloit que l'Infant profitât du moment, & qu'il vînt sans délai s'en mettre en possession. L'offre étoit faite de manière à faire douter si on ne pouvoit pas s'y fier. Alphonse qui ne vouloit ni la refuser, si elle étoit sincere, ni exposer sa personne, si elle étoit frauduleuse, envoya le détachement que demandoit le Maure; mais au lieu de le commander lui-même, il le fit commander par Pierre de Gusman. Celui-ci qui n'approchoit qu'avec précaution, n'étoit pas encore au pied des Tours, qu'il devina, à la contenance des Maures, que ce qu'ils vouloient, n'étoit rien moins que les lui livrer. Il tourna bride à l'instant, & s'enfuit au grand galop avec tous les siens. Les Maures qui les poursuivirent, n'en atteignirent

qu'un seul qu'ils mirent en pièces. Ce fut-là tout le fruit qu'ils retirèrent de cette ruse.

On se battoit toujours devant Triana avec un succès qui ne faisoit ni espérer ni désespérer de le prendre ; mais les coups décisifs étoient portés , & Séville aux abois étoit absolument hors d'état de tenir plus long-tems. Ferdinand toujours occupé du soin de lui ôter toute communication avec le Château , avoit promis une récompense à tous ceux qui empêcheroient quelqu'un de passer. Cet appas avoit rendu les Chrétiens encore plus alertes & plus vigilans , & le passage devenoit tous les jours plus difficile. Orias un des principaux Capitaines Maures avoit passé à Triana avec plusieurs des siens. Au retour il se trouva barré par Raimond Boniface , qui occupoit le milieu de la Riviere avec toutes ses Galeres auxquelles il avoit ajouté un grand

nombre de Barques bien armées. Cette barriere lui ayant paru impénétrable, ainsi qu'à tous ceux qui l'accompagnoient, ils firent demander au Roi la permission de lui parler. Le Roi envoya Rodrigue Alvarés pour les entendre. Ils offrirent au nom d'Axataf, Capitaine général, de remettre au Roi la Citadelle de Séville, de lui payer tous les ans la moitié du tribut qu'ils payoient au Miramolin d'Afrique, l'autre moitié devoit être pour Axataf : mais ils demandoient en même-tems que les Maures restassent dans la Ville qu'ils continueroient d'habiter. Ferdinand ne voulut pas même entrer en pourparler sur une pareille proposition. Il en rejetta d'autres qu'on lui fit après celle-ci, parce que les Maures y joignoient toujours celle de leur demeure dans la Ville, à quoi il étoit résolu de ne jamais entendre.

Il lui étoit aisé de juger, vû l'état où devoit se trouver Séville, qu'il seroit maître des conditions, &

qu'on en passeroit enfin par tout ce qu'il voudroit. Un siège de seize mois avoit consumé toutes les provisions. La Ville investie de toutes parts ne pouvoit plus en recevoir, que ce qui pénétroit par quelques bateaux échappés à la vigilance de la Flotte, ce qui suffisoit à peine pour nourrir la centième partie d'une Ville de quatre cens mille ames. La patience des Habitans étoit à bout. Le Peuple qui n'a plus de frein lorsqu'il n'a plus de pain, disoit hautement qu'il falloit se rendre, & menaçoit, pour peu qu'on différât encore, de mettre la Garnison en pièces. On revint donc à Ferdinand, & on lui demanda qu'il fût permis à tous les Habitans de sortir de la Ville avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs effets: que si quelques-uns vouloient par hazard servir dans ses Armées, ils y fussent reçus, ce que le Roi accorda très-volontiers. Ils firent encore une proposition assez bizarre,

ce fut qu'ils détruiroient de fond en comble la grande Mosquée, & la Tour d'or. Ils envioient aux Chrétiens la possession de ces deux édifices qui étoient d'une beauté singulière. Le Roy qui ne voulut pas accorder une demande si peu raisonnable, ne voulut pas non plus faire lui-même la réponse qu'elle méritoit. Il les renvoya négocier ce point avec son fils. Alphonse leur déclara que s'ils détachotent une seule tuile des édifices de Séville, il n'y laisseroit pas une seule personne en vie. Il leur fallut céder sur ce point comme sur les autres, & ils s'en retournerent après s'être engagés à livrer la Ville dans sept jours. Lorsqu'on fut d'accord sur tous les articles, le Roy fut mis en possession de l'Alcatar, appelé depuis le Palais, & qui étoit apparemment cette Citadelle, dont j'ai déjà parlé. Les sept jours étant passés, les habitans représentèrent

que ce tems ne fuffiſoit pas, & qu'il leur falloit un mois pour vendre les meubles qu'ils ne pourroient pas emporter; on le leur accorda, & ils en profiterent comme ils purent; après quoi les Maures ſortirent de Séville pour ne plus y rentrer, après l'avoir poſſedée pendant cinq cens trente-quatre ans. Trois cens mille allerent par terre à Xerès de la Frontera. Le Roy leur donna des voitures, & les fit conduire par le Grand-Maître de Calatrava. Il fournit auſſi des voitures & des Galeres à ceux qui voulurent paſſer en Afrique. On fait monter le nombre de ceux-ci juſqu'à cent mille. La Ville s'étoit rendue le 23 Novembre, 1249, jour de S. Clément. Le Roy y fit ſon entrée le 22 Décembre, jour de la Tranſlation de S. Iſidore, Archevêque & Patron de Séville. Les Evêques accompagnés d'un Clergé nombreux le conduiſirent proceſſionnellement à l'Egliſe de ſainte

Marie, ci-devant la grande Mosquée, qu'on avoit eu le tems de purifier & de consacrer. On y porta la statuë de la Sainte Vierge, que le Roy avoit toujours dans son armée. On la voit encore à Séville, où elle fut déposée. La Messe fut chantée par Guttierés, élu Archevêque de Tolède. Le Roy, après l'Office, alla dans le Palais avec tous les Grands de sa Cour, & les principaux Officiers de son armée, à qui il donna une fête magnifique qui occupa le reste d'une journée si glorieuse & si long-tems désirée.

Un Saint reconnoît toujours la main libérale de Dieu dans les heureux succès qui lui arrivent ; mais ici l'empreinte en étoit si visible que les Infideles mêmes ne purent pas la méconnoître. Axataf, lorsqu'il se retira de Séville, étoit arrivé à une colline, à qui on a donné le nom de Bellevûe, parce que de-là on découvre devant soi la

mer, tandis que du côté opposé on apperçoit encore Séville qui commence à se perdre dans le lointain. On dit que ce Seigneur jetta alors un dernier regard sur cette belle Ville, & qu'il ne put s'empêcher de dire en pleurant, qu'il n'y avoit qu'un Saint qui eût pû, avec si peu de troupes, se rendre maître d'une Ville si grande, si forte, si peuplée, défenduë avec tant de courage & de constance. Qu'ainsi s'accomplissoient les décrets du grand *Alla*, qui, pour la lui donner, l'avoit ôtée aux Maures, à qui mille présages avoient annoncé d'avance sa volonté suprême. Ainsi parloit le Musulman vaincu : combien plus ce langage devoit-il se trouver dans la bouche du Chrétien victorieux : mais surtout combien le sentiment devoit-il en être profondément gravé dans le cœur du saint Roy, qui, outre cette protection éclatante qui frappoit tous les yeux, avoit de

plus des preuves personnelles que cette conduite étoit l'ouvrage du Très-haut, & un présent de sa main bienfaisante. Une tradition respectable assure que S. Isidore lui avoit apparu pour l'exhorter à cette entreprise, & qu'il lui en avoit prédit le succès. D'autres événemens miraculeux arrivés pendant le cours du Siège acheverent de le confirmer dans cette persuasion. J'en rapporterai un qui se trouve dans des Auteurs très-graves avec des circonstances différentes, mais je n'en dirai que le fond sur lequel ils sont tous d'accord. Il y avoit dans Séville une fort belle image de la Vierge, peinte sur un mur. On croit qu'elle y étoit avant que les Maures se fussent rendus maîtres de cette Ville; on l'y voit encore aujourd'hui parfaitement conservée, ce qui est regardé comme une merveille. Elle a été dans tous les tems l'objet de la dévotion des Chrétiens, & les

Maures mêmes faisis en la voyant, d'un respect involontaire, ne pouvoient se défendre de lui donner des marques de vénération. Un jour que S. Ferdinand prioit dans sa tente avec sa ferveur ordinaire, il lui vint un desir de faire sa priere devant cette image qui étoit célebre dans toute l'Espagne. Alors, faisi d'un mouvement extatique, il se leve, il sort du camp sans être remarqué des siens, il va droit à la Ville, où il entre par la porte de Cordouë, & après avoir fait sa priere, il en sort par la porte de Xerès, & revient au camp de Tablada, où son absence commençoit à donner de grandes inquiétudes. Dieu le rendit-il invisible, ou empêcha-t-il qu'il ne fût remarqué? c'est ce que l'Histoire ne dit pas, & ce qu'il importe peu de sçavoir. L'un & l'autre est également facile au Tout-puissant. Ceux qui diroient que Dieu ne le pouvoit pas, di-

roient une impiété absurde, & ceux qui diroient que Dieu qui le pouvoit, ne l'a pas voulu, assurément parleroient sans sçavoir; car, qui le leur a dit, & quel inconvénient y a-t-il à croire que Dieu a voulu donner à son serviteur dans cette entrée miraculeuse un gage de l'entrée triomphante qu'il lui préparoit à Séville?

Mais cette grande Ville abandonnée de tous ses Habitans n'étoit plus qu'un grand corps sans ame, qu'il falloit ranimer, & en quelque sorte, créer de nouveau; ce fut à quoi Ferdinand donna d'abord tous ses soins. Comme il ne faisoit la guerre que pour la Religion, la Religion étoit toujours la premiere chose qu'il établissoit dans les Villes qu'il avoit conquises. Il fit donc pour elle à Séville, ce qu'il avoit fait ailleurs, & encore plus qu'il n'avoit fait ailleurs; car l'Archevêché & le Chapitre qu'il y fonda ne

le cédent en richesses qu'à l'Eglise de Toledé, qui est peut-être la plus riche Eglise du Monde Chrétien : outre les fonds qu'il y assigna, il fit de grands dons pour la décoration de la Cathédrale & des autres Eglises. Il y appella des Habitans de tous les états & de toutes les conditions, à qui il donna libéralement des maisons & des terres. Il eut soin d'y faire venir des artisans de tous les métiers, qu'il distribua par quartiers, donnant à chaque profession le sien. Il invita même des Sçavans & des Gens de Lettres à venir s'y établir. Outre les Juges ordinaires, il y érigea un Conseil souverain, sous le nom d'Audience Royale. Ce Tribunal juge sans appel, ainsi que le Conseil de Castille, qui ne pouvoit suffire à tout, depuis que les Etats de Ferdinand s'étoient si fort accrus par ses conquêtes. Il peupla les campagnes d'hommes propres à les cultiver.

Il donna à la Ville de grands privilèges. Séville répara ainsi ses pertes avec avantage ; & par le nombre de ses Habitans, par la magnificence de ses édifices, par la richesse & l'étendue de son commerce, elle est parvenue à cet état de splendeur, qui a donné naissance au proverbe Espagnol : *Que, qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de merveille.*

Un pareil ouvrage demandoit nécessairement l'œil du Maître. C'est ce qui obligea Ferdinand à fixer sa Cour à Séville, où il passa les trois ans qu'il survêcut à sa prise. La distribution des terres fut une des occupations de ces trois années. Raimond, Evêque de Segovie, & Lopès de Mendoza furent chargés de parcourir tout le Pays, & de donner un plan exact de toutes les terres, non-seulement pour l'étendue & les limites, mais encore pour la situation, la qualité, le produit, & l'espece de culture à laquelle elles

étoient employées. L'intention du Roy étoit d'en gratifier principalement ceux qui avoient servi au Siège. La mort l'empêcha de le faire par lui-même : mais Alphonse son fils & son successeur, le fit aussitôt après. Cependant il travailloit toujours à étendre ses propres domaines. Xerès, Medina Sidonia, Alcala de los Gazules, Bejar, le Port de Sainte Marie, Cadis, San Lucar la Major, Arcos, Lebrixa, Rota, Trebuxena, & un grand nombre d'autres Villes se rangerent d'elles-mêmes sous ses Loix ; car on ne lit pas qu'aucune eût attendu qu'il vînt l'y forcer par les armes. Il ne lui restoit plus rien à conquérir sur les Maures en Espagne, où tout étoit dompté ou soumis. Il tourna ses vûes vers l'Afrique, & projetta d'y faire une descente. Un Historien assure qu'il y avoit déjà conclu un Traité avec le Roy de Maroc, Prince favorable aux Chrétiens ;

tiens, qu'il laissoit vivre en paix, & à qui il avoit promis d'avoir un \* Evêque dans ses Etats. L'objet principal de ce traité étoit d'avoir un Port en Afrique où on pût faire la descente, & où les vaisseaux pussent demeurer en sûreté. Raymond Boniface, que Ferdinand avoit employé à cette négociation, fut envoyé ensuite en Biscaye pour y armer une Flotte beaucoup plus considérable que celle qui avoit servi à prendre Séville. Le bruit de cet armement s'étoit déjà répandu en Afrique, & avec lui la terreur qui précède, & qui prépare les grandes révolutions. Les Maures après tant de défenses, n'espéroient pas qu'ils pussent tenir contre la fortune de Ferdinand, & encore moins contre sa constance inébranlable à ne pas

\* On croit que cet Evêque étoit ce même Lupès, ou Lupus, qu'Alexandre IV. fit son Légat en Afrique en 1255. *Oder. Raynaldus*, Tom. IV.

se désister d'une entreprise, qu'il ne fût venu à bout de ce qu'il avoit résolu. Plusieurs petits Rois de ceux qui habitoient la Côte, étoient déjà disposés, supposé qu'il fit le trajet, à lui soumettre leurs personnes & leurs Etats. C'étoit autant de présages de l'heureux succès de cette expédition. Mais Dieu sçait donner des bornes aux plus beaux desseins. Lorsque le Roy s'ocupoit de ce projet, l'hydropisie, dont il avoit eu déjà des atteintes, fit tout à coup de si grands progrès, qu'il vit bien qu'il ne lui restoit plus d'autre chose à faire en ce monde, qu'à se disposer à la mort. Ceux pour qui ses surprises sont le moins à craindre, sont toujours les plus attentifs à les prévenir. Aussitôt que le saint Roy en sentit les approches, déjà purifié par la confession, il fit appeller son fils Philippe, élu Archevêque de Séville, & avec lui les Evêques qui se trouverent à la Cour, & tout le

Clergé de Séville. Lorsqu'il les vit  
assemblés, il leur déclara qu'il de-  
siroit recevoir le saint Viatique, &  
qu'il les avoit fait venir pour qu'ils  
l'aidassent de leurs prieres dans cette  
sainte action. Ce fut l'Evêque de  
Segovie, alors Administrateur de  
l'Archevêché de Séville pour le  
spirituel, qui lui apporta le Corps  
de Notre Seigneur. A cette vûe, il  
se jetta hors de son lit, malgré son  
extrême foiblesse; il se mit à deux  
genoux, & après s'être passé une  
corde au col, dans cette posture de  
criminel il demanda qu'on lui ap-  
portât un Crucifix. C'étoit pour  
faire à Jesus-Christ une amende ho-  
norable avant qu'il osât le recevoir.  
Il se prosterna humblement devant  
cette image des tourmens qu'un  
Dieu avoit soufferts pour son salut:  
il les parcourut tous, il les nomma  
tous: chacune des playes de son  
Sauveur eut de lui un baiser reli-  
gieux, & fut mouillée de ses larmes



qu'il accompagnoit de la confession qu'il faisoit à haute voix, & en se frappant la poitrine, qu'il étoit le plus grand des pécheurs. C'étoit cependant l'homme irrépréhensible par excellence, & toute la Terre avoüoit qu'on ne pouvoit pas lui reprocher un seul péché; c'est-à-dire, qu'il n'avoit pas commis de grands péchés, mais il lui en étoit échappé de petits, & aux yeux des Saints les petits péchés sont des monstres. Ensuite il protesta qu'il croyoit tous les articles de la Foi Catholique, Apostolique, & Romaine, & qu'il vouloit mourir dans cette Foi. Alors, il demanda le Corps de Jesus-Christ, qu'il adora profondément. Sa ferveur parut redoubler à la vûe de ce divin objet; il leva les mains au Ciel, & le regarda fixement, en prononçant des paroles qui étoient toutes pleines de foi, de contrition & d'amour. Il le reçut dans ces dispositions, & s'il

ne proféra pas de bouche, au moins exprima-t-il par ses actions ce beau sentiment du Roy Prophete : *Que desirai-je dans le Ciel, ou que veux-je posséder sur la terre, si ce n'est vous seul, ô mon Dieu ?*

En effet, lorsqu'il se vit possesseur de cet unique trésor, il acheva de se dépouiller de tout le reste. Il voulut qu'on lui ôtât les marques de la Royauté qui pouvoient lui rester, & qu'on les emportât hors de son appartement. Il fit appeller tous ses enfans, Alphonse son fils aîné & son héritier, les Infants Frederic, Henry, Philippe & Emmanuel. Deux étoient absens ; Sanche, élu Archevêque de Toledé, & Berengere, Religieuse au Monastere de Las Huelgas. Ces six Princes & la Princesse étoient les enfans qui lui restoient de dix, qu'il avoit eu de la Reine Béatrix : Ferdinand, Louis, & Léonora, trois enfans qu'il avoit eu de la Reine Jeanne, s'y trou-

verent aussi avec leur mere qui fon-  
 doit en larmes. Il donna d'abord sa  
 bénédiction au Prince Alphonse, &  
 après lui à tous les autres, suivant  
 l'ordre de leur naissance. Puis en  
 présence de tous les Grands du  
 Royaume, il adressa la parole à  
 Alphonse, à qui il donna de sages  
 conseils pour le gouvernement des  
 Etats qu'il lui laissoit. Il lui enjoignit  
 d'avoir soin de ses freres, de les for-  
 mer à toutes les vertus, de les aimer,  
 & autant qu'il lui seroit possible, de  
 les établir d'une maniere convena-  
 ble à leur naissance : il lui recom-  
 manda spécialement la Reine Jean-  
 ne, qu'il lui enjoignit d'honorer  
 comme sa mere, & de lui donner  
 dans toutes les occasions des mar-  
 ques d'un attachement filial. Il  
 n'oublia pas de lui parler pour son  
 frere Alphonse de Léon, & pour  
 tous ses autres \* freres & sœurs.

\* Enfans naturels d'Alphonse de Léon. Ro-  
 drigue Mendès de Sylva en nomme onze dans  
 le Tableau généalogique de la Maison Royale.

Il lui prescrivit aussi les égards qu'il devoit avoir pour les Grands, pour la Noblesse & pour les Chevaliers, lui faisant un devoir de les traiter avec distinction, de récompenser libéralement leurs services, & de ne point toucher à leurs privilèges. Il ajouta que s'il étoit fidele à tous ces devoirs, il verroit s'accomplir en lui la bénédiction qu'il lui avoit donnée; mais que s'il y manquoit, cette bénédiction se tourneroit contre lui en malédiction, à quoi il l'obligea de répondre, *Amen*; lui faisant par ce mot ratifier également l'une & l'autre. Mon fils, lui dit-il encore, les accroissemens que Dieu a donnés à cet Etat, vont faire de vous \* le plus riche & le plus puissant Prince de la Chré-

\* Les François ne lui auroient pas accordé ce point. Cependant on pouvoit parler ainsi sans beaucoup d'hyperbole, lorsque les grands Vassaux possédoient en Souveraineté une si grande partie de nos Provinces.

tienté ; faites un bon usage de ces présens du Ciel, & n'abusez pas, pour faire le mal, de tant de moyens que vous avez de faire le bien. Vous voilà maître du Pays que les Maures avoient conquis sur le Roy Roderic ; si vous sçavez le conserver dans l'état où il est aujourd'hui, vous aurez un regne aussi glorieux que celui qu'il a plû à Dieu de me donner, mais il n'en sera pas de même, si un si bel héritage vient à déperir entre vos mains.

Lorsque la fin du saint Roi approchoit, il vit une troupe de Bienheureux qui l'invitoient à venir prendre possession avec eux du Royaume du Ciel : Cette vision le combla de joye, & il en exprima à Dieu sa vive reconnoissance. Comme il vouloit mourir les armes de la Religion à la main, il demanda le cierge béni. Avant qu'on le lui donnât, il dit, levant les yeux au Ciel : Seigneur, vous m'avez don-

né un Royaume que vous ne me deviez pas , & vous y avez ajouté beaucoup plus de gloire & de puissance que je n'en méritois ; tel a été votre bon plaisir, je vous en rends graces , & je vous remets en ce moment , avec ce Royaume que j'ai augmenté autant que j'ai pû , mon ame que je vous prie de recevoir entre vos mains. Cela dit , il demanda pardon aux Assistans, les priant de vouloir bien oublier tous les déplaisirs qu'il auroit pû leur causer. Ils le prierent à leur tour , les larmes aux yeux , de leur pardonner toutes les fautes qu'ils avoient commises à son égard. Il prit le cierge béni & le tenant élevé avec les deux mains , il dit : Seigneur Jesus , mon Sauveur & mon Rédempteur , je suis sorti nud du sein de ma mere , je retournerai nud au sein de la terre : Recevez aujourd'hui mon ame , & par les mérites de votre sainte Passion , daignez lui

donner place parmi celles de vos serviteurs. Ses mains retomberent alors , soit de foiblesse , ou pour marquer le profond respect avec lequel il adora Dieu en ce moment. Il fit réciter les Litanies par le Clergé , à qui il dit de chanter le *Te Deum* à haute voix. C'étoit en action de grâces des victoires que Dieu lui avoit données sur tous ses Ennemis visibles & invisibles. Lorsqu'on finissoit le divin Cantique , il baissa la tête , il ferma les yeux , & rendit paisiblement à son Créateur son ame bienheureuse. Ce fut un Jeudi trentième jour de Mai de l'an 1252 , à l'âge de cinquante-trois ou de cinquante-quatre ans , selon qu'on place sa naissance un an plutôt ou plus tard , & dans la trente-cinquième année de son Regne. Le Samedi suivant , qui étoit le troisième jour après sa mort , il fut inhumé dans la grande Eglise de Séville , devant la Statue de la sainte

*de S. Ferdinand*, Liv. IV. 275  
Vierge, suivant sa dernière volonté  
qu'il avoit déclarée en mourant par  
ces mots, *mettez ce misérable cada-  
vre aux pieds de Marie.*

La douleur de cette mort fut uni-  
verselle, & elle fut si vive, qu'elle  
fait dire aux Historiens que la mort  
d'aucun Roi n'en a jamais causé  
de pareille. J'avoue que le récit  
qu'ils en font me paroïssoit d'abord  
une déclamation oratoire plutôt  
qu'une narration historique: Ce ne  
font partout que cris, & que san-  
glots, que cheveux arrachés, qu'ha-  
bits déchirés, que jouës meurtries  
& ensanglantées: Ce n'est pas seu-  
lement le Peuple naturellement plus  
emporté dans la douleur comme  
dans la joye, que les conditions  
polies, ce sont les riches comme  
les pauvres, les grands comme les  
petits, qui se laissent aller à ces  
excès, & tout l'Empire de Ferdi-  
nand est comme une grande famille  
qui pleure inconsolablement la mort

d'un Pere qui en étoit les délices & le soutien. C'est, dis-je, sur ce ton qu'en parlent les Historiens, & c'est ce que j'avois peine à ne pas soupçonner d'hyperbole. Mais d'autres traits peut-être encore plus surprénans rendent ceux-ci croyables. L'un est l'extrême affliction que témoigna le Roi de Grenade. C'étoit encore ce même Benalhamar, qui s'étoit rendu Vassal & Tributaire de Ferdinand. Il le pleura avec des larmes sinceres, & fit publier un deuil universel dans tout l'étenduë de ses Etats. Il fit plus. Il envoya cent Chevaliers Mores porter chacun un cierge de cire blanche au tombeau de cet incomparable Prince dont il étoit devenu l'amien devenant son Sujet. Il voulut qu'ils fissent le voyage à pied pour marque d'une plus grande douleur. Tandis qu'il vécut, il renouvela tous les ans la même offrande, & avec les mêmes cérémonies le

jour de l'anniversaire du saint Roi, & y obligea à perpétuité ses successeurs par forme de tribut. Ils s'en acquitterent jusqu'aux Regnes des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, qui firent cesser le tribut par la conquête de Grenade. La cérémonie de l'anniversaire avoit été réglée par Alphonse X. fils & successeur de Ferdinand. Il avoit ordonné que la veille & le jour du Service, tous les travaux seroient interrompus, & que toutes les boutiques seroient fermées. Ce règlement n'étoit que pour Séville. Mais toute la Nation s'en fit elle-même une Loi, qui fut gardée constamment dans tous les Etats de Ferdinand, c'est-à-dire, dans les deux Royaumes de Leon & de Castille, & surtout dans l'Andalousie, où le jour de la mort du saint Roi fut long-tems un jour lugubre, qui se passoit dans tout l'appareil d'un deuil solennel. Cette durée jointe aux

éclats du premier moment, fait assez voir que la douleur de la mort de Ferdinand fut aussi profonde que d'abord elle avoit paru vive , & qu'on a pû dire sans exagération que nul Prince n'a été regretté autant que celui-ci ; car où trouvera-t-on ailleurs l'exemple d'un pareil deüil ?

Ce qui le causoit étoit plus que suffisant pour en justifier l'excès. Un Roi juste & bienfaisant , le Pere de ses Peuples par l'amour qu'il leur porte , leur Maître par une fermeté qui , en les tenant dans le respect , assure leur repos & leur bonheur ; assez attentif pour veiller à tout , & assez appliqué pour ne laisser languir aucune partie de l'administration : Un Roi , dis-je , qui a toutes ces vertus , est un bien si précieux que lorsque le Ciel le ravit à la terre , la perte ne peut jamais en être assez pleurée. Tel étoit Ferdinand ; mais ce n'est encore qu'une partie de ce qu'il étoit.

Il ajoutoit à ces qualités la libéralité qui a paru avec éclat dans ce grand nombre d'édifices & de fondations, qui furent ses ouvrages : L'amour des Lettres qui lui fit mettre la dernière main à l'établissement de la fameuse Université de Salamanque, qui n'avoit été qu'ébauchée par son pere Alphonse ; l'intelligence des Loix qui lui en fit appercevoir, je ne dis pas le désordre que tout le monde voyoit, mais le remede que personne avant lui n'avoit sçu trouver : La valeur & la science militaire dans le degré qui fait les Conquérens, & en même-tems la sage économie qui le rendit Conquérant sans fouler ses Sujets, dont il n'augmenta jamais les charges, qu'il enrichit même par ses Conquêtes, les terres & les biens des vaincus devenant la proye de la Nation victorieuse à qui le saint Roi les distribuoit gratuitement. Si la joye de la victoire

fait oublier aux Peuples ce qu'elle leur a coûté , combien devoit y être sensible un Peuple qui en avoit les profits , & quel devoit être son attachement pour un Roi dont les succès non interrompus lui avoit fait passer près de trente ans dans cette vive & perpétuelle allegresse ? Mais ce qui mettoit le comble à tant de belles qualités , c'étoit la sainteté qui donne les derniers traits à l'homme vertueux , & dont le propre est de le perfectionner à tous les égards. Par elle , il se crut redevable à tous , comme saint Paul , & rendit à chacun ce qu'il lui devoit ; à Dieu l'adoration , l'amour & l'obéissance ; à ses parens le respect & la reconnoissance filiale ; à ses épouses une fidelle & complaisante amitié ; à ses enfans des soins paternels & une éducation également éloignée de la dureté & de la mollesse ; aux Peuples que la Providence lui avoit confiés des yeux ouverts sur

tous leurs besoins , & un cœur toujours prêt à les soulager ; aux Princes ses voisins le respect des limites & un voisinage pacifique ; à ses Ennemis mêmes une fidélité inviolable à tenir ce qu'il leur avoit promis. Par la sainteté , il fut religieux , chaste , sobre , modéré , patient , charitable , ami de la vérité , ennemi de la flatterie & des flatteurs ; & s'il a été grand devant les hommes par les autres qualités , c'est par celle-ci qu'il a été grand devant Dieu , & qu'il a conquis ce Royaume céleste dont la mort , en le dépouillant de ceux qu'il possédoit sur la terre , l'a mis pour toujours en possession. On a pû remarquer que Dieu l'y a conduit par une route bien opposée à celle qu'il a fait tenir à saint Louis. Il a voulu donner en même-tems au monde le spectacle de deux grands Rois sanctifiés sur le Trône ; l'un par des revers capables de décon-

certier la vertu la mieux affermie ; l'autre par une suite de succès assez éclatans pour éblouir l'humilité même. Si de ces deux voyes la seconde paroît la plus douce , l'autre a toujours été regardée comme la plus sûre ; & la tentation de la prospérité , moins effrayante que celle de l'adversité , est beaucoup plus maligne , & plus dangereuse. Mais enfin il est prouvé par cette Histoire , qu'on peut la surmonter , & qu'en recevant de la main de Dieu les biens comme les maux , l'homme heureux , mais toujours humble & reconnoissant , peut parvenir à la sainteté aussi bien que l'homme résigné , & constant dans les disgraces.

Je ne crois pas devoir terminer autrement cette Histoire , qu'en rapportant le plus brièvement qu'il me sera possible , ce qui concerne la Canonisation du saint Roi. Aussitôt après sa mort , il fut appelé

Ferdinand le Saint, nom qui servit constamment à le distinguer des autres Rois de Castille, qui avoient porté le nom de Ferdinand. Les Peuples qui le lui avoient donné, agirent conséquemment, en l'honorant & en l'invoquant comme on fait les Saints, & les fruits miraculeux qu'ils recueillirent de leur dévotion, servirent à l'entretenir, & à la conserver pendant quatre siècles. Cependant on en demeura là, c'est-à-dire, qu'on ne pensa pas à faire l'information juridique des vertus, & des miracles. L'Eglise n'avoit donc pas encore parlé; & le culte qu'on rendoit à saint Ferdinand n'étoit encore qu'une dévotion populaire, qui se soutenoit par son ancienneté, & par la tolérance des Supérieurs Ecclésiastiques, qui ne l'avoient jamais désapprouvée. Le Chapitre de Séville se réveilla enfin de cette espèce d'assoupissement, & résolut d'obtenir

la Canonisation du saint Roi , dont il possédoit les précieux restes , que Séville pouvoit regarder comme son Apôtre , & que le Chapitre en particulier reconnoissoit pour son Fondateur. L'affaire fut proposée à Rome en 1628. \* Le Pape , qui étoit alors Urbain VIII. nomma aussitôt des Commissaires pour informer sur les lieux de l'ancienneté du culte , & des miracles , qui se faisoient encore journellement par l'intercession de saint Ferdinand. Cependant la procédure dura plus de quarante ans , & ce ne fut que le 4 de Février de l'an 1671 que le Pape Clement X. déclara que le Roi Ferdinand pouvoit & devoit être honoré comme Saint. Le troisième jour suivant , septième du même mois , il donna un Décret portant que dans tous les Pays qui sont sous la domination du Roi

\* Le Roi d'Espagne Philippe IV. y joignit des instances très-vives & souvent réitérées.

Catholique , on en feroit l'Office double tous les ans le trentième de May , jour de la mort du saint Roi. Ce Décret qu'il seroit inutile de rapporter en entier n'est appuyé que sur la preuve certaine & juridique du culte immémorial rendu à saint Ferdinand , au vû & sans l'opposition des Ordinaires. On y cite , comme le point le plus décisif de ce culte , les Messes qu'on a fait dire de tous tems en son honneur , comme elles se disent en l'honneur des Saints reconnus par l'Eglise. C'est de ce jour que celui qui pendant quatre cens dix-neuf ans avoit été appelé Ferdinand le Saint , a commencé à s'appeller saint Ferdinand.

Les miracles opérés par son intercession sont sans nombre. Cinquante ont été produits au Procès ; j'en choisis un qui m'a paru plus digne que les autres de la pieuse curiosité des Lecteurs , c'est l'in-

corruption de son corps, qui a été vérifiée dans les deux ouvertures qui se firent de son tombeau; l'une, lorsqu'on commença les procédures de la Canonisation; l'autre, lorsqu'on étoit sur le point de la consommer en 1668. Je n'ai pas trouvé le Procès-verbal de la première ouverture; mais un des deux suffit; & voici celui de la seconde tel qu'il fut dressé par le Docteur Gaspard Caldera de Heredia. C'étoit l'ancien des deux Médecins nommés avec deux Chirurgiens pour faire l'examen juridique du saint corps en présence de l'Archevêque de Séville Dom Antoine Paino, du Commissaire du Saint Office, de deux Archidiacres de l'Eglise de Séville, & des Juges délégués par le Saint Siège. Il commence par la description de trois cercueils emboîtés l'un dans l'autre, dont le troisième, couvert d'une toile d'argent qui avoit encore tout son

éclat , ayant été ouvert , & placé dans un lieu éclairé , on y trouva le corps de saint Ferdinand qui fut d'abord considéré attentivement par l'Archevêque , & par les autres Témoins , ensuite examiné par les Médecins & les Chirurgiens , selon les principes de leur Art. Après quoi le Médecin continuë ainsi : Moi Gaspard Caldera de Heredia , après avoir prié Dieu qu'il m'éclaire de sa lumière pour pouvoir dire & déclarer ce qui sera à sa plus grande gloire , en exécution des ordres qui m'ont été donnés par les Juges susmentionnés , pour ce qui me regarde , & selon l'expérience que je puis avoir , dis & déclare avec serment ce qui suit : **L**e saint corps m'ayant été présenté dans un jour très-clair , je l'ai trouvé entier. Il est couvert de sa peau naturelle depuis la tête jusqu'aux pieds , & sur tous ses membres , à la réserve

d'une jambe qui est \* découverte depuis le genouil jusqu'à la cheville du pied; mais l'os est blanc, & ne laisse voir aucune trace de corruption précédente. Les pieds ont aussi leur peau entiere avec les ongles attachés & proportionnés. La peau couvre le front, & tout le derriere de la tête. Il reste quelques cheveux, & les paupieres sont entieres. La bouche est ouverte: Les levres sont entieres, mais desséchées, on voit encore presque toutes les dents. Le visage n'est ni beau ni difforme, & on n'y remarque que la pâleur de la mort. La peau couvre pareillement & sans aucune interruption la poitrine, les épaules & les bras: J'ai levé ceux-ci, & je les ai trouvez

\* Il paroît que ce dépouillement étoit l'effet de quelques pieux larcins faits lors de la premiere ouverture. Ceux qui se firent à celle-ci, & qui sont rapportés ailleurs rendent la chose plus que probable.

joint

jointes & tenans aux épaules par les tendons & par les nerfs dont le tissu parfaitement conservé ne laisse rien à désirer. \* Le ventre est vuide & maniable, la peau en est entiere, on n'y voit ni future, ni aucune autre marque qui puisse donner lieu de soupçonner qu'il ait jamais été embaumé. Les cuisses, les genoux, une jambe & les pieds sont comme ce que l'on vient de décrire, c'est-à-dire, que ces parties ont conservé leur peau, leur situation, leur cohérence mutuelle par les nerfs & par les tendons; il n'y manque que les chairs apparemment desséchées: au moins est-il certain qu'elles n'ont pas été corrompues, puisque leur corruption auroit causé infailliblement la corruption des autres parties. Le Docteur ajoute, ce qui est attesté également par les autres Témoins, & ce qui se trouve dans le

\* Un autre Témoin ajoute que tous les membres ont encore leur flexibilité

Procès-verbal de la première ouverture, qu'au moment où l'on ouvrit le cercueil, il en sortit une odeur admirable, qui ne ressembloit à aucune des odeurs connues, & dont l'effet étoit, en flatant l'odorat, de réjouir & de fortifier le cœur : C'est de-là principalement qu'il conclut que l'incorruption du saint corps n'a pas pû être naturelle, & qu'on doit la regarder comme un miracle de la première classe. Car quoiqu'il en donne d'autres raisons très-concluantes comme la nature du climat de Séville, qui est le canton le plus humide de l'Andalousie, & celui où tout ce qui est sujet à la corruption se corrompt le plus aisément, le tombeau de marbre dans lequel le cercueil étoit renfermé, la Chapelle très-humide par elle-même où il étoit enterré, les inondations fréquentes arrivées à Séville, qui plus d'une fois la couvrirent d'eau toute entière; en-

fin l'hidropisie de laquelle il est constant que le Saint est mort, & qui est aussi-tôt suivie de la corruption; cependant cette odeur qu'il appelle toute céleste, parce qu'elle ne ressemble à aucune autre, & qu'elle les surpasse toutes, cette odeur, dis-je, lui paroît la preuve la plus incontestable, que l'incorruption du saint corps n'a pû être produite que par une cause surnaturelle & divine. Car quelle peut en être la source que la volonté efficace du Tout-puissant dans un corps qui après l'examen le plus scrupuleux, & le plus éclairé, ne laisse voir ni baume, ni parfums, ni aromates, ni le moindre vestige qu'il y en ait jamais eu?

*F I N.*

---

## APPROBATION.

**J'**A Y lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *La Vie de S. Ferdinand , Roi de Castille & de Leon* , je n'y ai rien remarqué de contraire à la foi ni aux bonnes mœurs , la lecture n'en peut être que très-édifiante. A Paris le 14 Décembre 1758.

COTTEREL , Curé de S. Laurent:

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Senéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT. Notre amé le Sieur \*\*\*\* Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Vie de S. Ferdinand Roi de Leon & de Castille* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A ces causes , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage pendant le tems de six années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles

soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposéant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée attachée pour model sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon , le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expo-

sant & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers-Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , non obstant Clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. **DONNE'** à Versailles le douzième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf , & de notre Regne le quarante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

#### LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , No. 488 , fol. 329 , conformément au Reglement de 1723 , qui fait défenses , Article IV. à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient , autres que les Libraires & Imprimeurs , de vendre , debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale neuf exemplaires prescrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris le vingt-deuxième jour du mois de Mars 1759.*

Signé P. G. LE MERCIER , Syndic.

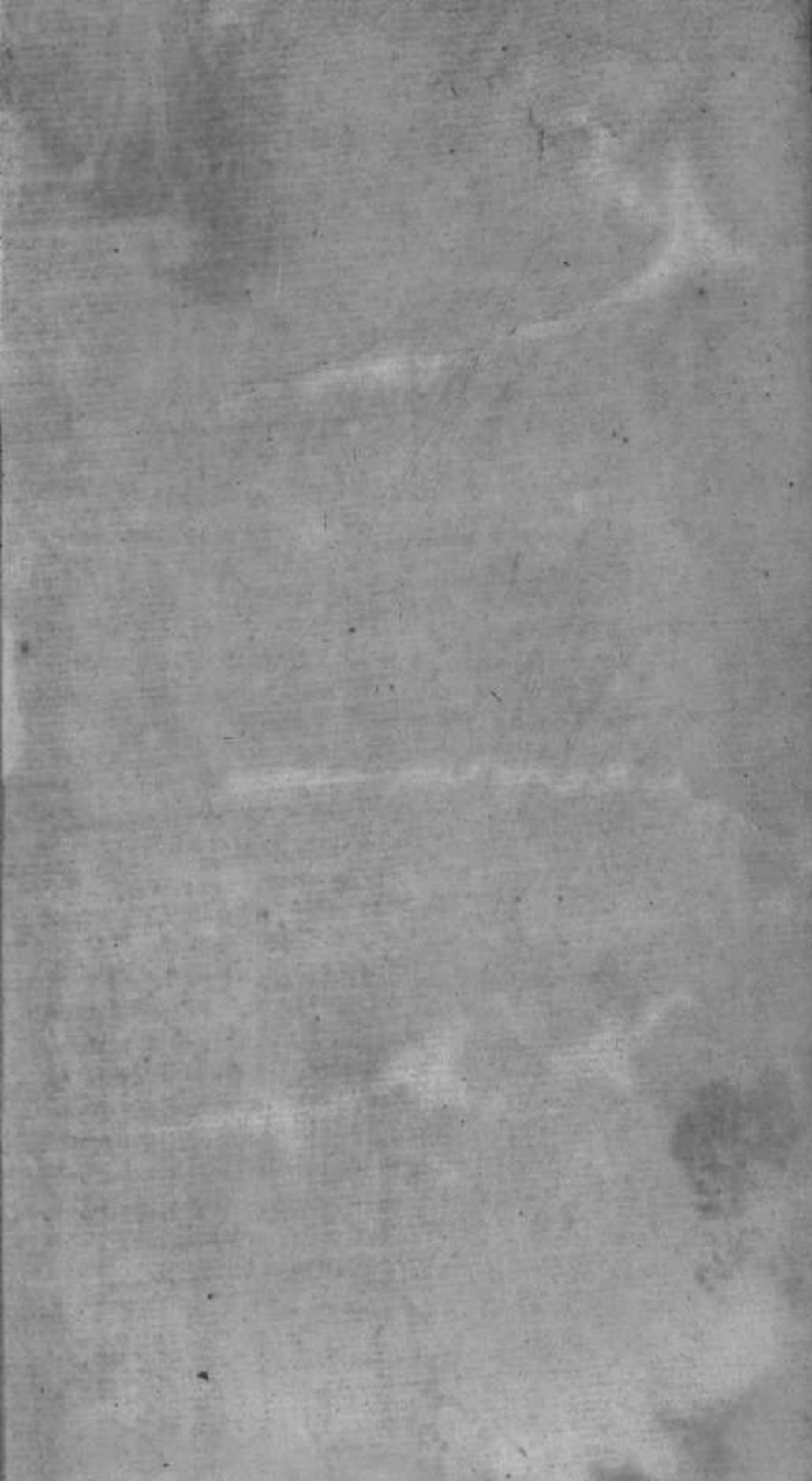
## E R R A T A :

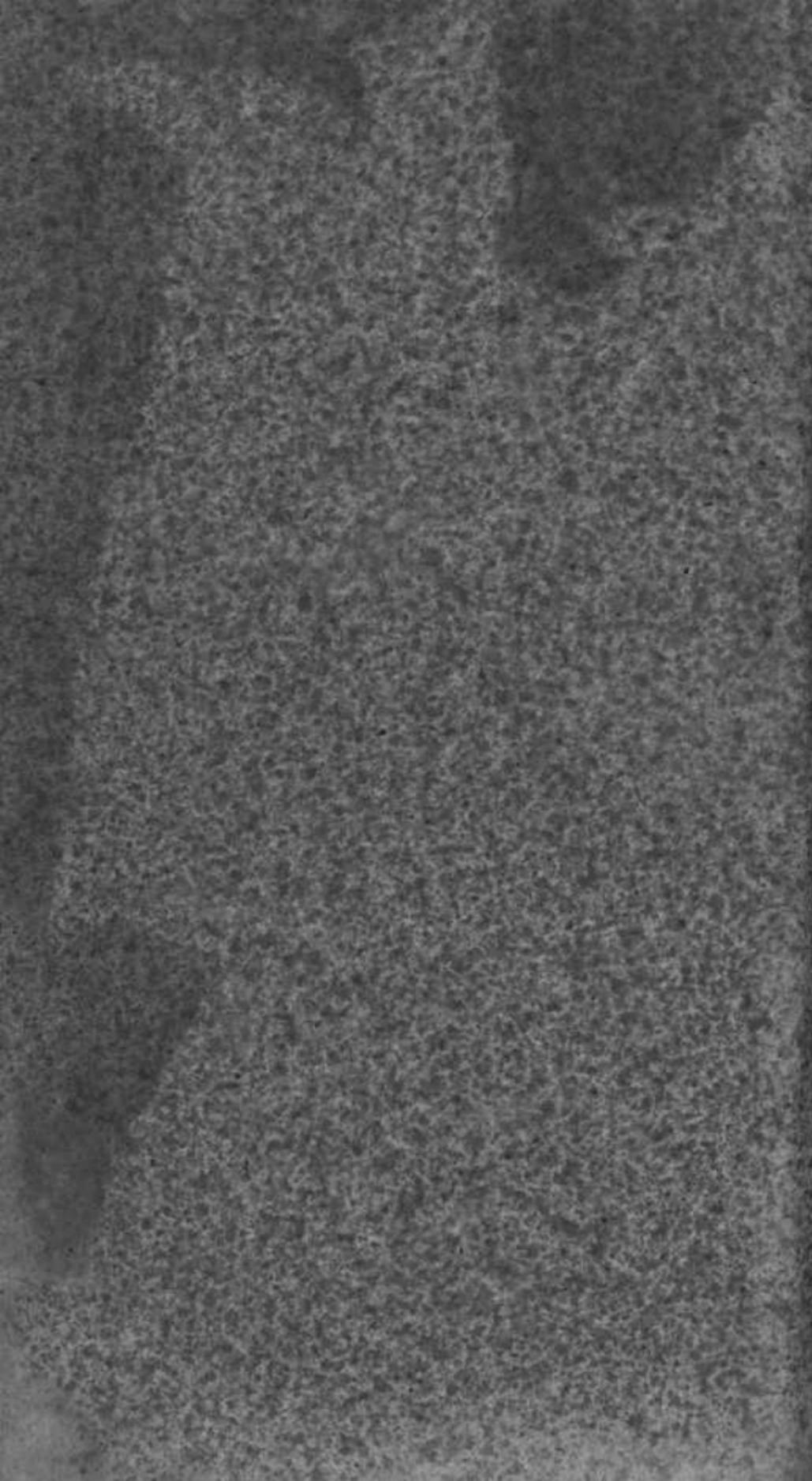
**P** *Préface*, p. x. l. 14. lisez de la vérité des faits que.  
 p. 8. l. 16. pernieux *lis*. pernicious. p. 71 l. 20. des  
 meilleurs, *lis*. de meilleurs. p. 76. l. 4. mauvaise foi *lis*.  
 mauvaise volonté. p. 79. l. 15. dirigées l. digérées. p. 98.  
 l. 15. Alphonse IV. l. Alphonse VI. p. 137. l. 9. des uns des  
 autres *lis*. les uns des autres. p. 138. l. 3. lisez la terreur &  
 la mort. p. 165. l. 20. ce qui pourroit *lis*. ce qui pouvoit.  
 p. 171. l. 4. il vouloit bien *lis*. il voulut bien. p. 189. l. 14.  
 qu'il a *lis*. qui l'a. p. 259. l. 2. conduite *lis*. conquête.  
 p. 265. l. 2. promis *lis*. permis. l. 18. défenses *lis*. défaites.  
 p. 277. aux regnes *lis*. au regne.

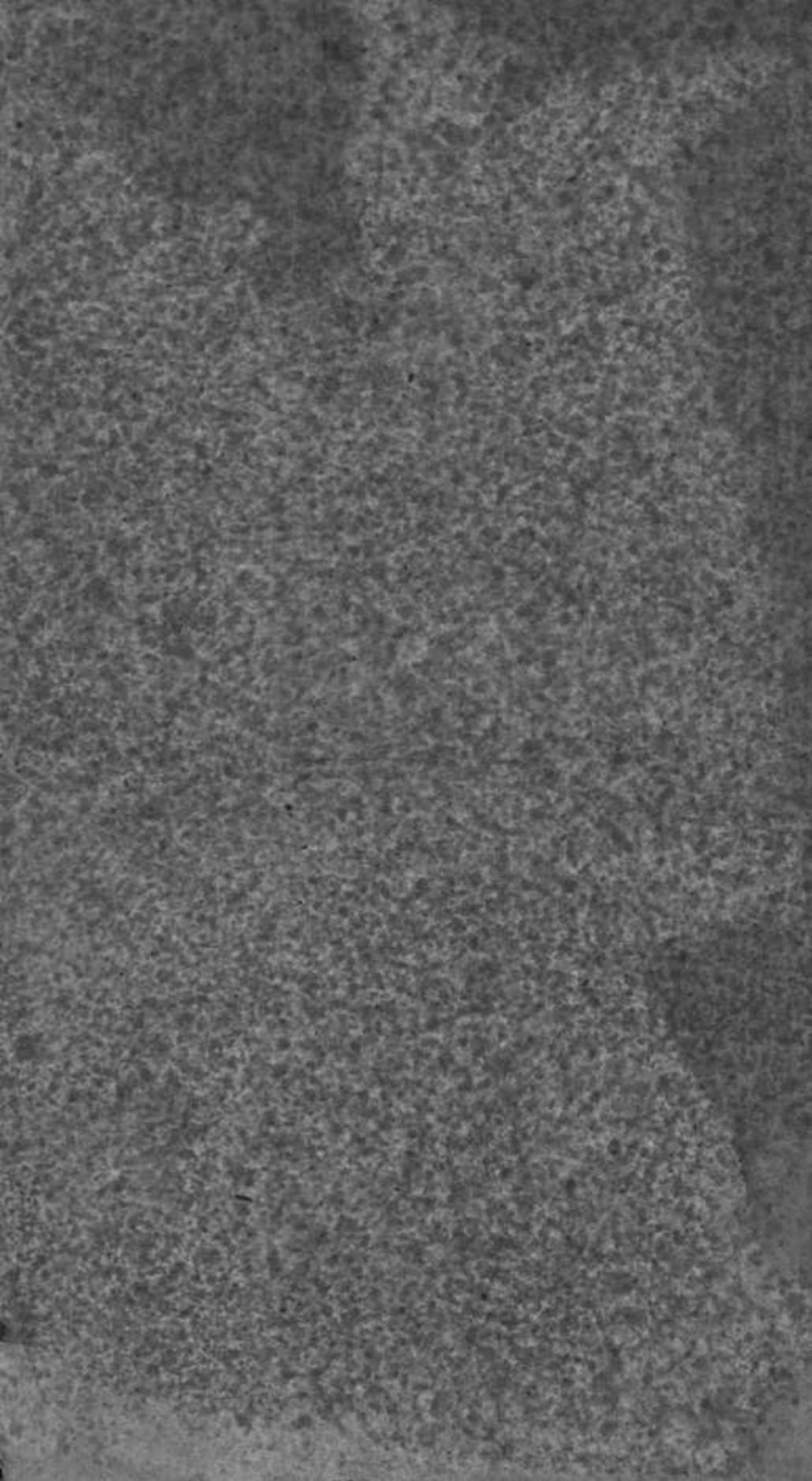
78487

TABLE

Table with multiple columns and rows of text, likely a list of names or entries. The text is extremely faint and mostly illegible due to low contrast and scan quality. Some words like "TABLE" are clearly visible at the top.







G-E 502

V I S E  
DE S O  
FERDINA

**G-E 502**